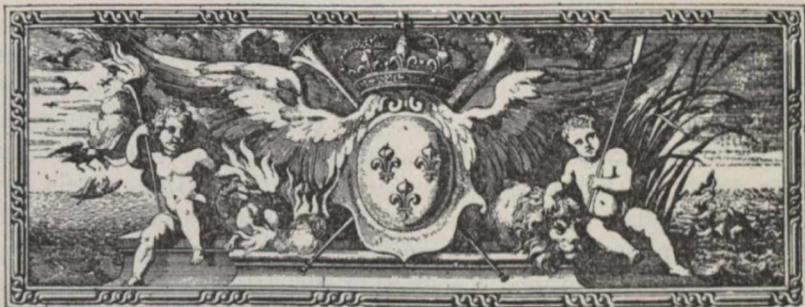


Portrait de M. CHEVREUL, d'après une photographie.



Un Centenaire Illustre



ARIE - EUGENE CHEVREUL naquit à Angers, le 31 août 1786. Lorsqu'en 1886 je visitais le Jardin des Plantes, j'entendis dire près de moi : "Voici le centenaire," et me retournant j'aperçus le vieillard dont la REVUE donne aujourd'hui un excellent portrait. Il devait vivre encore plus de deux ans, car il ne s'éteignit que le 8 avril 1889, à une heure du matin, à l'âge de cent deux ans, sept mois et huit jours. La science française perdait ce jour-là, un de ses plus illustres représentants. Nul n'a porté plus haut et plus loin son renom. Comme le disait M. Berthelot, au moment où le pays entier célébrait le centième anniversaire du doyen des étudiants de France, les travaux qu'il a inspirés sont innombrables et ont occupé plusieurs générations de chimistes. Ses belles recherches sur les substances grasses ont conduit à la connaissance de tout

une catégorie de corps qui jouent un rôle important dans les organismes vivants. Elles ont servi de base à des études toutes nouvelles de physiologie et ont, par conséquent, puissamment aidé aux progrès de la médecine qui ne saurait se passer d'aucune science. Elles ont apporté aux progrès industriels des matériaux nombreux; elles ont été la source de richesses dont l'humanité a bénéficié, sans que lui-même ait songé à en tirer aucun profit personnel. Ce sont là des titres impérissables à la mémoire des hommes.

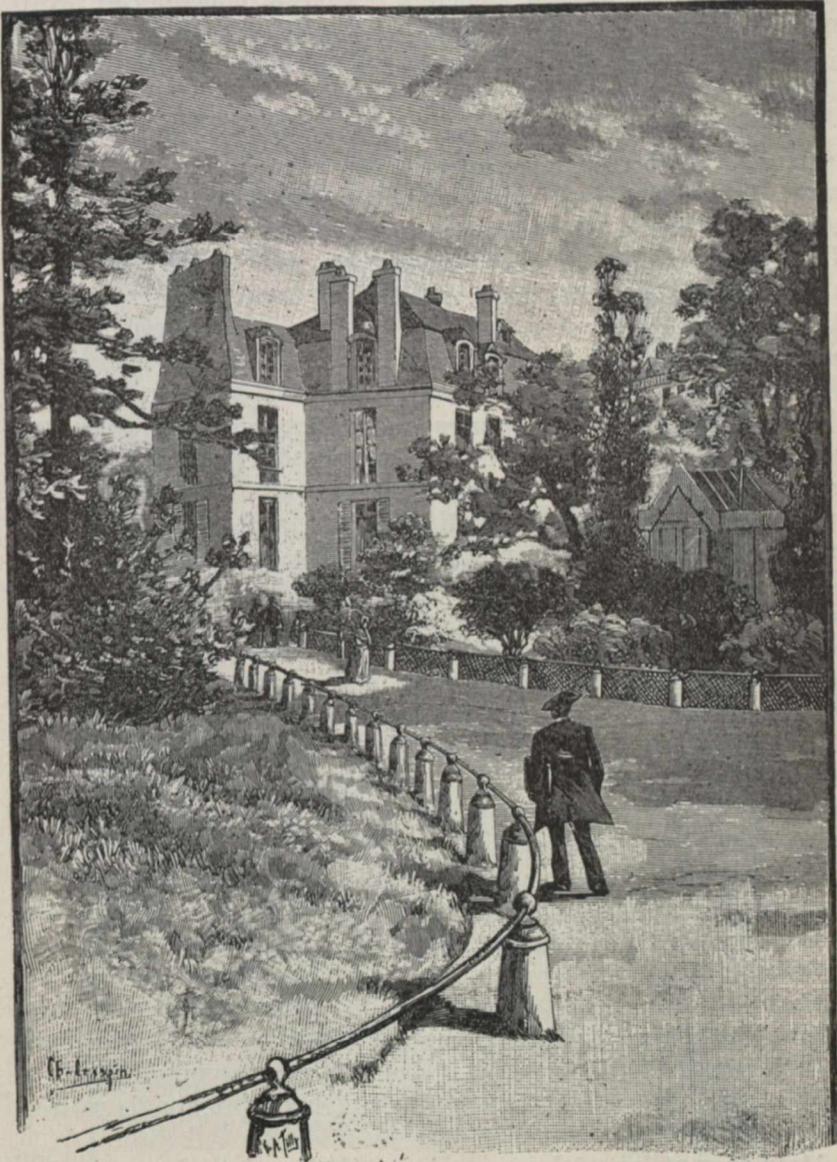
M. Frémy, le directeur du Jardin des Plantes, lui disait un jour: "Quel est celui d'entre nous qui pourrait se vanter de n'avoir rien emprunté à vos travaux? Nous sommes tous vos élèves. Avec votre génie d'observateur incomparable, vous avez fait éclater aux yeux de tous cette grande vérité, c'est qu'aucune observation scientifique ne devient une découverte réelle qu'autant qu'elle a subi le contrôle rigoureux de l'expérience. Vous avez mis en pratique la maxime de Malebranche, qui sert d'épigraphe à plusieurs de vos ouvrages: "Il faut tendre à l'infailibilité sans jamais y prétendre." Cette devise, que lui rappelait M. Frémy, a toujours inspiré, en effet, M. Chevreul au cours de sa longue et glorieuse existence. Dans la maison du Jardin des Plantes où, déjà, avait habité Linné, l'illustre centenaire s'en expliquait familièrement avec ses visiteurs et ses amis. A l'écart de sa chaire du Muséum et de son laboratoire des Gobelins, il redevenait le causeur agréable, le philosophe aimable que son robuste bon sens tenait également éloigné de tous les systèmes. Il avait vu mourir l'ancienne métaphysique et assisté à l'éclosion et au développement des philosophies basées sur l'étude des sciences, sans regretter l'une et sans se passionner pour les autres. L'esprit de Montaigne vivait en M. Chevreul, qui ne voulait pas qu'on fit tenir à la science un autre langage que celui de la stricte expérience. Il racontait, qu'une phrase de Leibnitz avait été, en quelque sorte, son initiatrice dans la voie qu'il a parcourue: "Nos sens ne nous donne que des irréalités." C'est à expliquer ces irréalités que je me suis voué, disait M. Chevreul; toute ma théorie des couleurs complémentaires est sortie de là. Il professait aussi la plus vive admiration pour Newton, et commentait volontiers

la belle définition de l'auteur de la découverte de la loi de la gravitation. Newton, répétait M. Chevreul, n'a pas dit que les corps s'attiraient, mais "qu'ils se comportaient comme s'ils s'attiraient." Et cette sagesse du grand savant anglais lui plaisait infiniment; il y retrouvait la sienne propre tout son doute philosophique, le "que sais-je," de son auteur préféré. Il aimait aussi Voltaire, savait Molière par coeur, rendait justice au premier, qui avait démontré d'une façon évidente l'existence d'une force unique et intelligente dans la nature, puis revenait au second pour lui prendre ce personnage qui prétend qu'on doit se défier de ses sens, jusqu'au moment où il reçoit des coups de bâton. Cette indifférence philosophique, M. Chevreul la devait autant à son tempérament parfaitement équilibré, qu'à son intelligence fortement cultivée. Il s'enferma dans sa science, ne vivant que pour elle, traversant toutes les révolutions du siècle sans s'y mêler, absorbé dans ses études, cherchant l'obscurité et la paix propices aux besognes fécondes. Il ne sortit de son laboratoire que pendant les jours tristes de la guerre, alors que les obus pleuvaient sur les collections du Muséum. On se souvient de la lettre fière et digne qu'il écrivit à ce sujet au roi Guillaume.

Lorsqu'on célébra, le 31 août 1886, le centième anniversaire de la naissance de M. Chevreul, quelques-uns de ses amis, parmi lesquels M. M. Desnoyers, bibliothécaire au Muséum, Malloizel, sous-bibliothécaire, et M. Charles Brongniart, eurent la touchante idée de réunir les titres des ouvrages, recueils et articles publiés par lui. La liste seule de ses travaux forme un volume. *L'Histoire des connaissances chimiques*, qui la termine, porte le numéro 547. En jetant les yeux sur cette longue liste, on voit que M. Chevreul a touché à la plupart des questions scientifiques; ses travaux, sur l'agriculture notamment, y tiennent une place qu'on ne soupçonne pas. Il écrivait tous ces mémoires dans la maison modeste et retirée de la rue Cuvier où il a passé presque toute sa vie. Les personnes que leur promenade à travers le Jardin des Plantes dirigeaient de ce côté pouvaient, quelquefois, apercevoir M. Chevreul à l'une des fenêtres du second étage qu'il occupait. Rien de plus simple que son intérieur, rien de plus modeste que cette chambre où

peu de temps avant sa mort, il travaillait encore. Quelques chaises, une table en acajou, son lit dans une alcôve, quelques petits tableaux, souvenirs des siens, accrochés aux murs et c'est tout. La table, dessus dessous, était encombrée de revues, de livres, de journaux scientifiques. Si vous rendiez visite à M. Chevreul, il vous invitait à vous asseoir. Par la fenêtre ouverte, tandis que votre regard se perdait à travers les cimes des arbres du Jardin des Plantes, le grand vieillard toujours accueillant, toujours aimable, évoquait sa jeunesse, tout un monde disparu, tout un siècle évanoui, la Révolution, Saint-Simon, Auguste Comte, Vauquelin, Cuvier, tous les savants qu'il avait connus et aimés. Et il les faisait revivre devant vous avec leur génie propre comme avec les petits travers de leur caractère, relevant chez Saint-Simon, les détails de sa mise excentrique; chez Comte, sa tendance à tirer des sciences autre chose que ce qu'elles peuvent donner, etc. Il ne faut pas perdre de vue que M. Chevreul était un analyste; les travaux de pure synthèse le laissaient défiant, à plus forte raison ceux qui avaient pour objet d'appliquer aux sociétés humaines des procédés dont il discutait l'efficacité dans la science même.

Les premières découvertes de M. Chevreul remontent trop loin pour que nous puissions nous former une idée exacte de leur retentissement. Il fut un précurseur. Dans une adresse qu'elle lui envoyait à l'occasion de sa centième année, l'Académie royale des sciences de Prusse lui décernait ce titre: "Maître des riches acquisitions que le travail assidu de deux générations de savants a accumulées pendant un demi-siècle, était-il dit dans cette adresse, confus par la multiplicité et ébloui par la splendeur de vos découvertes, nous ne nous reportons que difficilement à cette époque, où précurseur isolé, sans autres alliés que votre courage et vos connaissances, cherchant et trouvant le chemin, vous avez pénétré dans le domaine incommensurable encore entièrement inconnu de la chimie organique. De la légion des corps organiques dont nous sommes les maîtres aujourd'hui, un petit nombre seulement était connu, et, dans ce petit nombre, bien peu avaient été étudiés avec soin. On avait à peine le pressentiment de la formation et, des décompositions de ces corps; seule, la méthode de la détermina-



Maison habitée par M. CHEVREUL, au Jardin des Plantes, à Paris.

tion quantitative de leurs éléments, l'analyse élémentaire, avait été le sujet des travaux fondamentaux de Gay-Lussac et de Thénard, qui, comme vous le reconnaissiez avec gratitude, n'ont pas peu contribué à vous aplanir la voie.

“ Votre premier soin fut consacré au perfectionnement ultérieur de l'analyse élémentaire. C'est avec cet auxiliaire puissant, encore développé par vous-même, que vous avez commencé vos recherches, éternellement mémorables, sur les corps gras d'origine animale, dont vous avez défini les résultats au fur et à mesure que le travail progressait, dans une série de brillantes dissertations, pour, plus tard, dix ans, après, les réunir en une oeuvre monumentale: *Recherches chimiques sur les corps gras d'origine animale*... La génération actuelle des chimistes, qui s'est assimilé depuis longtemps les vérités reconnues par vous, peut à peine se faire une idée de l'impression que ces découvertes produisirent dans l'esprit de vos contemporains d'alors, quand tout à coup devint intelligible la quantité d'observations variées, et souvent, en apparence, contradictoires entre elles, que l'expérience de longues années avait accumulées sur les corps gras et sur les savons. Il est dans la nature des grandes découvertes d'attirer toujours après elles une suite d'autres découvertes, et c'est à la lumière que vous avez répandue sur le champ de vos propres travaux que s'est enflammé le flambeau, qui, dans un domaine voisin, devait éclairer la voie à d'autres savants.” Les Académies des sciences de Munich, de Goettingue, l'Université catholique de Louvain, l'Association américaine de Washington pour l'avancement des sciences, lui rendirent les mêmes hommages. M. Chevreul avait, en effet, été un précurseur; il avait ouvert aux découvertes de l'avenir un champ d'une étendue indéfinie.

Ses travaux sur les corps gras ont donné des résultats industriels trop connus pour que nous en parlions longuement. L'industrie de la bougie stéarique en est sortie; c'est par millions qu'il faudrait chiffrer le total des affaires auxquelles elle a donné lieu. On sait que M. Chevreul n'en voulut jamais retirer aucun bénéfice personnel.

Mais ce sont les couleurs qui ont été le sujet de ses études préférées. A leur propos il rappelait un jour cette parole de Newton, objet de ses méditations favorites: “ Je ne voudrais

pas qu'on s'imaginât que j'ai pu dire que la lumière était colorée, la cause des couleurs est en nous." Pour avoir soumis cette parole à l'analyse, dans son laboratoire des Gobelins, M. Chevreul a découvert la loi du contraste simultané des couleurs, et formulé sa fameuse théorie des couleurs complémentaires, dont l'industrie de la teinture, et aussi l'art de peindre ont tiré tant de précieuses indications.



BELLAVISTA, 290 rue Université, Montréal.

D'après une photographie de M. LOUIS BAUM, 132a, rue St Urbain, photographe paysagiste et de photographies prises à domicile.

L'Irréductible Force



NOUS venons de recevoir la lettre suivante de M. Lechartier. Nous la publions en entier parce que dans une matière qui a prêté à des discussions un peu passionnées il est toujours délicat de faire des coupures. La lettre n'a absolument rien de personnel. Elle ajoute au contraire une pièce au petit procès qu'on a intenté devant l'opinion à M. Lechartier, et c'est donc au public qu'elle doit aller :

Paris, 28 sept. 05.

Monsieur,

Avec bien vif intérêt et, puis-je ajouter un peu de tristesse, je viens de lire dans la *Revue Canadienne* l'importante étude que vous consacrez à 1re première partie de mon roman *L'Irréductible Force*. Veuillez croire que j'y ai admiré la critique si vivante, la très belle forme. Puis-je maintenant solliciter de votre impartialité deux rectifications quant au fond ?

Et d'abord l'auteur n'est pas anonyme. Il a signé son nom propre. Il peut seulement regretter — pour lui-même bien entendu — que vous ignoriez ce nom. Ceci pour écarter votre reproche d'ingratitude qui pourrait atteindre tel ou tel de ses confrères.

La seconde rectification, je l'avoue, me tient beaucoup plus à cœur. Elle vise le rôle par vous attribué au personnage de Parennes, et permettez-moi là de protester de toute la sincérité de ma sympathie, qui est restée grande pour votre beau pays.

Parennes est pour moi le Parisien-type habitant l'étranger, ce que j'appellerai le *cercleux déraciné*. Je l'ai rencontré; vous-même l'avez sans doute connu, et non pas seulement à Montréal, mais à Londres, mais à Bruxelles, mais ailleurs encore.

Pour mieux marquer ma pensée à son égard, n'ai-je pas pris soin de faire suivre dans le texte chacun de ses jugements, pres-que chacune de ses attitudes, d'une épithète, voire d'un commentaire, qui en atténuaît ou plus généralement en supprimait la portée? C'est donc avec un douloureux étonnement que j'ai vu ce type, commun, synthétique et réel, devenir pour vous, et je crois pouvoir dire par vous, l'homme de paille et comme le porte-parole honteux de l'auteur.

Vous vous souvenez, Monsieur, de la belle définition de Rivarol: "Le critique a un rôle plus élevé que celui qui prétend à préjuger les pensées de derrière la tête d'un auteur: et c'est celui qui consiste à distinguer les beautés et les défauts de production qu'il juge, à montrer une âme qui se passionne pour les unes et s'irrite pour les autres..."

Combien merveilleusement vous l'avez mise en lumière dans les dernières pages de votre étude!

Mais je songe que peut-être vous avez déjà reconnu par vous-même le malentendu que je vous signale dans les premières. Alors?... me direz-vous. Alors mettons que vous avez écrit trop vite, que j'ai répondu trop tôt.

Et il ne restera plus de tout ceci que la très belle étude que vous venez de faire dans la *Revue Canadienne* et qui est le meilleur, parce que le plus vivant, démenti donné à toutes les boutades de ce grincheux de Parennes sur l'art et la littérature du Canada.

Veillez agréer, monsieur, l'expression de mes dévoués et plus sympathiques sentiments.

Et permettez-moi de signer,

G. LECHARTIER.

Pris personnellement à partie, comme correspondant de la REVUE, je répondrai brièvement. Je passe volontiers condamnation sur le premier point; la méprise était naturelle. La pre-

mière partie du roman a été accueillie ici, des semaines durant, par le silence le plus absolu. On a laissé à la REVUE le soin d'attacher le grelot, après quoi les langues se sont déliées et l'on a marché de découvertes en découvertes, quelques-unes même tombant dans le domaine de la fantaisie pure. N'entendant reconnaître M. Lechartier par personne, au premier moment, j'ai cru à un nom de plume. Cela importe peu.

Sur le second point j'aime autant laisser le public juge. Il faut avouer que M. Lechartier paraît sincèrement mari de nous avoir blessés. Et c'est là un sentiment qui n'a rien de bien intéressé chez un homme résidant à Paris. Que si le roman a provoqué ici un petit scandale d'indignation, ce scandale n'a pas nui à la vente. C'est donc le gentilhomme chez M. Lechartier qui est peiné et non pas l'homme d'affaire.

Maintenant j'avouerai franchement que j'ai eu une de ces pensées de derrière la tête dont parle Rivarol. Si j'ai pris la plume ce n'est pas pour le plaisir de faire un peu de critique littéraire. C'est parce que je trouvais enfin l'occasion, et une bonne, d'exposer quelques idées générales. Il nous faut d'abord dire un petit *mea culpa*. Ernest Legouvé a raconté que, jeune auteur, il avait collaboré avec Mlle Mars pour monter Louise de Lignerolles. Chaque fois qu'il donnait aux acteurs une indication un peu fausse, Mlle Mars la lui renvoyait avec une petite pointe d'exagération: "Je me mordais les lèvres, avouet-il, puis je me disais: profite!" C'est ainsi qu'il faut faire. Notre goût serait plus vite épuré si, au lieu de perdre tout sang-froid, dès qu'on nous taquine un peu sur notre snobisme, ou sur les bigarrures de notre syntaxe, ou sur la dureté de notre prononciation, nous nous disions: "Il y a du vrai! Il y a du vrai!" Les provinciaux de France, Normands, Auvergnats, compatriotes de Tartarin, résidants de la Cannebière, etc., sont les premiers à rire des plaisanteries légendaires qu'on leur adresse. Si nous pouvions leur emprunter un peu de cette grâce bon enfant! Ceci concédé il reste le grand grief que j'ai tâché d'exposer dans la REVUE de septembre, à savoir que nous souffrons de voir la manière froide, impitoyable, caricaturale, pas du tout fraternelle, dont les choses d'ici sont appréciées d'ordinaire par nos cousins français. Ce grief subsisterait quand

même le roman de M. Lechartier n'aurait jamais été écrit : il est sérieux et il n'y sera pas répondu.

Maintenant je confesserai à M. Lechartier que j'ai découpé dans la première partie de son roman les passages défavorables pour les grouper, les privant en outre parfois de leur correctif. Il se produit ainsi un effet de ramassé qui dépasse la vérité. Je comptais sur la lecture de l'oeuvre pour remettre les choses au point. Mais j'ai eu tort, je l'avoue loyalement. Lorsqu'une impression d'excessive défaveur a été produite elle ne se corrige pas facilement. Où je me sépare nettement de M. Lechartier c'est quand il prétend pouvoir dégager sa responsabilité pour en charger ce bouc émissaire de Parennes. Ce qui est dit est dit. Il faut voir si une vérité est cruelle ou si elle est bienveillante. Après quoi qu'on la mette dans telle ou telle bouche cela importe bien un peu, mais pas autant que l'assure le romancier.

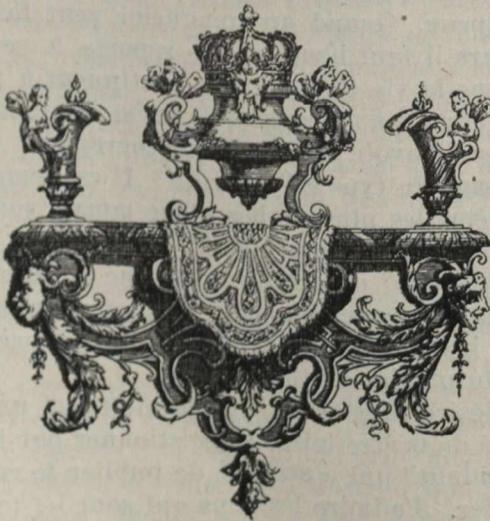
On a cherché des clefs à tous les personnages et naturellement on les a trouvées. On assure même que certaines personnes sont fières d'avoir servi de plastron : tout est possible et la bêtise humaine n'a pas de limites. Seulement ce jeu des clefs est bien trompeur. Quand un romancier veut faire des peintures de moeurs il faut bien qu'il se reporte à certains types rencontrés dans la vie réelle et qui continuent à poser devant sa palette. Quand y a-t-il ressemblance si complète qu'on peut accuser l'auteur d'avoir fait de la photographie ? Qui le dira ? Où est le passage du type à l'individu ? Il est remarquable que les auteurs même les plus probes n'ont jamais voulu admettre qu'ils avaient fait un roman à clefs. Témoin ce bon Daudet. En lisant le "Nabab" on croit voir le duc de Morny sortir de son cadre, tant la ressemblance y est ; et cependant Daudet soutient qu'il n'y a là qu'un type. Ce sont procès sans issue, comme ceux du plagiat au théâtre.

Le public désire sans doute que je mette ici un point final. On m'a accusé de m'être laissé suggestionner par la réputation du "Correspondant" qui a accepté de publier le roman. Je ne veux pas le nier. J'admire les gens qui sont ici tellement sûrs d'eux-mêmes. Plus on manie les choses de lettres plus on est effrayé de voir comme il est difficile, dans l'appréciation des

oeuvres, de se défendre de toute suggestion extérieure et pour ainsi dire accidentelle. Que penseriez-vous de Pradon, de Fontenelle, de Bonald, etc., si rien ne vous eût jamais averti du jugement traditionnel? Il demeure pourtant que d'être agréé par une revue comme le "Correspondant" ou la "Revue des Deux Mondes" est un témoignage rare et précieux. Il a pu y avoir surprise? Mon Dieu! c'est absolument possible.

Je prie enfin qu'on veuille bien se rappeler le caractère d'une revue d'art et de littérature, comme celle-ci. Elle n'a pas la même esthétique ni les mêmes exigences que le journalisme militant qui chaque jour descend dans la poussière du forum. Une telle revue se doit à elle-même d'être plus grave, plus modérée, moins sensible à la passion: elle doit aspirer à parler des hommes et des choses comme vraisemblablement on en parlera dans cinquante ans.

Iberville.



Par le Sang

ACTE II

UN ENVOYE DE COURBET

Maison de Paul Thuan (parmi les maisons, qui entourent le palais)

SCENE I.

Paul Thuan, Louis Thuan.

Louis dort : le père se promène triste et grave, humecte, de temps en temps, le front de son fils. Louis se réveille.

Paul

La douleur, cher enfant, est-elle moins intense?

Louis

Beaucoup moins.

Paul

Oh! j'ai tant craint pour ton existence!

Dieu soit béni!

Louis

Mais j'eusse aimé tant de mourir!

Paul

Et moi, j'eusse aimé tant à Jésus de t'offrir!
Ah! lorsqu'on t'apporta chez moi sans connaissance,
Te croyant mort, je fus longtemps dans l'impuissance
D'arrêter mes sanglots et de sécher mes yeux.
Mais, lorsque l'on m'apprit le motif glorieux
Qui t'avait attiré si cruelles blessures,
Sans doute, encor, mon coeur garda ses meurtrissures;
Mais aux secrets replis de mon être attristé
Quelle paix descendit, quelle douce fierté!

Louis

Toi-même, m'as-tu dit cent fois, n'as d'autre envie
Qu'en attestant Jésus de déposer ta vie.

Paul

Il n'est, pour sûr, enfant, plus consolant trépas.
Mais puisque le martyre a pour toi tant d'appâts,
Parle-moi quelque peu de ta récente épreuve.

Louis

N'attends pas un tableau qui grandement t'émeuve.
A peine vers mon Christ je m'étais élancé,
Que je fus, tout à coup, par le corps enlacé,
En plein air apporté. Là médecin et bonze
Abattaient le rotin sur moi comme sur bronze.
Indescriptible fut tout d'abord le tourment.
Mais, après quelques coups, ô divin changement!
Plus la moindre douleur! D'un lointain féérique
M'arrivait un long flot d'enivrante musique.
Puis Jésus m'apparut, non plus de clous percé,
Mais de rayons jamais pâlisants traversé.
Sur ma tête il laissait planer une couronne,
Quand soudain de la nuit le voile m'environne.
Je n'ai plus rien vu, ni senti, ni rêvé,
Jusqu'à ce qu'en tes bras je me sois retrouvé.

Paul

Oh! de ton coeur, Jésus, délicate noblesse!
A voir comment tu sais soutenir la faiblesse,
Qui donc redouterait pour ton nom de lutter?
D'une telle faveur, sache, enfant, profiter!
De ton front la couronne est-elle encor lointaine,
J'ignore; mais, pour sûr, la lutte est fort prochaine.
Tu-Duck en son tombeau ne pourrait reposer,
Si des ruisseaux de sang ne venaient l'arroser.

Louis

D'un nouveau crucifix hâte-toi donc, mon père,
D'armer mon impuissance.

Paul [prenant un crucifix]

Oui, l'arme hors de paire,

Tu l'as, mon cher enfant, bien gagnée. Aussi, vois,
Je ne te donne point une vulgaire croix!

Regarde celle-ci : ton frère Dominique
 La serrait sur son cœur, lorsque au bourreau cynique,
 Qui tenaillait sa chair, frêle chair de dix ans,
 Il criait : "Va! Jésus m'en rendra plus luisants
 Ces lambeaux où ton fer aura laissé l'empreinte.
 Mais toi, devant la mort quelle sera ta crainte!"

Louis

C'est donc lui que Tu-Duck regardait consterné!
 Quelle mort! ô mon père! Une mort de damné!
 De spectres il voyait couverte la muraille;
 Il entendait l'enfant, qui, malgré la tenaille,
 Lui prédit autrefois sa suprême terreur.
 Puis ce dragon qui vint pour l'étouffer! Horreur...
 Cent fois plutôt mourir dans la prison, exsangue,
 Les pieds rompus, le cou fracassé par la cangue!

Paul

Rends grâce, enfant, au Christ qui t'éclaire si bien!
 Non, n'est-ce pas, le mal d'un court instant n'est rien.
 Le vrai mal, ce n'est pas la chair, qu'on voit broyée,
 C'est l'âme qui se sent sous le remords ployée.
 Tu le comprends, mon fils: Dieu soit cent fois béni!
 Prends donc ce Christ, du sang de ton frère jauni!
 Prends. Ta mère (oh! devant ta première prouesse,
 Comme a dû redoubler là-haut son allégresse.)
 Ta mère, cher enfant, l'avait mis de côté
 Pour en sacrer le jour de ta virilité.
 Mais va! mille fois mieux que l'âge, la souffrance
 T'a mis au cœur virile et chrétienne assurance.

[Il lui passe le crucifix au cou].

Louis [baisant le crucifix].

Cher Dominique, frère héroïque, obtiens-moi
 Pour Jésus de lutter, de mourir comme toi!
 Père, encor des détails sur notre Dominique.

Paul

C'est de nos entretiens le sujet presque unique.
 Je ne peux chaque jour t'apprendre du nouveau.
 Puis déjà trop longtemps s'est tendu ton cerveau.
 Allons, dors!

Louis

Est-ce vrai que le tortionnaire

N'a pu savoir l'abri d'aucun missionnaire?

Paul

Sans doute. A Dominique on aurait fait cracher
Langue et lèvres avant d'en pouvoir arracher
Les noms d'un seul endroit, d'une seule personne.
Mais tu sais tout cela. Dors! allons, je t'ordonne.

[Louis tâche de sommeiller et le père se dispose à prier, quand on frappe
à la porte. Louis se réveille, anxiété du père].

SCENE II.

Les mêmes, Lhu.

Paul [effrayé.]

On vient! Quoi de nouveau? Quelque mandat d'arrêt
Peut-être!

Louis

Ne crains rien : le coup est trop discret.
Ouvre seulement.

[Paul ouvre, apparaît Lhu].

Et combien matinale! Lhu! Quelle bonne surprise,

Lhu

Oui, l'aube encore grise
Dut cacher mon départ. Car pas d'acte plus noir,
Me dit-on, que celui d'oser venir te voir!
Mais tu comprends, Louis, pouvais-je être assez sage
Pour rester loin de toi sans le moindre message?
Que n'as-tu vu mon cœur? Oh! comme il palpitait
Quand ma main tout à l'heure à la porte heurtait!
J'ai tant craint un malheur!

Louis

Merci, Lhu! mais regarde
Comme le bon Jésus des tortures nous garde.
Vois si je vais mourir!

Lhu

Laisse-moi cependant
Te gronder sans détours! Que tu fus imprudent!
Ton crucifix, vois-tu, donna le coup suprême!
A cet aspect l'accès fut tellement extrême
Que Tu-Duck sûrement en resta suffoqué!

[Pendant le dialogue des deux enfants le père se retire dans l'intérieur de la maison].

Louis

Pour un dernier espoir de ciel j'ai tout risqué.

Lhu

Oui, d'un ciel dans l'Annam inconnu, qu'on innove!

Louis

Du seul vrai ciel, ami!

Lhu

Enfin ta vie est sauve,
Je suis content.

Louis

Mais, Lhu, j'eusse été très heureux
De mourir. Nul tourment ne paraît rigoureux
Quand pour le bon Jésus nous offrons notre vie.
Mon âme maintenant immortelle et ravie
Tressaillerait, sans craindre un retour de douleur,
Dans ce beau royaume, où ne coule pas un pleur,
Où jamais n'a passé l'ombre d'un seul nuage,
Où la goutte de fiel ne trouble aucun breuvage.

Lhu.

Oui, tu m'as mainte fois raconté tout ceci.
Oui, c'est très beau; cela me plaît beaucoup aussi.
Nos bonzes n'ont jamais prêché rien de semblable.
Notre religion n'offre aucun trait aimable.
Moroses sont nos dieux : nul qui pour nous soit mort!
De vos anges gardiens l'aile vous guide au port.
Nos Esprits protecteurs, qu'il faut gorger de dîmes,
N'octroient malgré secours qu'après force victimes.
Puis, pas de mère au ciel de l'Annamite!

Louis

Eh bien!

Notre mère sera ta mère, et son ciel tien,
Quand tu voudras, cher Lhu.

Lhu

Mais, répètent nos maîtres,
Ne faut-il pas garder le culte des ancêtres?

N'est-ce pas un devoir? Vous trouveriez mauvais
Qu'aux croyants de Boudah vint s'adjoindre un Français.

Louis

Que veux-tu, mon ami? C'est un très grand mystère;
Mais le fait est brutal. Tu le sais, sur la terre
Régnaît depuis maint siècle un vil usurpateur,
Satan, cet immortel singe du Créateur,
De ses propres enfants lui volant les hommages,
Se faisant en tout lieu dresser autels, images;
Puis, pour récompenser ce servage honteux,
N'ayant qu'éternels fers, qu'inextinguibles feux.
Dieu lui même, fait chair, porta la délivrance.
Cette croix dit au prix de combien de souffrance.
Mais le hideux tyran règne encore en tout lieu
Où l'on ne connaît pas ce Sauveur, Fils de Dieu.
Il règne encor (mon oeil s'en mouille de tristesse),
Il règne dans l'Annam, avec quelle rudesse!
Qui donc crois-tu qu'était ce dragon, dont le pas...

Lhu

Oh! ne me parle point de cet affreux trépas.
Mourir comme Tu-Duck, jamais!

Louis

Jamais, je l'espère,

Car tu la comprendras la parole du père,
Qui nous vient d'Occident. Vois-tu, Lhu, les Français,
Eux que le Christ combla de merveilleux bienfaits,
Les Français ont compris la misère profonde
De ployer sous Satan et sous son joug immonde.
D'une immense pitié leur coeur est transporté:
A leurs frères donner la sainte liberté,
C'est leur passion; c'est ce qui fait que la France
Couvre de ses enfants tout pays en souffrance.
Non, le prêtre, au moins lui, n'est point usurpateur.
Il n'est qu'un patient, zélé libérateur.
Grâce au fils d'occident, grâce au missionnaire
N'est esclave en l'Annam qu'esclave volontaire.

Lhu

Louis, mon cher Louis, séduisante est ta voix.
Quels rayons en mon âme elle entre chaque fois!
Mais d'où vient que partout l'on dit les chrétiens traîtres,
Traîtres au roi d'Annam, traîtres à nos ancêtres.

Louis

Au vrai Dieu si le roi tente de nous ravir,
De Tu-Duck ou de Dieu qui devons-nous servir?
A qui plus qu'aux chrétiens doit l'Annam gratitude,
Eux qui, pour abolir sa longue servitude,
Laissent saigner à flots chaque veine à leur flanc?

Lhu

Te voilà bien, Louis! Toujours parler de sang!
Toujours rêver martyr! Et c'est ce qui m'arrête.
Devant les yeux sans cesse avoir la cangue prête,
Non, Louis, le spectacle est trop terrifiant!

Louis

Du Christ tu connaîtras l'amour fortifiant.

Lhu

Un fortifiant! Ah! Comme il t'est nécessaire,
Pauvre ami; car il veille encore l'adversaire,
J'ai moi-même entendu Phu-Duck faire serment
Que si ton père et toi, le jour d'enterrement,
A l'Esprit de Tu-Duck n'offririez l'encens de fête
Dans la cangue à l'instant passerait votre tête!

Louis

Message consolant!

Lhu

Es-tu donc fait d'acier?

[A part]

Et moi qui redoutais tant de le terrifier!

[Rentre Paul Thuan, qui attire l'attention des deux enfants sur le fleuve
où l'on aperçoit arriver de nombreux bateaux.]

Paul

Eh bien! mes tourtereaux, dans cette confiance
Vous trouvez, paraît-il, la joie en abondance!
Allons! tournez les yeux: sur le fleuve admirez
Cette foule d'esquifs, de canots bigarrés!

Lhu

A l'Esprit de Tu-Duck c'est la province entière
Qui s'en vient présenter son encens, sa prière.

Louis

Mais près des jonques, vois, quel est ce haut bateau
A la coque massive, à l'étrange drapeau!
Avec quelle fierté, sous le ciel qui la dore,
Semble se balancer sa flamme tricolore?

Paul

Jusqu'en la capitale un navire français!
L'avenir pour Phu-Duck devient noir et mauvais.
Grâce à ce lourd vaisseau, grâce à ce coup d'audace
L'Annam, en un instant, pourrait changer de face.
Que l'envoyé de France inspire un peu d'effroi,
Et la Cour des Censeurs nomme Hiep-Hoa pour roi!

Lhu

Le paisible Hiep-Hoa! D'aise enfin je respire.
L'on pourra vivre, étant chrétien, sous son empire.
D'un tel choix, à tout prix, il nous faut le succès.
J'exciterai mon père: éclairez les Français.

Paul

Je vois quelques chrétiens, Père Hoang à leur tête,
Venir les accueillir: je me joins à la fête.

[Il sort].

SCENE III

Louis Thuan, Lhu.

Lhu

Oh! Louis, dans mon coeur quel agréable émoi
A l'espoir que Phu-Duck ne deviendra pas roi;
Qu'impuissante sera sa haine, inefficaces
Contre ton père et toi ses hideuses menaces.

Louis

Et qu'en paix tu pourras te faire baptiser.

Lhu

Au moins je n'aurai plus la cangue à m'excuser

Louis

J'en nommerais plus d'un que cette cangue attire.

Mais je ne t'en veux pas, Lhu. La soif du martyr,
 A son heure, Jésus en brûlera ton cœur.
 Pour l'instant Hiep-Hoa n'est pas encor vainqueur.
 La Cour, tu le sais trop, en traîtres est féconde.
 Les Français sont loyaux! oh! que Dieu les seconde!
 Je vais pour eux prier notre mère du ciel.
 Tu sais l'Ave.

Lhu

L'Ave plus suave qu'un miel?

Oui, volontiers, prions la vierge merveilleuse.

[Moment de silence, l'espace d'un Ave].

Louis [présentant à Lhu une médaille miraculeuse].

Reçois cette médaille, ami: miraculeuse,
 C'est son nom, tant elle a prodiges accompli!
 Or une intime voix, dont mon cœur est rempli,
 Me dit qu'à ton souhait grands seront les obstacles.

[Lhu prend la médaille et la baise].

Lhu

Merci, Louis. Vois-tu, la mère des chrétiens
 Me paraît, comme à toi, le meilleur des soutiens.

Louis

Sur Elle, Lhu, fondons la meilleure espérance.

Lhu [qui a jeté un coup d'oeil au dehors]
 Mais vois venir ton père et l'Envoyé de France.

SCENE IV.

Les mêmes, Paul Thuan, Père Hoang, Parayon.

Parayon [continuant une conversation avec Paul Thuan et Père Hoang].

Je ne viens pas, bien sûr, muni de pleins pouvoirs,
 Pour rendre au mort Tu-Duck les suprêmes devoirs.
 J'apporte de mon chef les volontés dernières,
 Et, pour les appuyer, voici mes canonniers!
 Si j'allais rencontrer un accueil malveillant,
 Qu'on sache que Courbet est là-bas vigilant;
 Que du fort Thuan-an les croulantes murailles,

Comme du sable, vont sauter sous ses mitrailles;
 Que dans Hué, d'un jour à l'autre, on le peut voir.
 Donc au fils de Tu-Duck veuillez faire savoir
 Qu'un légat de Courbet l'attend ici d'urgence.

Père Hoang

De Courbet pourrait-on connaître l'exigence?

Parayon

A conquérir l'Annam nous n'avons point songé.
 Mais aux Pavillons noirs signifier congé,
 De la Chine écarter sans retard l'ingérence,
 S'abriter franchement sous le drapeau de France,
 C'est où l'Annam devra venir, s'il veut la paix.

Paul Thuan

C'est où Phu-Duck, hélas! ne se rendra jamais.

Parayon

Pour amener les rois vite à resipiscence,
 Il est dans le canon merveilleuse puissance.

Père Hoang

Pardon, si mon avis est autre: j'obéis
 A mon seul dévouement pour votre beau pays.
 Humble prêtre annamite, élevé par la France,
 Aussi bien que son cœur, qu'émeut toute souffrance,
 Je connais ses canons, ses vaisseaux, ses soldats.
 Phu-Duck serait un fou, si'l ne les craignait pas.
 Mais qu'entre le lion au cri noble et sauvage
 Et le serpent perfide une lutte s'engage,
 Je crains fort que du roi des forêts n'ait raison
 Le reptile hideux, mordant sous le gazon.

Paul Thuan

Vous viendriez vite à bout de quelque forteresse.
 De Phu-Duck cent fois plus redoutez la caresse.
 Sous la langue, qui flatte, est le dard assassin.

Parayon

Vous nourrissez, amis, quelque secret dessein.
 Parlez.

Père Hoang

Commandant, simple est notre stratagème.
 Que sur un autre chef aille le diadème!
 Hiep Hoa, le neveu du défunt souverain,
 Seraït vite acclamé par chaque mandarin.
 Prince très débonnaire, au vouloir de la France
 Il plierait sans tramer par dessous la vengeance.

Paul Thuan

Vous devant la Couronne, il serait dans vos mains.

Parayon

Le moyen qu'il la doive?

Père Hoang

Il n'est pas deux chemins.
 L'Annam possède un droit, par où le nouveau maître
 Doit au choix des Censeurs du sceptre se remettre.
 Pressez sur ce Conseil : Phu-Duck est éloigné.

Paul Thuan

D'autant que le chef est, par avance, gagné.

[Faisant approcher Lhu].

Voici son fils. Dis, Lhu; n'est-ce pas que ton père
 Des chrétiens et français est l'ami.

Lhu

Très sincère.

Voyant Tu-Duck de sang toujours altéré,
 Que de fois n'a-t-il pas, sous mes regards, pleuré?

Parayon [caressant Lhu].

Et toi, mon cher enfant, aimes-tu bien la France?

Lhu

Oui, puisqu'elle met fin à la longue souffrance
 De mes amis chrétiens.

[Montrant Louis]

Seigneur, considérez

Ces traits par le rotin ainsi défigurés.
 Pas plus loin que trois jours, sous un bonze féroce
 Mon cher Louis faillit périr.

Parayon [à Louis Thuan]

Martyr précoce!

Laisse-moi vénérer la trace de ces coups
Dont moi, soldat français, je suis presque jaloux!

[Il baise les mains à Louis].

Lhu [à part]

Ces chrétiens sont partout les mêmes! — Quelle race!
Comme du plus haut titre et d'une insigne grâce,
Tous jaloux de souffrir!

Parayon [se relevant d'auprès de Louis]

Noble petit souffrant!

Louis

Oh! mon supplice fut moins réel qu'apparent.
Si vous saviez, Seigneur, dans quel éclat suave
Se perdirent mes sens!....

Parayon

Mais, va, mon jeune brave,
Dans l'Annam cesseront ces cruautés sous peu.

[A tous].

La France, voyez-vous, est le soldat de Dieu.
Sur toute région, de sang chrétien trempée,
Elle va promenant sa redoutable épée.
A son passage peut tressaillir l'opprimé.
Mais malheur au tyran de massacre affamé!
Dans l'Annam, mes amis, prenez-en l'assurance,
Rien que pour vous grandir s'établira la France,
Vous portant salut, foi, science et liberté.

[Entre un serviteur, porteur d'un message, qu'il remet au Père Hoang]

Le serviteur [remettant son message.]

Un message que Nimh, catéchiste, a porté.
Il le dit très urgent.

[Il sort].

Père Hoang [après avoir lu].

O démon de nuisance!

[A Parayon]

Seigneur, combien heureuse ici votre présence!

[A Paul Thuan, auquel il tend le message.]

Tenez, Thuan, lisez.

Parayon à Paul Thuan, qu'il voit pâlir

Oh! parlez! Quel malheur

Amène sur vos traits si soudaine pâleur?

Père Hoang

Quel infernal complot! Telle est sa barbarie,
Qu'un mandarin païen de terreur se récrie,
Et, sans perdre un instant, m'en a fait informer.
En un même jour flamme et fer vont consommer
Le rêve de Tu-Duck, et pas une chaumière,
Pas un chrétien ne doit rester à la lumière.
L'ordre à tous les préfets est déjà parvenu.
Il est signé Phu-Duck. Le signal convenu
C'est, dans huit jours, le feu dévorant ma demeure.

Paul Thuan

De grâce, commandant, ne perdez pas une heure.
Venez. Avec Phu-Lhu que tout soit combiné
Afin, qu'Hiep-Hoap soit, dès demain, couronné.

Parayon

Allons! Contre ce tigre, amis, pour vous défendre,
Dans la lice avec vous je suis fier de descendre.
Si belle occasion s'offrit-elle jamais
De montrer dans quel but vogue un marin français?
Mais si Dieu n'allait pas bénir notre vaillance,
S'il laissait triompher encor la violence,
Du moins l'on ne verra pas le sang ruisseler
Sans qu'au vôtre le mien ne se vienne mêler.

Paul Thuan

Avec vous, commandant, qui n'aurait confiance?

[Père Hoang, Paul Thuan, Parayon se disposent à sortir].

Parayon [en sortant à Louis]

Qu'il t'en souviennne, enfant! De notre prévoyance
Moins que d'un coup du ciel dépendra le succès.
Or près du ciel qui peut trouver facile accès
Mieux qu'un jeune martyr?

[Il sort].

SCENE V

Louis-Thuan, Lhu.

Lhu

Mon Louis, quelle scène
 Allait rougir l'Annam, sans cette aide soudaine?
 Dans huit jours, des chrétiens, gens, temples et maisons,
 Il n'allait plus rester qu'ossements et tisons!
 J'en demeure atterré. Dieu! quelle découverte!
 Qui peut ainsi pousser, lancer à votre perte
 La race de Tu-Duck?

Louis

Lhu, c'est, je te l'ai dit,
 L'adversaire immortel; c'est le dragon maudit,
 Qui, pour les torturer dans ses brûlantes chaînes,
 Trouve n'avoir jamais assez d'âmes humaines.
 Il sent qu'il perd l'Annam, et que, grâce aux Français,
 De ses fers, par milliers, vont sortir ses sujets.
 Mais il a beau frémir, et redoubler de rage,
 Vois, Lhu, comme Jésus sait conjurer l'orage!
 Compare avec Phu-Duck l'héroïque soldat
 Qu'il nous donne. Avec lui qui craindrait le combat?

Lhu

Mais sont-ils tous ainsi là bas les fils de France?

Louis

Tous, dit le père Hoang, ils ont la ressemblance
 D'être vaillants, sans peur au plus fort du danger,
 Sensibles aux douleurs, prompts à les soulager.
 Mais du Christ pour porter fièrement la bannière,
 Nul ne vaut le marin et le missionnaire.

Lhu

Quel sang leur a donné cette noble vigueur?

Louis

C'est le sang de Jésus et le feu de son Coeur.
 Depuis plus de mille ans ce sang coule en leur race.
 Pourraient ils n'en porter pas la divine trace?
 Ah! Lhu, ne veux-tu pas l'adorer à ton tour
 Ce Dieu crucifié, ce Jésus dont l'amour
 Fait seul les nations illustres, et seul donne
 Aux moins vaillants un coeur qu'aucun péril n'étonne?

Lhu

Oui, mon Louis, je veux, je veux être chrétien.
 L'héroïsme français rompt le dernier lien.
 Arrière le dragon aux grimaces féroces!
 Arrière les Phu-Duck et leurs projets atroces!

[Il se jette à genoux].

Louis, baptise-moi! Que je cesse à l'instant
 D'être esclave avili du barbare serpent!
 Que la bouillante ardeur des Français en moi vibre!
 Que je sois de mon Dieu l'enfant vaillant et libre!

Louis

Seigneur, merci! mon peu de sang pour vous versé,
 Au centuple voici qu'il est récompensé!

[Attirant Lhu sur son coeur].

Ecoute, Lhu, je puis maintenant te le dire,
 Quand j'ouïs le rotin à mes tempes bruire,
 Pour qu'un jour de Satan tu sus briser les fers,
 J'offris jusqu'au dernier les lambeaux de mes chairs.

Lhu

C'est donc ton sang, qui m'ouvre un éternel royaume!
 Oh, Louis!

Louis

Tu ne peux rien ajouter au baumé
 Qu'à mes membres meurtris apporte cet instant.
 Oh! Comme ce Jésus promptement nous entend!
 Qu'il faut peu pour gagner sa pitié consolante!
 Demain, j'espère, Lhu, sur ton âme tremblante
 Père Hoang versera l'eau sainte. En attendant,
 Répondons aux désirs du soldat d'Occident.

Pour qu'on arrête à temps la torche incendiaire,
Allons, Lhu, faire au ciel monter notre prière.

[Chant ad libitum] [1]

(1) v.g. A tes genoux vois mon âme qui prie
O Dieu! Rends-lui le courage et l'espoir.
D'un vil tyran arrête la furie
Ah! laisse enfin ta pitié s'émouvoir.

Viens au secours d'un peuple qui chancelle
Soutiens le bras qui pour toi s'est armé.
Assez longtemps le sang chrétien ruisselle,
Brise les coups de l'enfer alarmé.

'Si ton courroux veut encore une vie
Prends-moi, je tombe à tes pieds, Dieu vainqueur!
Fais-moi martyr, c'est ma plus grande envie,
Puisse du moins mon sang fléchir ton coeur.

Aux fils de France envoie un de tes anges;
Que dans leurs rangs il porte le bonheur!
Fais triompher leurs vaillantes phalanges;
Que l'Annam rende à ton nom culte, honneur!

SCENE VI

Les mêmes, soldats

On entend un grand bruit venant de l'extérieur. C'est le passage du cortège funèbre, qui accompagne le corps de Tu-Duck à la pagode.

Plusieurs soldats annamites pénètrent dans la maison où prient les deux jeunes gens.

Le chef des soldats [émissaire de Phu-Duck].

De Phu-Duck c'est ainsi que l'ordre est obéi?
Le fond de votre coeur est par là bien trahi.
Tandis qu'envers son roi défunt tout Annamite
D'un suprême devoir pieusement s'acquitte,
Vous, jusqu'en son tombeau cherchant à l'outrager,
Invoquez contre lui quelque Esprit étranger.
Eh bien! puisque vous joindre au cortège royal
Vous coûte, allez où va tout sujet déloyal,
Au cachot!

[S'adressant aux soldats]

Remplissez, soldats, votre consigne!

[Soldats s'emparant de Louis et Lhu, les garrottent]

Louis à Lhu

Oh! Lhu, ne tremble pas! Tu reçois le vrai signe
Des amis de Jésus! Crois-moi, tu vas sentir
Qu'il est suave et doux pour son Dieu de pâtir!

Lhu

Rassure-toi, Louis. Pas de prison, ni cage
Que je n'aime avec toi prendre pour mon partage.

Le chef des soldats

Au cachot plus au long vous pourrez dissenter.
En marche!

[Soldats disparaissent emmenant les deux jeunes captifs. Bruit dans la coulisse. Rentre Parayon avec Louis et Lhu qu'il a ordonné à leurs géoliers de laisser libres].

Parayon [aux soldats]

Sans un mot, sans plus rien objecter,
De ces enfants brisez les liens! Pour défense
Ils ont là-bas la flotte et le drapeau de France!
Non, non, dans la prison parmi les scélérats
Ces jeunes et vaillants héros n'entreront pas;
Ou du cachot sous mes canons chaque muraille
En poudre sautera.

[Les soldats intimidés se sont exécutés, et ont retiré leurs liens].

Parayon [aux soldats d'un geste énergique]

Sortez, vile canaille!

Le chef des soldats [en sortant à Louis et Lhu]

Claire est la trahison. Mais pour vous protéger
Si vous croyez assez puissant cet étranger
Lourde est l'erreur! Plus lente ira notre vengeance
Mais vous n'en sentirez que mieux la violence.

[Il sort avec ses sbires].

SCENE VII

Parayon Louis Thuan, Lhu.

Parayon [à Louis et Lhu]

Ne craignez pas, amis, d'un vulgaire argousin
Les propos menaçants. Je suis sur son chemin.
Mes vaisseaux au besoin vous serviront d'asile....

Louis

Capitaine, comment de notre voix débile
Vous dire tout l'émoi qui gonfle notre cœur!
Quoi! de pauvres enfants pour vous faire sauveur
Vous risquez, sans compter, votre admirable vie.

Lhu

Aux fils de France plaît semblable crânerie
Mais de témérité peut-on vous excuser?

Louis

Au nom du ciel cessez d'ainsi vous exposer.
Sur nos membres saignants pour mettre un peu de baume
Songez que nous n'avons que vous en ce royaume?

Parayon

Les braves cœurs! Comment vous savoir en danger
Et ne pas m'efforcer de vous en dégager!
Quand près d'ici j'ai vu la suite funéraire
Passer, j'ai pressenti quelque sombre mystère!
Chez un chrétien laissant fuir mes deux compagnons,
J'ai couru protéger vos têtes, mes mignons,
Du prestige efficace et du drapeau de France.
Rendons grâces au ciel de votre délivrance ;
Puis hâtons nous d'aller, par des sentiers secrets,
Porter l'heureux message aux amis inquiets.

Louis [sur le devant de la scène les yeux au ciel pendant
que Parayon et Lhu sortent].

Plus profond que jamais je vois s'ouvrir l'abîme!
Puissé-je y tomber seul? Dieu! prends-moi pour victime!

RIDEAU.

(A suivre).

M. Tamisier, S. J.

ERRATA

Malgré tout le soin que nous y avons mis, il s'est glissé deux fautes dans le 1er acte de ce beau drame:

A la page 354, dernière ligne, il faut lire "mousson d'été" au lieu de moisson d'été.

Vers la fin de la page suivante, lisez: -----

Tu-Duck

Fermez cette fenêtre,

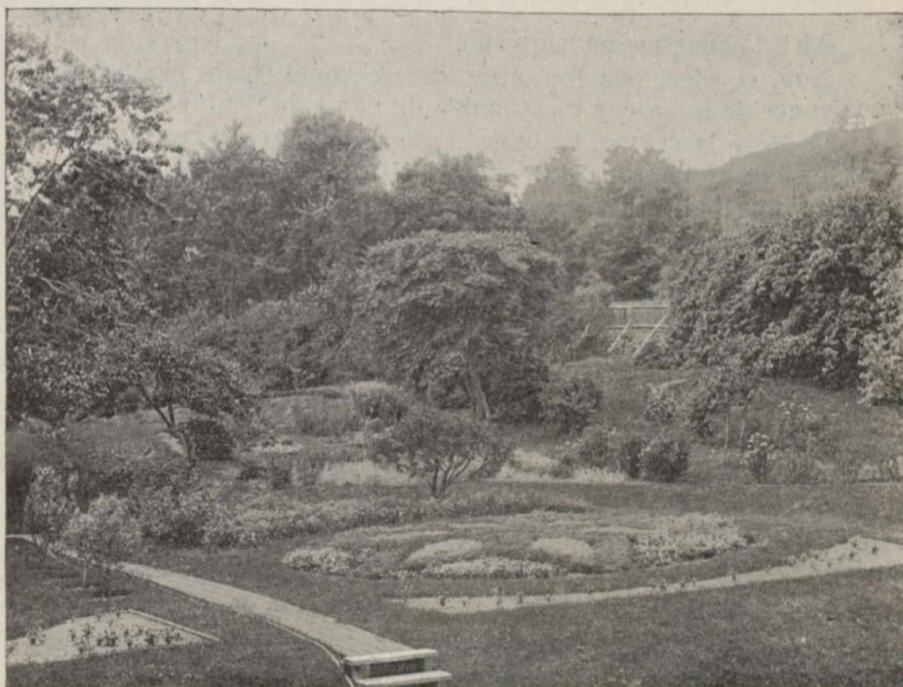
Le grand jour me fait mal.

[Il se retourne]

Mais que vois-je paraître?

Quelle procession de lugubres bourreaux?

Etc., etc.



BELLAVISTA, (le Jardin).

D'après une photographie de M. Louis Baum, 132a, rue St-Urbain, photographe paysagiste.

Ame d'Enfant⁽¹⁾

La Fontaine a fait aux mères une mauvaise réputation. Les entendons-nous énumérer les qualités, les charmes de leurs enfants, nous sommes tentés de murmurer aussitôt :

Mes petits sont mignons
Beaux, bien faits, et jolis sur tous leurs compagnons.

Ah! l'aveuglement maternel!

Non, ce n'est pas toujours aveuglement, mais plutôt clairvoyance de la valeur inestimable de l'âme de l'enfant.

La mère la devine, l'admire, l'aime, derrière les traits si flous encore de ce mignon petit visage. Du même coup, avec une puissance de déduction merveilleuse, franchissant les étapes du temps, elle la contemple telle qu'elle sera, telle du moins qu'elle voudrait qu'elle fût dans l'avenir. Et rêvant près du berceau, elle se prend à dire : " Quand il sera grand ! "

Quand il sera grand, c'est la brillante carrière; c'est le nouvel éclat ajouté au nom; c'est la vie sans reproche, énergique et vaillante; ce sont les intimes jouissances de la famille pour des cœurs restés dignes les uns des autres; c'est la reconnaissance filiale, ingénieuse en respects affectueux, en soins délicats.

Oui, quand il sera grand!... Mais le rêve s'achève dans un frisson d'effroi : " Mon enfant, pense-t-elle, sera ce que je l'au-

(1) Nous reproduisons cet article de l'excellente revue "Etudes" des R.R. P.P. de la compagnie de Jésus, persécutés et traqués en France, mais que nous savons admirer et honorer en notre libre Canada. Nous recommandons la lecture de cet article : "Ame d'Enfant" aux mères de famille; il y en a tant, qui, aveugles dans leur amour maternel ont à pleurer plus tard leur erreur déplorable.

rai formé. Aurai-je réussi et me remerciera-t-il plus tard? Me serai-je trompée et me reprochera-t-il mon influence? Ne cherchera-t-il pas à en effacer l'empreinte, pour se refaire tant bien que mal une âme plus forte et plus vraie?

“ Je suis responsable de mon enfant envers lui-même.

“ J'en suis responsable aussi envers Dieu qui me laisse agir aujourd'hui, respectueux de mon autorité, mais qui n'abdique en rien ses droits.”

Quelle conduite tenir? Comment dégager cette double responsabilité? Essayons de l'étudier, en indiquant quelques manifestations de la psychologie infantine.

C'est illusion dangereuse de ne voir qu'une sorte d'automate dans le petit être au berceau. Sans doute, à cet âge, la vie animale joue le plus grand rôle. Mais cette vie a l'âme pour principe.

L'âme et le corps qui traversent ensemble l'existence s'es-sayent à leur future destinée. Ils réagissent déjà l'un sur l'autre.

Comme deux bons compagnons, ils se font des concessions mutuelles:

L'âme s'installe dans sa demeure.

Le corps, tout gauche, tout maladroit qu'il est, lui prête cependant son concours. Il n'obéit pas toutefois passivement. Il agit sur l'âme. Elle se laisse, à son tour, influencer par lui. D'instinct elle comprend ce qu'elle peut en attendre, ce qu'elle n'en obtiendra jamais. La voilà qui s'adapte à son instrument. En un mot, elle se forme des habitudes.

L'enfant ne parle pas encore, et déjà le caractère se dessine. Celui-ci est mou, indolent, incapable d'effort. Cet autre est colère, rageur, capricieux. Il est volontaire, obstiné. Il ne consent, par exemple, à s'endormir que dans les bras de sa nourrice, ou avec de la lumière dans sa chambre.

Par amour de la paix, vous avez cédé une fois, deux fois, souvent. Désormais vous êtes contrainte à céder toujours; autrement vous provoquez des cris effroyables et de terribles scènes.

Cette petite âme a pris une habitude de domination sur votre faiblesse, qu'elle devine, sans en avoir pleinement conscience.

Elle se crée ainsi des besoins factices. Et comme les tendan-

ces mauvaises germent et se développent en nous spontanément, ce sont les tendances mauvaises qui surgissent et s'enracinent peu à peu.

Bientôt se manifestera un don dangereux, s'il n'est promptement réglé : une puissance innée d'observation.

Le moindre objet nouveau, un bruit, l'oiseau qui passe, le chien qui joue, préoccupent l'enfant. Et cette préoccupation se traduit en rires ou en pleurs. Il ne lui suffit pas de voir ; pour s'en mieux rendre compte, il éprouve l'impérieuse envie de saisir ce qui l'a frappé. Il veut la flamme ; il veut la lune ; il veut le cygne, comme la petite *Sibylle* de Feuillet.

Vite il discernera les hommes, et vous constaterez avec surprise qu'il garde une attitude différente, suivant les personnes qui l'approchent. Il se montrera aimable, gai, souriant, avec celui qu'il devine bon et sensible. Au contraire, le voilà qui pleure et s'écarte, qui fuit aussi loin qu'il le peut dans les bras de sa bonne, car le visiteur a l'air dur et revêché.

Il est calme et souple avec son père, dont il a éprouvé la volonté rigide. Avec sa mère il est colère et quinteux, parce qu'il sent qu'elle finira toujours par céder.

J'ai connu un enfant de huit à dix mois, chez lequel le sentiment de l'ordre semblait très développé. On le laissait s'ébattre et se rouler sur les tapis de l'appartement. Trouvait-il par terre une épingle, quelque objet égaré, il l'apportait en se traînant vers sa mère ou sa bonne, dont il attirait l'attention par de petits cris, puis retournait à ses jeux.

Ce don d'observation ira toujours en s'accroissant. N'avez-vous pas surpris de très jeunes enfants exprimant des idées politiques ; combinant des plans de batailles, grâce aux bribes de connaissances retenues de la conversation des *grandes personnes* ?

Miss Fanny Waring fut fiancée dès sa naissance à M. John Pittar. Elle raconte, dans ses lettres (qui sont en cours de publication), qu'ayant entendu parler des dangers qui entourent et menacent les jeunes gens, elle entreprit d'en préserver son fiancé. Elle avait alors quatre ans. Tous les soirs elle faisait venir le petit bonhomme, lui demandait le récit des fautes de la journée, puis le grondait et l'encourageait.

N'est-ce pas d'une précoce observatrice ?

Ces dons peuvent être précieux ou funestes. Voilà pourquoi les mères sages et prudentes surveillent de si près la moindre manifestation de l'âme de l'enfant.

Elles savent qu'il n'y a pas une minute à perdre; que le travail de l'éducation a commencé avec la vie; qu'attendre risque de tout compromettre. Joseph de Maistre n'a-t-il pas pu écrire avec raison: "L'homme, c'est-à-dire l'homme moral, est peut-être formé à dix ans?"

Elles redoutent ces tendances mauvaises, ces habitudes pernicieuses qui, se glissant dans ces âmes tendres et malléables, "y font, suivant l'énergique expression de Fénelon, comme une espèce le second péché originel."

Ah! que les mères ne rougissent pas de leurs enthousiasmes, de leurs rêves ambitieux pour l'âme de leurs enfants. Elles ne placeront jamais leur idéal trop haut.

Je voudrais qu'elles fussent toutes convaincues que Dieu leur a confié un petit être destiné à remuer plus tard le monde, destiné, tout au moins, à exercer une large influence dans son pays et parmi ses contemporains. Alors elles seraient inlassables de dévouement et de zèle. Que de génies, que d'hommes de talent auraient fourni plus vite et plus pleinement leur carrière brillante, s'ils avaient eu dans leur enfance le secours de parents qui les eussent compris!

Combien n'ont pas été gênés, entravés, par cette éducation, qui les resserrait au lieu de les développer et de les soutenir.

Les biographies nous montrent douloureusement dans la famille le premier obstacle qu'ils eurent à surmonter. La mère leur avait manqué. Chez d'autres plus favorisés, c'est la mère que nous retrouvons dans les origines et qui laisse son empreinte jusque dans la forme du génie. Un orateur le disait il y a quelques jours à l'inauguration du monument Lamy: "C'est le cœur des mères qui fait l'âme des héros!"

Les prévoyantes le savent et, comme le dit poétiquement M. Maurice Barrès, "leurs caresses délient de semaines en semaines les bandelettes de la petite momie. Cette jeune Belle au bois dormant, fille ou garçon demain, mais qui n'est encore qu'une chrysalide demi-animée, ouvre les yeux, voit dans un doux visage incliné comment elle pourra plaire; encouragée,

blâmée, redressée si elle hésite à droite et à gauche, elle se fixe et s'engage enfin dans la route royale (1)."

Il me semble qu'elle devait avoir ces qualités précieuses, la petite maman vis-à-vis de laquelle j'ai passé dernièrement cinq heures en chemin de fer. Elle voyageait avec un gentil poupon, dont elle-même prenait soin. Au long de la route, elle n'a cessé de l'occuper, de le distraire, de lui parler tout bas. Que lui disait-elle? Je l'ignore: c'était si doux, si discret, si intime. Mais l'enfant écoutait avec de grands yeux attentifs, ce langage mystérieux qui trouvait écho en lui.

Un jour viendra dans un mois, six mois, que sais-je? où une soudaine illumination éclairera cette âme: elle ne sera plus seulement étonnée, bercée, ébranlée par cette musique charmeuse de la voix maternelle, mais l'intelligence se sera ouverte, l'enfant comprendra. Au sourire des yeux et des lèvres, aux bras agités en signe de joie, succéderont les premières paroles, l'échange des idées entre la mère et le fils.

Qui aura produit cet éveil, sinon l'impression? Car, au fond, l'âme de l'enfant est surtout impressionnable. Et c'est le second trait sur lequel il est bon d'insister.

Mise en communication avec le monde extérieur par les sens, elle s'abandonne complètement à ces sens.

A six mois déjà, l'enfant dit adieu en agitant les bras, comme il vous a vu faire. Il porte la main à la bouche, en signe de baiser. Il ignore pourquoi; mais il vous le voit faire.

Plus tard, vers quatre ou cinq ans, vous aurez conduit Pierre et ses sœurs à Bostock ou à Buffalo-Bill. Ils auront assisté du haut d'un balcon à l'entrée d'Alphonse XIII dans Paris.

A peine de retour, c'est un vacarme effroyable dans la maison. Vivement impressionnés, ces enfants veulent reproduire les scènes qu'ils ont contemplées. Ils s'imaginent qu'ils sont dans la savane. Ils se poursuivent, s'attaquent; prennent au lasso les lampes et les fauteuils. Ou bien c'est le triomphe du roi: Pierre se pavane dans le landau, figuré par une table les

1. M. Barrès, "Amitiés françaises," p. 4 et 5.

pieds en l'air, les petites sœurs chevauchent sur quatre chaises attachées devant et simulant l'attelage à la Daumont.

Tout ce petit monde joue son rôle, avec une véritable illusion de réalité. Ils sont persuadés pour un temps que "c'est arrivé."

Nous avons affaire à de petits cinématographes.

Ils reproduisent avec netteté l'impression forte et heurtée qu'ils viennent de recevoir. Avec moins de violence, parce que l'impression a été moins brusque, mais avec une pénétration plus grande, tout ce qui environne l'enfant influe sur son âme, l'informe pour la vie. La maison agit sur lui, avec ses détours qu'il se rend familiers, avec ses portraits, son mobilier, ses objets d'art, ses moindres bibelots, témoins des événements de chaque jour.

Votre fils a été particulièrement sage. Comme récompense, vous le conduirez, faveur rare et enviée, dans la chambre de l'aïeul. Les volets poussés laissent pénétrer la lumière; et le petit contemple avec recueillement les meubles aux formes vieilles, la pendule de marbre et d'or silencieuse, arrêtée à l'heure éternelle. A la boiserie, de chaque côté de la glace, dans l'ébène, cerclées de vermeil, les miniatures aux perruques poudrées, ou les silhouettes des grands-oncles et des grand'tantes. Au fond du lit, qu'enveloppent les rideaux de damas à la large bande de soie brochée, le crucifix d'ivoire, les épées d'honneur et, sous verre, la croix de Saint-Louis ou de la Légion d'honneur avec quelques fleurs d'oranger, symboles de foi, de vaillance et de fidélité.

Les volets se referment et l'enfant s'en va pensif, grandi par cette vision du passé qui lui fait battre le cœur de responsabilité, d'ambition et de noble émulation.

Que d'autres sensations se rattachent pour lui à ce cadre de la maison, et c'est ce cadre qui les éveille à nouveau.

C'est une des raisons pour lesquelles il y a tant à regretter que les nécessités modernes aient détruit la maison de famille pour y substituer les appartements, occupés en passant, et dont on change si souvent. L'enfant n'a plus rien où rattacher ses idées, ses sensations. Il doit sans cesse nouer connaissance, se refaire de nouvelles amitiés avec ce qui l'entoure. Quelle différence avec ces *Vieilles Maisons* décrites par Sully Prudhomme:

Leurs vitres au reflet verdâtre
Ont comme un triste et bon regard.

Leurs portes sont hospitalières,
Car ces barrières ont vieilli;
Leurs murailles sont familières
A force d'avoir recueilli.

Les clefs s'y rouillent aux serrures,
Car les coeurs n'ont plus de secrets.

Des voix chères dorment en elles;
Et dans les rideaux des grands lits
Un souffle d'âmes paternelles
Remue encore les anciens plis.

C'est pourquoi lorsqu'on livre aux flammes
Les débris des vieilles maisons,
Le rêveur sent brûler des âmes
Dans les bleus éclairs des tisons.

Si les enfants sont si facilement impressionnables, ne laissez rien à la portée de leurs sens, de nature à leur donner des sensations débilitantes, abaissantes, destructives. Que tout concoure à les élever, à les grandir, à les tremper. Car leur petit cerveau, puissant en réceptivité passive, demeure incapable encore d'examen, de critique, de comparaison. Il admet tout, il croit tout avec une surprenante aisance. Pour lui, les grandes personnes, et en première ligne papa et maman, n'ignorent rien et ne disent que des choses vraies.

L'âme de l'enfant est franche, directe, sincère.

Souvenez-vous-en. Rappelez-vous que les premières empreintes laissent des traces durables, parfois définitives, dans l'organisme physique et moral.

Aussi ne dites jamais: "Bah! ce n'est qu'un enfant!" Songez que c'est l'homme en germe, l'homme futur que vous préparez.

Les impressions doivent donc être entraînantes, chaudes, nobles, ardentes, vraies, élevantes en un mot.

Voilà pourquoi l'éducation par la peur seule est si défectueuse: la peur de Croquemitaine; la peur du cabinet noir, de la cave où les souris mangeront le petit coupable; la peur des

ténèbres, dans le jardin où les loups sont embusqués pour dévorer notre jeune entêté. Passe encore pour le gendarme, car nous lui garderons toute notre vie une certaine crainte révérentielle, comme au majestueux représentant de l'autorité.

La petite âme élevée dans la peur devient craintive, tremblante, pusillanime, défiante, resserrée. A vingt ans, Madeleine regardera sous son lit avant de se coucher, pour s'assurer que le voleur, chaque soir redouté, ne s'y cache pas.

A quinze ans, Paul se sentira mal à l'aise dans son coupé, si le cheval est vif, et pensera à descendre de voiture, si l'on croise en pleine campagne un automobile.

Gœthe, qui avait été très peureux dans son enfance, eut à souffrir de ce procédé d'éducation. Plus d'une fois sa sœur et lui s'étaient sauvés de leur lit la nuit, pour fuir des monstres imaginaires. Leur père avait essayé de les guérir de leurs frayeurs en se déguisant et en sautant sur eux au passage. Mais le remède fut pire que le mal. La douceur et les raisonnements seuls de la mère triomphèrent de la sensibilité nerveuse de Wolfgang et de Cornélie.

Ah! soyez vraies, toujours vraies; n'avancez que ce que vous savez être vrai. Que jamais plus tard vos enfants ne puissent prendre votre témoignage en défaut.

C'est le danger de l'avenir. Car l'intelligence se développant peu à peu, et la réflexion venant à l'appui, Madeleine et Paul se diront: "Mais enfin l'on m'a trompé: les souris de la cave n'ont jamais cherché à me dévorer. Il n'y avait ni loup, ni bête féroce dans le parc. Saint Nicolas ne prenait pas la peine de descendre par la cheminée pour m'apporter un polichinelle ou une verge."

Et à douze, quatorze, quinze ans, ces petits cerveaux se mettront à chercher, à creuser, à douter, à se défier, à poser pour les sceptiques et les indépendants, quand il leur serait si utile de s'abandonner sans arrière-pensée à la formation, afin d'avoir leur plein épanouissement.

Ils perdent la virginité de leur confiance et de leur créance en leurs parents, virginité qui devrait toujours demeurer inviolée.

Voici un exemple de l'abandon sans limite qu'une mère peut

inspirer à ses enfants. Mrs. Pittar restée veuve se convertit au catholicisme, malgré la vive opposition de sa famille. Ses enfants, encore protestants, furent placés sous la tutelle de leur grand-père, évangéliste ardent. L'aîné, Marmion (plus tard Joseph), avait sept ans lorsque se passa la scène suivante que le grand-père vint raconter à sa fille :

“ Hier matin, je me promenais tristement dans le jardin, le cœur abattu sous le poids des afflictions qui semblent sévir sur moi avec une rigueur excessive, lorsque je vis Marmion, votre fils aîné, sautillant autour de moi avec tous les charmes de l'enfance, de l'innocence et de la joie. Je fus saisi de la pensée que ce futur chef de la famille devait être arraché des bras de sa mère, ou bien être condamné à toutes les horreurs d'une éducation papiste. Malgré moi, un torrent de larmes s'échappa de mes yeux . . .

L'enfant jouait à mes côtés. Tout à coup, me voyant pleurer, il s'arrêta et me dit :

— Grand-père, vous êtes triste ! Qu'avez-vous donc, cher grand-papa ?

— Oui, mon enfant, je suis triste, en effet ; j'éprouve même la plus grande tristesse qu'un homme puisse connaître.

— Qu'est-ce qui vous a rendu si triste, grand-père ?

— Eh bien ! mon pauvre enfant, j'ai une fille qui est folle !

— Et qui donc est folle, grand-père ?

— Votre mère, enfant !

— Maman folle, grand-père ! Point du tout, elle n'est pas folle ! Oh ! venez la voir ; je viens de la quitter, et elle est maintenant comme elle est toujours.

— Oui, mais je dis qu'elle est folle ; car elle croit qu'un morceau de pain, pas plus gros que le bout de mon doigt, est Dieu !

L'enfant s'arrêta pour réfléchir, et, me regardant, il reprit :

— Mais, grand-papa, avez-vous demandé à maman de vous expliquer cela ?

— L'expliquer ? Certainement non ! Je ne voudrais entendre aucune explication à ce sujet.

— Eh bien ! grand-papa, je ne suis, moi, qu'un petit enfant, et je ne puis pas vous l'expliquer. Mais je sais que si vous interrogez maman, elle pourrait le faire et vous ne croiriez plus qu'elle est folle.”

Qu'il cède ou non avec une pareille confiance aux suggestions maternelles, l'enfant demeure cette âme si difficile à pénétrer parce qu'elle se *connaît mal* elle-même. Sans force de déduction, elle change, se modifie à chaque instant : sérieuse, gaie, ouverte, boudeuse, suivant les heures.

Vous accusez votre enfant d'inconstance, de légèreté. Vous l'interrogez. Vous lui demandez pourquoi il chante, ou pourquoi il se tait. Parfois il le sait fort bien : vous l'avez contrarié ou satisfait dans ses goûts. Souvent il l'ignore. Il chante, parce que tout chante et respandit dans la nature, les oiseaux, les fleurs, le grand soleil. Il se tait, parce que tout est triste, le ciel bas, le jour sans éclat. Il est nerveux et grognon, parce que le vent souffle en tempête. Mais il ignore ces raisons. C'est à vous de les découvrir. C'est à vous d'étudier cette âme. C'est à vous de lui apprendre à se *connaître*, à se *dominer*, à se *diriger*.. C'est à vous de rechercher les vertus pour les épanouir, les défauts pour les corriger.

Ah ! ces défauts, ils ont pour nous un certain charme. Nous nous en amusons ; nous les trouvons drôles, parce qu'ils sont encore sans grande importance ; parce qu'ils caricaturent les nôtres, avec une curieuse disproportion entre le petit comédien et le personnage qu'il croit reproduire.

Nous écoutons avec bienveillance monsieur ou mademoiselle parler en petit homme, en petite dame, et nous soulignons les jolies réflexions.

L'âme de l'enfant n'est pas capable de supporter ces compliments. Elle s'y grise vite. L'enfant ne saisit qu'une chose, *c'est qu'il a été remarqué*, et qu'il a *pu plaire*. Aussitôt, la vanité en germe se développe, avec le désir de paraître, d'attirer l'attention. Si vous n'y portez prompt remède, vous serez bientôt débordées :

Votre enfant était le *petit roi* du foyer. A juste titre, puisque tout converge vers lui : votre sollicitude maternelle ; le travail et les efforts de son père ; les affections les plus pures de vos cœurs d'époux. Mais, de petit roi, la flatterie le métamorphose en tyran.

Vous en avez fait un joujou, une poupée, à montrer, à parer, à faire babiller, chanter, poser. Tout à coup, le masque tombe :

l'âme de l'enfant se révèle avec les ravages qu'ont produits en elle la vanité et l'égoïsme.

Alors, que de larmes versées, que de reproches réciproques dans la chambre, pendant que monsieur, mademoiselle, boude ou tempête, puni, exilé dans un coin de la maison, où l'a relégué un coup d'éclat paternel, plus désastreux peut-être par sa violence que les faiblesses qui ont amené à cette extrémité.

Il aurait fallu prévoir.

Il aurait fallu laisser cet enfant dans sa situation d'enfant; c'est-à-dire dans la position effacée d'un petit être sans importance et qui ne mérite pas d'attirer perpétuellement l'attention de tout le monde.

L'amour-propre maternel en aurait souffert, peut-être: une mère est si sensible aux compliments, plus ou moins sincères, qu'on ne lui ménage guère sur son fils ou sa fille: n'est-ce pas autant pour elle que pour eux qu'elle les pare, les pomponne, les enrubanne, et développe ainsi en eux l'instinct de la vanité, le besoin du luxe et de la toilette, le désir de plaire?

Et cette vanité, qu'elle est précoce et pernicieuse! Mgr Dupanloup a connu, nous dit-il, une petite fille de quatre ans et demi, qui, se promenant avec sa mère dans un jardin public, s'écria tout à coup:

— Maman, si nous retournions dans cette belle allée?

— Pourquoi, ma chérie?

— C'est qu'il y a là une dame qui a dit que j'étais bien jolie.

Toutefois, gardez-vous d'une inflexibilité sans détente, d'une fermeté sans amour. Il faut savoir être enjoué et dominer, conquérir l'enfant par le sentiment. Il se laisse, à cet âge, si bien gagner et conduire par la tendresse.

Que n'accomplira-t-il pas, bien né et doué de qualités suffisantes d'énergie, pour plaire à son père et à sa mère!

Trop d'austérité ou de rudesse le ferme, le froisse, alors qu'il ne cherche qu'à s'épanouir dans l'affection ordonnée et pure qu'il éprouve envers eux.

Repoussé, brusqué sans cesse, il perd ses tendances généreuses; il s'aigrit, la rancune s'amasse dans son cœur. Il prend en dégoût ce qu'il devrait le plus chérir: sa maison et sa famille.

“La princesse de Galles, mère de George III, élevait ses fils

très durement. Un jour, elle trouve le petit duc de Gloucester, frère du futur roi, rêvant dans un coin sombre :

— A quoi pensez-vous? lui demanda-t-elle.

— Je pense que quand je serai grand, si j'ai des enfants, je tâcherai qu'ils ne soient pas aussi malheureux que nous l'avons été avec vous.

Voilà le résultat d'une éducation trop exclusivement ferme.

En agir ainsi, c'est torturer la nature, étioier la plante, frustrer cette petite âme sans défense de son apanage, de sa plus belle parure, de ce qui fera au demeurant sa consolation, sa force, sa valeur plus tard : je veux dire l'enthousiasme, une grande ambition, un haut idéal.

Mais voilà que vous vous trouvez aux prises avec une nouvelle difficulté!

L'âme de l'enfant n'est pas une âme simple et tout d'une pièce. Les impressions en ont fait une âme instinctive, changeante.

L'enfant a des souplesses inouïes, des cajoleries félines, des habiletés merveilleuses, pour obtenir ce qu'il désire. Son imagination, toujours en activité, lui suggère mille moyens de parvenir au but.

Avec des ruses de sauvage, il marche à l'assaut de votre consentement, qu'il prétend forcer; de votre volonté, qu'il s'obstine à fléchir.

Tantôt c'est l'inertie, tantôt le désespoir, tantôt les tendresses sans fin, parfois même un traité proposé avec ses compromis et ses sacrifices de part et d'autre.

Vous avez dit *non* et si nettement qu'il n'y a pas à répliquer. Le petit s'est donc soumis, la bataille est gagnée. Pas du tout. Il renouvellera l'attaque dans quelques heures, demain, dans trois jours, quand il s'imaginera que vous avez oublié.

Il se heurte au même non catégorique. Alors il exécute un grand mouvement tournant, et lorsque vous jugiez la victoire assurée, vous retrouvez de nouveau l'ennemi sur ses positions.

Parfois, sans poser exactement l'acte défendu, il s'en rapprochera le plus près possible. Il côtoiera les abîmes de la désobéissance sans la rendre formelle. Quoi de plus exaspérant pour les parents?

De guerre lasse la mère va céder. Capitulation détestable, et qui en amènera nécessairement d'autres.

S'il échoue auprès de sa mère, notre petit obstiné s'adressera au père et tâchera de mettre les autorités en opposition. Plût au ciel que l'esprit d'entente rende toujours le père si intimement solidaire de la mère que le oui et le non de l'un soient le oui et le non de l'autre!

Examinons l'attitude à prendre vis-à-vis de cette nouvelle manifestation de l'âme de l'enfant.

Vous réfléchirez, afin de n'engager le combat qu'avec la *certitude* d'arriver au triomphe. Vous vous affirmerez dans la résolution de tenir bon *jusqu'au bout*, coûte que coûte. Vous choisirez les points d'attaque, fermant les yeux sur certains détails secondaires: victorieuse sur les grandes lignes, vous aurez facilement raison plus tard de ces détails.

Cette tactique vous offrira le double avantage de ménager vos propres forces et de ne pas exaspérer les enfants par la minutie, le cliquetis des remontrances perpétuelles leur arrivant de tous les côtés, à tort et à travers.

“Prenez garde à ne point aigrir vos filles et à ne pas les pousser à bout indiscrètement. Il y a des jours malheureux où elles sont dans une émotion, dans un dérangement, prêtes à murmurer; tout ce que vous ferez alors, toutes les remontrances, toutes les réprimandes, ne les remettraient pas dans l'ordre. Il faut couler sur cela le plus doucement que l'on peut, afin de ne point commettre son autorité, et il arrivera quelquefois que le lendemain elles feront des merveilles. Il y a des enfants si emportés et qui ont des passions si vives, que quand une fois ils sont fâchés, vous leur donneriez dix fois le fouet de suite, que vous ne les mèneriez pas à votre but. Il faut leur laisser le temps de se calmer, et se calmer soi-même (1).”

Quand lassé de se heurter à votre inflexible volonté, le petit combattant rendra définitivement les armes, c'est qu'il vous aura reconnus dépositaires de la puissance, du droit, de l'autorité. Cette constatation faite plusieurs fois lui facilitera l'o-

1. Mme de Maintenon, "Éducation des filles."

béissance. Il savouera peut-être la vaine jouissance d'avoir lutté, mais, au fond, demeurera persuadé qu'il n'y a plus à essayer.

Newman à dix ans se déclara un jour en pleine révolte contre l'autorité maternelle. Celle-ci ne fléchit pas, et John capitula enfin.

— Eh bien ! John, lui dit sa mère, vous voyez que vous ne faites pas votre volonté.

— Non, répondit-il avec calme, mais j'ai joliment tenté d'y parvenir.

II

Ces quelques traits conviennent à l'âme de tous les enfants. Les nôtres ont un caractère spécial. Ils possèdent une âme d'enfants chrétiens.

Il n'y a donc pas à les considérer uniquement comme de charmants petits félins, dominés par le seul *instinct* ; partant comme de petits animaux, très doués, à *dresser* ; même pas comme de *unes intelligences à former*.

Nous devons les *élever* : c'est-à-dire les aider à monter au niveau qu'ils doivent occuper, les dégager de la matière et du pur sensible, pour les rapprocher de Dieu.

N'en soyez pas effrayées : l'eau du baptême a singulièrement facilité votre tâche, et quand vous parlerez de Dieu, du surnaturel à votre enfant, son cœur vous répondra dans un écho puissant et ému.

L'âme de l'enfant chrétien est *essentiellement religieuse*.

“ La première enfance, dans les années qui suivent immédiatement le baptême, n'a aucune peine à discerner le monde invisible derrière le voile des choses visibles, à réaliser la perfection souveraine, à ne pas croire à ce qui passe, à ce qui change, et même à ne pas le soupçonner... Certes le mal est déjà dans l'âme de l'enfant ; mais cependant, faveur immense, on dirait qu'hier encore il était dans la présence de Dieu. Il n'entend rien encore au langage de notre terre, il ne comprend pas comment elle peut nous porter au mal et nous dérober les vi-

vions du ciel. Simple dans ses voies et ses pensées, prêt à croire ce qu'on lui dit, aimant sans artifice, facile aux confidences, ignorant le mal, incapable de cacher ses pensées... il y a en lui un esprit de respect qui lui fait regarder comme merveilleux les objets qui l'entourent et découvrir en eux des symboles de l'Être invisible qu'on dirait qu'il vient à peine de quitter (1)."

Oui, cette petite âme, par une pente naturelle, va vers Dieu. Elle en a vite associé l'idée à ce qui est bon et beau. Elle retrouve Dieu partout.

N'est-ce pas "ce que chante d'instinct la grâce divine dans une petite âme de baptisé... un hymne de louange au Créateur, hymne qui trouve son aliment dans toutes les beautés de la création, et qui va se répandre à son tour en flots d'amour sympathique et reconnaissant sur toutes les créatures du bon Dieu (2)?"

Mais ce cantique, c'est le cantique de l'âme pure. Un jour viendra, hélas! où elle ne le chantera plus en mélodies puissantes, où peut-être, après s'être affaibli, le son expirera frémissant sur la lyre divine.

L'âme de l'enfant aura été froissée, souillée par des conversations trop libres, entendues dans votre salon; par des relations imprudentes que vous avez laissé contracter avec de jeunes amis; par des regards curieux et inquiets portés sur ces objets d'art nouveau, aux formes si mollement provocatrices, sur ces tableaux qui s'inspirent de plus en plus d'un idéal malsain, auxquels vous donnez trop facile accueil chez vous.

La petite âme ne chante plus. Elle devient rêveuse et mélancolique. La belle pureté se ternit en elle.

Il y a quelques mois, un journaliste, s'élevant contre le débordement licencieux de nos étalages, écrivait: "Votre enfant part (de chez vous)... Là, à cette boutique, le mal s'est fait.

1. Newman, "Parochial and plain sermons." (Traduction Brémond, "l'Enfant et la vie," p. 176).

2. Tampé, "Études," 20 février 1904, p. 542.

Votre fils a regardé, il a vu, il a rêvé, il s'est gâté. Votre fils est gâté, vous n'y voyez rien. L'enfant est un simulateur admirable. C'est une pomme qui a de belles joues rouges et un ver au dedans. Elle se gâche de jour en jour. Sous les fraîches couleurs, le ver ne se lasse pas. Il souille lentement, mystérieusement. Bientôt la pomme sera blette, plus tard elle sera pourrie.

“ Dans nos grosses têtes d'égoïstes, dans une tête d'homme, le ver mourrait. Dans la tête de l'enfant, il se développe à merveille. L'enfant est sans force pour le rejeter. Il a même plaisir à l'entendre ramper et grignoter. Ce chatouillement le perdra, ce frisson est pire qu'un coup de poignard (1).”

C'est beaucoup d'écarter la tentation. Cependant malgré tous vos efforts et votre sollicitude, la tentation viendra. L'enfant devra prendre une part active à la lutte. Il faudra donc que vous ayez créé en lui, avec l'esprit de prière et de foi, *des habitudes d'énergie*. Il aura besoin de cette énergie tout le long de sa vie.

Or, l'âme de l'enfant est naturellement molle, ennemie du sacrifice, de la gêne, de la consigne, de la règle.

En brisant par l'obéissance sa volonté impétueuse, en la fortifiant si elle est débile, vous lui donnerez la maîtrise de ses impressions, de ses emportements ou de ses caprices.

Une mère qui avait ainsi compris l'éducation, Mme Julie Lavergne, écrivait à son fils au régiment :

“ Les consignes multipliées sont très sages. Il faut briser les volontés, dresser les hommes à l'attention soutenue. Les jurons et les blasphèmes te révoltent et te font mal juger les choses en elles-mêmes... En somme, jamais consigne ne fut plus absurde que celle donnée par saint Pacôme à son disciple : “ Plante ce bâton sec, va chercher de l'eau au Jourdain et arrose-le... jusqu'à ce que le bâton fleurisse.” Le petit novice obéit, et ce ne fut qu'au bout de trois années que le bâton se couvrit de fleurs ; mais le novice était devenu un saint.

“ Or donc, bien que ton caporal ne ressemble pas plus à saint

1. D'Esparbès, “L'Echo de Paris,” 5 octobre 1904.

Pacôme que ton balai à un palmier du désert, il faut arroser le bâton sec de bonne grâce et de belle humeur, et levant les yeux voir, au-dessus de tout ce qui nous opprime et blesse en ce monde, la volonté à qui nous disons *Fiat* tous les matins, pour nous dédire ensuite, hélas! tout le long du jour (2).”

Avec l'énergie, développez la bonté. Ces petites âmes sont naturellement charitables et compatissantes. L'égoïsme, la froideur, l'avarice, sont heureusement rares chez elles, c'est notre triste privilège, à nous hommes faits.

Au lieu d'éloigner, par une affection peu chrétienne et de courte vue, vos petits enfants du spectacle de la misère, de la douleur et de la mort, accoutumez-les à le contempler en face, non pas sans émotion, mais sans frayeur. C'est l'école de la vie. C'est l'apprentissage de ce que bientôt ils devront pratiquer. Les épreuves plus ou moins cruelles les attendent. A tout le moins, auront-ils à soutenir, à consoler, à soulager autour d'eux.

Donnez-leur l'amour des pauvres, ces amis des familles chrétiennes au temps jadis, alors qu'un saint Louis admettait les mendiants à sa table, ou qu'une sainte Elisabeth couchait un lépreux dans son lit, ou que, ce qui persévère encore dans quelques coins de notre chère France, dans les jours de fête on coupait dans le gâteau la "part du pauvre."

Faites passer vos aumônes par les mains de vos enfants. Mieux encore, habituez-les à se priver un peu pour donner de ce qui leur appartient. La générosité est une vertu de l'âme chrétienne, et vous vous étonnerez d'avoir plutôt à retenir qu'à exciter.

Cet hiver, une petite fille de sept ans arrêta sa mère qui partait en visite couverte de splendides fourrures :

— Comment, petite maman, vous allez oser sortir comme cela ?

— Et pourquoi pas, ma mignonne ?

— Mais que diront les pauvres en vous voyant ?

Conduisez-les près des malades. Il y en a tant qu'ils peuvent

2. Joseph Lavergne, "Madame Julie Lavergne," p. 93. Paris, Taffin-Lefort.

approcher sans cette crainte des contagions qui nous retient loin des lits de souffrance. C'est près de ces lits que vos enfants comprendront mieux votre enseignement. En présence de maux si cruels, supportés avec une résignation et une patience héroïque au milieu du plus grand dénuement, ils sentiront jaillir spontanément de leur cœur la reconnaissance envers Dieu qui les a si différemment partagés. Ils rougiront et cesseront de se plaindre à la moindre égratignure, à la moindre erreur dans le service des domestiques.

Cette leçon vécue leur aura plus appris que tous vos discours.

Qui sait même s'ils n'arriveront pas à aimer la souffrance et à en deviner les mystérieux avantages? Peut-être iront-ils jusqu'à s'écrier comme Mlle de Grammont mourant à dix-sept ans dans de cruelles douleurs, répondant à sa mère qui lui disait :

— O mon enfant, quelle calamité de vous voir souffrir ainsi!

— Ma mère, ne m'avez-vous pas appris que calamité et bénédiction sont synonymes pour un chrétien?

Laissez-les approcher de la mort et écouter sa leçon. Que d'âmes d'enfants se transformèrent soudainement auprès du lit d'une sainte aïeule qui avant que de laisser la terre leur a dit "où elle allait."

D'autres peuples sont plus hardis, plus dans le vrai que nous sur ce point et savent en profiter.

Voici ce que notait un voyageur en 1902 :

"Je suis entré dans une église grecque orthodoxe de Constantinople, à la suite d'un cortège funèbre. Sur un lit de mousseline et de fleurs blanches un enfant de trois ou quatre ans est étendu, le visage découvert. Il est charmant ainsi. Trois officiants en longues chapes psalmodient, encensent, bénissent. La mélodie est bizarre, insaisissable à l'oreille européenne. La cérémonie dure un quart d'heure. Puis tous les assistants défilent devant le cercueil et baisent le petit mort."

Ailleurs, c'est une jeune fille de seize ans qu'il a vue ainsi étendue en habits de fiancée. "Autour, pendant l'office, quantité de jeunes enfants qui la regardent."

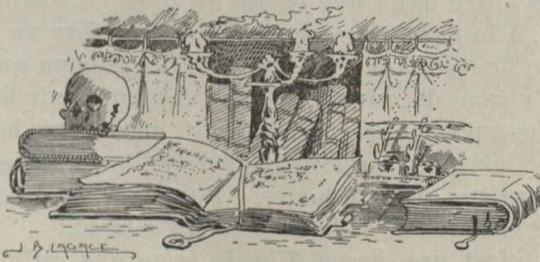
N'allons pas jusque-là et conservons nos usages; mais n'éloignons pas systématiquement nos chers petits d'auprès de leurs amis, de leurs parents qui vont mourir.

Vous créez ainsi de ces âmes fortes et trempées dont nous avons tant besoin, de ces âmes pleines d'abnégation qui ne regardent que le but, n'épargnent rien pour y parvenir, fallût-il se sacrifier elles-mêmes tout entières.

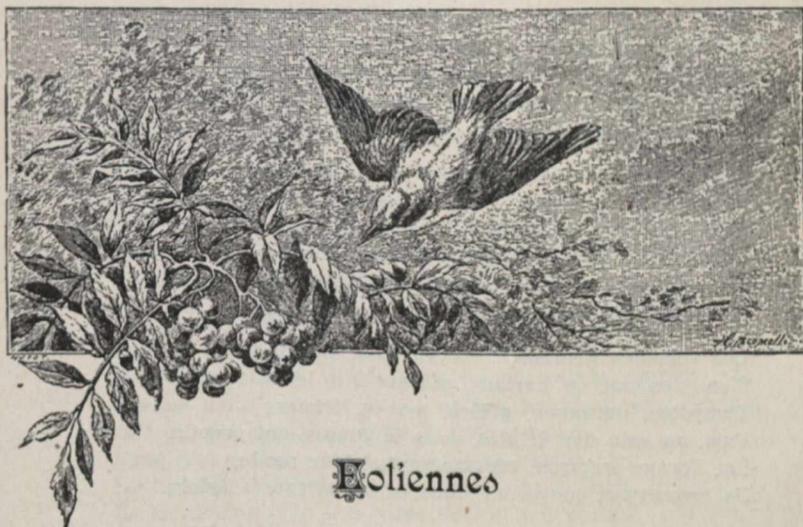
Ne croyez pas que ce soit là l'exception: non, ces vertus généreuses vivent en germe dans l'âme de nos chers petits. S'il y a si peu de héros à notre époque, ne serait-ce pas la faute de mères trop tendres, trop inconscientes, qui ne prennent pas la peine de cultiver la radieuse fleur d'héroïsme dont Dieu a déposé la semence immaculée dans le cœur de leurs enfants?

Mme Julie Lavergne s'exprime ainsi dans ses souvenirs du Siège et de la Commune: "Epargnez toute peine à ceux que nous aimons, c'est haïr leur âme. J'aurais pu facilement éviter à mes enfants les épreuves et les souffrances de la guerre, je ne l'ai point fait. Chrétiens, ils doivent combattre avec l'Eglise militante; Français, ils doivent souffrir quand la patrie souffre... Je veux que les yeux de mes filles se fixent sur le sang, sur le feu, sur la mort, quand le devoir l'exige. "Je fuis à cause de mes filles, m'ont dit des amies. — Je reste à cause de mes enfants," ai-je répondu. Tous doivent être braves, les filles comme les garçons, et je veux les voir au feu (1)."

Eugène Grosjean



1. Joseph Lavergne, "op. cit.," p. 158.



Holiennes

Volavit super pennas ventorum—Facis angelos tuos spiritus. — Le Seigneur s'est envolé sur les ailes des vents. — Des vents vous avez fait vos messagers.

Dites, d'où venez-vous? Quelle lointaine plage
Vous a vus naître, ô vents, ô souffles passagers?
Vous jouant dans les airs et toujours en voyage

Dieu vous à faits ses messagers.

Aquilons dont la voix est de colère pleine,
O brises du printemps, ô zéphires si doux,
O rides et soupirs frissonnants dans la plaine,
O vents qui nous parlez, dites, d'où venez-vous?

Ils viennent de partout: des cavernes profondes,
Des gorges des grands monts, des sublimes sommets;
Fuyant dans les déserts, ou glissant sur les ondes,

Ils vont sans s'arrêter jamais.

De leur aile invisible ils parcourent la terre,
Se font les compagnons des hommes ici-bas;
Toujours auprès de nous, vivant dans le mystère,
Nous savons qu'ils sont là, mais ne les voyons pas.

Les uns paraissent nés pour l'effort et la lutte;
 Pour les rudes labeurs, les incessants travaux;
 Rien ne peut les lasser, et rien ne les rebute;
 Ils renversent sans peine obstacles et rivaux.

Bondissant lestement dans la lande sauvage,
 Ils vont vers l'océan, s'approchent du rivage,
 S'élançant sur les flots — spectacle saisissant —
 Les élèvent d'abord comme de hautes cimes,
 Les abaissent ensuite, y creusent des abîmes:
 Ils en font le jouet de leur souffle puissant.

Ces robustes géants, accourant des deux pôles,
 S'en viennent en hurlant, portant sur leurs épaules
 Tempêtes, ouragans, grêles, glaces, frimas;
 Puis, au sein des éclairs, sous la foudre qui gronde,
 Par l'orage trempés, recommençant leur ronde,
 Ils retournent hargneux dans leurs affreux climats.

Aux jours de l'hiver, quand leur rage se déchaîne,
 Ils font ployer le pin, déracinent le chêne,
 Dévastent la campagne et dénudent les bois.
 Ils montent à la nue et dans leurs envolées
 Ils chassent devant eux les neiges affolées.
 Qu'ils sont forts et vaillants ces invisibles rois!

Du radieux matin est-ce la douce haleine
 Qui s'en va caressant les trèfles et les fleurs;
 Embaume et rafraîchit le parterre et la plaine
 Que l'ange de la nuit a baignés de ses pleurs;
 Soupire un tendre mot à la rose vermeille,
 Accueille en tressaillant le salut des roseaux,
 Réveille d'un balser l'insecte qui sommeille,
 Fait chanter les oiseaux?

Viennent les vents d'été, vents de la Providence,
 De leurs multiples dons qui nous dira le prix?
 Ils dispensent à tous la joie et l'abondance,
 La fraîcheur et les grains que leur souffle a mûris.
 Le feuillage et les nids et les blés qui jaunissent,
 Et sous les chauds rayons le glaneur en son champ,
 Rendant grâce à Dieu, pour les bénir s'unissent
 En un concert touchant.

Artistes de l'azur, s'emparant des nuages,
 Ils en font des tableaux d'ineffable beauté.
 De leurs mille croquis et de leurs paysages
 Quels ne sont point l'éclat et la variété!

Ils répandent partout sur la céleste voûte
L'opale et l'émeraude et l'améthyste et l'or,
Des plus belles couleurs illuminant leur route:
Si riche est leur trésor!

Voici déjà novembre et les vents de l'automne,
A l'haleine glacée, à la voix monotone,
Font entendre les chants de leurs funèbres choeurs,
De la cité des morts vont dépouiller les arbres,
Rendre plus froids encor les tombes et les marbres,
Désolent la nature et transissent les cœurs.

Vents, où les puisez-vous — dites à quelle source—
Les eaux que tristement sur nous vous épandez?
Sont-ce les pleurs versés dans leur terrestre course,
Sont-ce leurs propres pleurs qu'aux hommes vous rendez?
Ah! s'il en est ainsi, cette fontaine amère
Vous n'avez fait encor, hélas! que l'effleurer:
La douleur est partout et n'a rien d'éphémère,
Et longtemps elle peut vous donner à pleurer.

II

Accompagnant ainsi l'homme en toutes ses voies,
Vents, vous êtes du ciel pour lui les messagers;
Sympathiques amis, ses peines et ses joies
Vous les connaissez bien et vous les partagez.

Vous avez vu ce roi perdant son diadème,
Et par son Créateur de l'Eden repoussé;
Vous avez entendu l'effroyable anathème
Que lança contre lui le Seigneur courroucé.

Vous avez vu la mer, de l'une à l'autre rive,
S'ouvrir, et les enfants d'Israël y passer.
Vous avez vu crouler Babylone et Ninive,
Des Grecs et des Romains la gloire s'effacer.

Vous avez entendu la trompette sonore
Appeler autrefois les guerriers au combat.
Vous avez ébranlé ces tombeaux dont s'honore
Le sot orgueil de l'homme et qu'un seul souffle abat.

Vous avez vu le Christ prêchant son évangile,
Et par amour pour nous au Calvaire expirant:
L'Eglise qui paraît aux regards si fragile
Défier l'ennemi de rage délirant.

Vous avez vu ces preux qui traversaient les plaines,
S'écriant "Dieu le veut," délivrons les Saints Lieux.
Vous avez entendu reines et châtelaines
Faire au monde en pleurant leurs suprêmes adieux.

Vous avez de Colomb poussé les caravelles
S'en allant découvrir un monde tout entier;
Voguant timidement vers des terres nouvelles
Vous avez escorté les barques de Cartier.

Hélas! Vous avez vu s'écouler comme l'onde
Comme une ombre passer la pauvre humanité,
Et vous nous avez dit: "Des choses de ce monde,
O mortels, apprenez quelle est la vanité."

Oui, brises, aquilons, zéphires et tempêtes,
Vous êtes avec nous, en tout temps, en tout lieu;
Entourés de mystère, invisibles, vous êtes
Les compagnons de l'homme, ô messagers de Dieu.

III

Parlez, nous comprendrons, ô vents, votre langage.
Envoyés du Seigneur,
Que vos messages soient pour les hommes un gage
De paix et de bonheur.

Vous êtes les hérauts de la toute-puissance
Du Dieu qui vous a faits;
Mais, ministres surtout de sa munificence,
Prodiguez ses bienfaits.

Chassez le noir nuage et découvrez l'étoile,
Montrez-nous le ciel bleu;
Nous voulons voir l'azur, la grande et belle toile
Peinte des mains de Dieu .

Du pauvre nautonier conduisez la nacelle;
Là-bas on l'a cru mort;
Rendez-le plein de vie à ses enfants, à celle
Qui pleure dans le port.

Fraîches brises des nuits allez à la chaumière,
De l'humble travailleur;
Il lui faut, quand du jour reparaît la lumière,
Reprendre son labeur.

O brises, le mourant que consume la fièvre
 Il vous appelle aussi;
 Allez le rafraîchir et sa brûlante lèvre
 Murmurerà merci.

De la foi, de l'amour, de l'espérance sainte
 Répandez les parfums,
 Et priez avec nous dans cette calme enceinte
 Où dorment les défunts.

Vents du Septentrion dont la grande voix crie
 Stridente au haut des grands airs,
 Et vous, vents du Midi, dont le souffle charrie
 Le sable des déserts ;

Vents qui des monts tombez, vents errants de la plaine,
 Vents qui rasez les eaux ;
 Soupins légers du soir, dont va la faible haleine
 Mourir dans les roseaux ;

O, vous dont l'existence est pleine de mystère,
 O souffles passagers!
 O vous, les compagnons de l'homme sur la terre,
 De Dieu les messagers!

Comme vous les mortels sont un souffle qui passe
 De la vie au trépas ;
 Vous, ô vents, de nouveau, reviendrez dans l'espace,
 Eux ne reviendront pas.

Les hommes, cependant, ô compagnons fidèles,
 Les hommes, comme vous, ont été pourvus d'ailes
 S'ils le veulent, aux cieus leur vol s'élèvera.
 De mourir ici-bas n'ont-ils donc qu'à se plaindre,
 L'espérance et l'amour leur permettant d'atteindre
 Au bonheur qui là-haut jamais ne passera?

Louis-Alphonse Nolin, C. M. J

1 novembre, 1905.

Haut les Plumes

"Nulla dies sine linea."



A jeunesse Canadienne, profitant de l'oeuvre sociale accomplie par ses pères, éprouve le besoin, maintenant qu'elle sent sa prospérité s'accroître sans cesse, d'ajouter au satisfaisant "Etat de choses" politique et économique, un fleuron qui manque à sa couronne.

De plus en plus, le Canada intellectuel, veut le devenir davantage, et le nombre est incalculable de ceux qui se plaignent de l'insuffisance de "lettres" en cet admirable pays qui réunit toutes les qualités, sauf celle d'avoir été le berceau d'écrivains assez éminents pour lui permettre de prendre rang aux côtés de sa petite soeur Française.

On reconnaît ici la valeur de quelques hommes de lettres, de poètes aimés, dont l'oeuvre fut très appréciée, mais n'eut pas le retentissement nécessaire à l'obtention de la célébrité d'outre-Atlantique.

M. Octave Crémazie, M. Fréchette, M. Chapman, furent couronnés par l'Académie Française, mais leurs oeuvres, quoique fort belles, ne rapportèrent pas à leurs auteurs la renommée suffisante à la création de l'immortalité, aussi le désir des jeunes Canadiens est-il compréhensible, et doit intéresser vivement tous ceux qui sont amis d'Art et de Littérature.

Dans un pays "d'affaires" comme le Canada, le goût de la lecture est peu développé, et l'on conçoit aisément qu'après une journée de travail pénible, pendant laquelle les cerveaux se sont épuisés en efforts de pensée, les citoyens qui viennent, du-

rant douze heures, de contribuer par leur labeur au mouvement continu de progression de leur pays, n'éprouvent pas le besoin, et ne se sentent pas disposés à des lectures, qui auprès de leurs sévères "business" leur sembleraient choses fastidieuses et banales.

Le grand quotidien de vingt pages, dont dix-neuf d'annonces, leur suffit à peu près, et le dimanche, qui leur apporte quelques feuilles à peine plus teintées de lettres, leur fournit une assez large portion littéraire.

Que de fois déjà, ai-je entendu dire, dans les salles de rédactions des journaux du dimanche: "Pas d'articles longs! Faites court, très court, ici on n'aime pas s'attarder longuement sur le même sujet!"

Les directeurs de journaux qui prononçaient ces néfastes paroles, connaissent le goût de leurs lecteurs, et, ne considérant que la vente de leurs feuilles, excluent de leurs colonnes toutes tentatives vraiment littéraires, pour ne donner à leurs habitués que de tout petits articles développant de toutes petites idées.

Le mal est là, et aujourd'hui que le mouvement se fait nettement sentir, parmi une grande partie de la population canadienne, d'un désir plus vif chaque jour, de devenir, en même temps qu'un peuple de travailleurs, un peuple d'intellectuels, il est grand temps d'entreprendre la campagne littéraire qui devra inmanquablement amener la plus salutaire des transformations dans les esprits.

Lorsque l'habitude de lire autre chose que les récits d'incendies, de crimes et autres atrocités, sera prise définitivement, et que tous les journaux, sans exceptions, consacreront quelques colonnes à de la littérature Canadienne, il faudra bien que parmi les Canadiens il se trouve une pléiade d'hommes de lettres, aptes à remplir honorablement ces colonnes; et, comme c'est en forgeant qu'on devient forgeron, il sortira du groupe ceux dont les cerveaux imaginatifs et inspirés fonderont les oeuvres les plus notoirement belles.

Posséder des journaux littéraires, sera déjà un grand point acquis. Les livres apparaîtront bientôt, signés des mêmes noms déjà connus et aimés du public, et la Littérature Canadienne prendra définitivement un essor qui la mènera rapide-

ment aux côtés des Littératures étrangères, à la place qu'elle devrait occuper depuis longtemps déjà.

A ceux qui ignorent les infinies jouissances que donnent de saines lectures, seront alors ouvertes les portes d'un paradis nouveau.

En se livrant avec délices à ce noble sport de l'esprit, les peuples ravis, n'éprouveront qu'un regret: celui de n'avoir pas commencé plus tôt leur idéale transformation intellectuelle.

Prendre un livre, et le lire!

Quelle action simple en apparence!

Si simple que l'on dédaigne de la faire.

Et on laisse, fermés et poussiéreux, les trésors inestimables sortis des cerveaux d'élite.

Il est cependant merveilleux de pouvoir s'évader pendant quelques heures de la vaste prison qu'est la vie moderne, et de courir allègrement à travers la fantaisie d'un roman bien écrit, ou de se promener rêveusement dans les vastes et reposantes allées d'une philosophie bien comprise.

Vivre la vie de personnages fictifs, assister à leurs joies à leurs douleurs, s'immiscer indiscrètement dans les plus secrets replis de leurs coeurs, s'installer dans leurs cerveaux, voir éclore leurs pensées, souffrir avec eux, s'épanouir avec eux, puis, lorsque l'on referme le livre, éprouver cet étonnement inévitable de s'apercevoir que l'on est chez soi paisiblement, et que l'on vient de faire une fugue à travers un monde inconnu, tout en n'ayant pas bougé de son fauteuil, quelle joie, égale celle-là?

Apprendre à connaître la pensée d'hommes dont les noms célèbres et inoubliables se répètent de générations en générations, et sur tous les points du globe sont l'objet d'admiration sans bornes, Fréquenter ces génies, devenir leurs amis les plus intimes, à mesure qu'on devient leurs lecteurs les plus assidus, puis à son tour prendre une plume, du papier blanc, et jeter ses impressions sur la lecture que l'on vient de faire, exprimer sa pensée propre, collaborer avec l'auteur dont on vient de déguster l'oeuvre, quel plaisir plus raffiné?

"Ne pas rester un jour sans écrire une ligne."

Voilà le principe fondamental de l'éducation littéraire d'un peuple.

Prendre l'habitude de se considérer non pas uniquement comme une machine à gagner de l'argent, mais aussi comme un "cerveau" capable de raisonnement sain et élevé, propre à résoudre les problèmes les plus délicats de l'existence, et ne reculant devant aucun effort pour s'affiner chaque jour davantage.

Je pense, donc je suis! doit pouvoir s'exprimer aussi: Je suis, donc je pense!

Il faut pour se prouver à soi-même que l'on existe réellement à un autre état qu'à celui de bête de somme, faire oeuvre de pensée, et les seuls moyens qui s'offrent, intéressants, passionnants, ce sont: l'Art de lire, et l'Art d'écrire!

Aussi il est tout naturel que la première pensée qui vous vienne à ce sujet, se porte vers la jeunesse Universitaire, suivant les cours classiques, vivant à la source de toutes les littératures qui germent en leurs cerveaux, et dont le développement fait naître ce désir d'égaliser, sans pourtant leur rien prendre, sans leur ressembler, les littératures étrangères, et principalement la grande et immortelle Littérature Française.

C'est à ces jeunes gens qu'incombe la noble tâche, digne d'eux, digne du passé de leurs ancêtres, de transformer l'intellectualité de leurs concitoyens, en devenant des écrivains subtils et documentés, aptes à répandre les flots de lumière de leurs jeunes talents sur les masses enthousiasmées et fières de posséder à leur tour, ce que les autres nations sont orgueilleuses d'avoir: Une littérature bien personnelle, jaillie de cerveaux ardents et convaincus.

La situation politique ayant été victorieusement établie, la situation industrielle et commerciale plus florissante tous les jours, rien n'est plus à faire, que cela.

Mais précisément, le plus difficile reste à faire, car si l'on trouve aisément chez un peuple jeune, de la force vitale, en quantité, de l'énergie, plus qu'il n'en faut, de l'intelligence politique et commerciale, on a plus de difficultés à découvrir des cerveaux assez préparés pour devenir les premiers piliers d'un édifice littéraire.

Des noms d'hommes politiques comme ceux de Papineau, de Chapleau, de Morin, de Laurier, sont l'honneur d'un pays.

Des écrivains comme Fabre, Tarte, Provancher, Royal, Beau-soleil, Buies, Chapais, Errol Bouchette, montrent nettement que l'avenir des Lettres Canadiennes s'ouvre, large et profond, prometteur de gloire.

Pour arriver au résultat final, un travail quotidien s'impose, qui du reste n'a rien que de fort attrayant, et, est la plus belle des tâches.

Lire chaque jour un peu de l'oeuvre étrangère, s'imprégner des beautés qu'elle contient et noter au fur et à mesure qu'elles naissent, ses impressions.

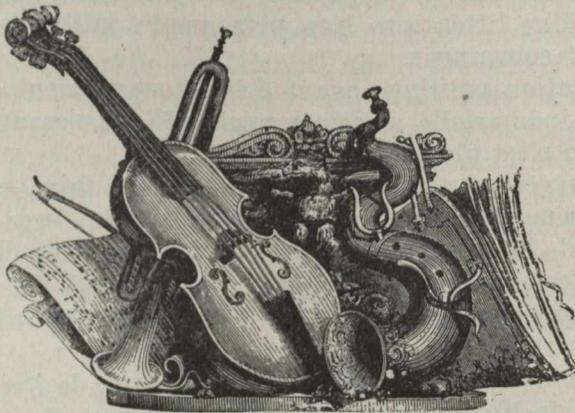
La rédaction de ces notes forme le meilleur travail littéraire qui soit, celui dont on doit attendre les résultats les plus probants.

Le mouvement s'accroît de plus en plus vers la littérature, de grands journaux laissent courir le bruit que bientôt des pages entières y seront consacrées aux Lettres.

Haut les plumes, messieurs les étudiants, les vieux peuples vont assister à vos efforts, applaudir à vos succès, et consacrer vos talents par leurs approbations autorisées!

Jacques Squire.

20 octobre 1905.



Curiosités Scientifiques et Artistiques

Le Pays des Fleurs. Le Japon est incontestablement le pays des fleurs. De rapides et admirables successions de fleuraisons se suivent sans interruptions, si charmantes dans leurs couleurs dominantes, si attachantes dans leur idéale beauté, et si ravissantes par leur charme, qu'un paysage japonais semble un rêve.

On s'étonne de la variété et de la succession si complète avec laquelle une fleur remplace une autre. En avril et au commencement de mai la floraison des cerisiers est suivie de celle des wistaria.

De la couverture en treillage des berceaux sous lesquels on sert le thé, pendent en masse, les grappes pourpres de la plante, pendant que les côteaux environnants sont comme en feu par les teintes délicates des luxuriantes azalées. A cette époque le soleil ne peut pénétrer dans ces abris, protégés qu'ils sont par la masse des fleurs; plus tard, ils le seront encore par leur épais et beau feuillage. Assis sous ces abris enchanteurs, qui souvent entourent la maison entière, on passe la journée à regarder, dans la rue, ce peuple intéressant vêtu de couleurs voyantes, ou à contempler les jardins si bien disposés et si admirablement tenus, que l'oeil n'y aperçoit jamais la moindre mauvaise herbe ou la moindre branche morte.

C'est à croire que le propriétaire de chacune de ces maisons de thé, fait chaque matin avec toute sa famille le tour de ses jardins, pour voir si la nuit n'aurait pas fait naître quelque brin d'herbe, ou dépouillé quelques brindilles qui puissent offenser la vue de l'observateur le plus minutieux.

* * *

Monuments préhistoriques. — M. Gaudry expose les grandes lignes d'une note de MM. le Dr. Capitan, Breuil et Peyrony sur

“ la figuration du lion, de l'ours des tavernes et du rhinocéros sur les parois des grottes par l'homme de l'époque du renne.”

On sait qu'une des plus curieuses manifestations artistiques des hommes de l'époque du renne, qui vivaient, prétend-on, il y a dix à douze mille ans, consiste dans les décorations qu'ils ont exécutées sur les parois des grottes profondes habitées par eux. Le nombre de ces habitats ainsi décorés qui sont actuellement connus est de onze.

Les auteurs de cette note, à qui on doit la découverte et la description de six de ces refuges, y ont dessiné, calqué et moulé de très nombreuses figures reproduisant surtout des animaux gravés ou peints, tels que chevaux, boeufs, cervidés, rennes et enfin mammouths, d'un dessin remarquablement habile à la fois et fidèle. C'est ainsi que l'épaisse toison traînant à terre des mammouths est fort exactement reproduite.

Dans la présente étude, ils insistent sur un point que M. Albert Gaudry met spécialement en lumière: c'est que, surtout pour certaines figures, qu'ils signalent aujourd'hui pour la première fois, l'exactitude des figurations est telle qu'il est extrêmement facile de reconnaître les espèces qui ont été représentées par les artistes magdaléniens, et la chose est d'autant plus intéressante qu'il s'agit d'animaux dont on ne connaissait pas jusqu'ici de représentations aussi parfaites.

Tel est le cas pour deux figures gravées sur les parois des grottes de Font-de-Gaume et des Combarelles, près des Eyzies (Dordogne) et ayant un mètre environ de longueur. Elles représentent sans doute des félins avec leur tête, leur corps et leur longue queue caractéristiques. Ce sont des félins de grande taille très vraisemblablement le *felis leo var, speloca*, autrement dit le grand lion des cavernes, dont on ne connaissait jusqu'ici aucune représentation complète. Non loin du plus grand de ces félins, au fond de la grotte de Font-de-Gaume et perchée à 2m,50 de hauteur, les auteurs ont trouvé une figure de rhinocéros, peinte au trait rouge et longue de 68 centimètres, qui représente avec une exactitude incroyable un gros animal ventru, à pattes courtes, à crâne très allongé, avec indication d'une vraie crinière sur le haut de la tête et de poils sur le corps. Sur le nez, deux cornes celle de devant notablement plus haute.

C'est là un portrait fort exact du *rhinocéros tichorinus*, le fidèle compagnon du mammoth qui, un peu plus tard, disparut avec lui.

Enfin, aux Combarelles, les auteurs ont découvert le portrait gravé non moins frappant d'un ours lord, massif, trapu, à front bombé, qui est certainement *l'ursus spelaeus*, bien tel que se l'imaginaient les paléontologistes de par l'examen de ses ossements, mais tel qu'ils ne l'avaient jamais vu.

* * *

Théodore Dubois. — M. Théodore Dubois vient d'abandonner le fauteuil directorial du Conservatoire de Paris et est remplacé par M. Gabriel Fauré, l'organiste renommé de la Madeleine. M. Théodore Dubois devait, à l'apogée de sa carrière, collaborer avec un Pape, puisque Léon XIII a composé les paroles de son oratorio, le *Baptême de Clovis*, exécuté à Reims lors des fêtes grandioses qu'organisa le cardinal Langénieux. Il avait eu des commencements qui ne semblaient pas lui promettre un tel succès. Tout enfant, il convoita pendant longtemps l'harmonium de son église natale, qui lui paraissait receler des trésors mélodieux. Quand l'instrument fut jugé insuffisant et mis en vente au rabais, le jeune Dubois obtint de son grand-père les quelques écus qui lui en assurèrent la possession. En six mois, il fut aussi bon organiste qu'un maître rémois qui lui avait dispensé sa modeste science. Paris s'imposait. Le grand-père nantit l'adolescent d'un budget de 30 francs par mois. Dubois partit et huit jours après, il entra au Conservatoire: Trois ans plus tard, il assistait César Frank à Sainte-Clotilde, moyennant 25 francs par mois. Avec quelques "accompagnements," il arrivait à des mensualités de 80 francs. C'était le Pérou! Au Conservatoire, il collectionnait tous les prix jusques et y compris le grand prix de Rome. Dès lors, l'avenir était assuré, car Théodore Dubois ne devait jamais renoncer à son amour du travail et à sa patiente méthode.

L'auteur des *Sept paroles du Christ* et de *Havère* n'a pas la

renommée tapageuse de certains compositeurs. C'est qu'elle n'était pas dans ses goûts; et ses productions en témoignent. Chez lui, l'homme et l'oeuvre vont de pair. Tous deux sont essentiellement du genre tempéré. Les grands éclats lui sont odieux autant dans la musique que dans la vie. Il a l'esprit clair et la phrase aimable. Sa mélodie est réservée comme son caractère, on dirait qu'elle craint d'être envahissante. On le lui a reproché à tort. C'est la seule qu'il dut créer puisqu'elle répondait le mieux à sa nature. Et rien ne vaut, en art, que la sincérité.

* * *

Bienfaits du Soleil. — Il paraît, d'après des études récentes, que le soleil a une influence salutaire sur la prolongation de la vie humaine.

C'est du moins ce qu'un statisticien a essayé en dénombrant les centenaires des pays chauds et ceux des pays froids.

Ainsi la France ne compte que 213 centenaires, et l'Angleterre 146; l'Ecosse, la Suède et la Norvège, si fréquentées par les touristes, ne peuvent aligner respectivement que 16, 10 et 23 centenaires.

La Belgique n'en possède que 5 et le Danemark 2. Quant à la patrie de Guillaume Tell, elle n'en compte pas un seul.

Au contraire, les centenaires abondent dans les pays plus favorisés du soleil.

L'Espagne en compte 401. La Serbie 575, pour une population de 2,250,000 âmes seulement.

Que devient dès lors la théorie d'après laquelle le froid conserve?

On peut tout concilier. Le froid conserve les morts; dans les glaciers, les cadavres restent des années sans putréfaction. Mais il faut croire que le soleil, lui, conserve surtout les vivants.

* * *

Poupées Egyptiennes. — Un journal du Caire publie un in-

téressant article de M. Maspero, où le savant égyptologue rend compte de la découverte d'une quantité de poupées dans un cimetière ancien.

Ces objets ne jouaient pas le rôle de banales offrandes; c'est à leur présence dans les sépultures que bien des êtres humains durent la vie.

Dans les temps préhistoriques, il était d'usage en Egypte d'égorger le boucher, le boulanger et le tailleur qui furent attachés au service d'un illustre personnage passant de vie à trépas, et d'enterrer leurs cadavres autour de sa momie: ils continueraient à le servir dans l'autre monde.

Quand les Egyptiens commencèrent à s'humaniser, les artisans et esclaves acquirent peu à peu le droit de se faire remplacer dans le paiement de ce suprême impôt du sang par des statuettes qui leur ressemblaient plus ou moins exactement.

D'où l'origine de ces poupées, qu'on retrouve en grand nombre dans la Haute-Egypte.

* * *

La Science de la Bastonnade. — Etrange science que celle-là, direz-vous, pour qu'elle trouve place dans cet article, mais aussi quelle étrange pitié que celle que certaines gens manifestent pour les brutes qui insultent les femmes et les enfants. Ne vient-on pas d'être obligé de mettre aux portes de nos académies de jeunes filles, des constables spéciaux, pour protéger nos enfants contre ces êtres malfaisants? En Danemark on vient d'adopter un autre moyen.

Depuis le 8 septembre dernier la peine de la bastonnade y est introduite conformément au récent vote des Chambres. Cette peine sera appliquée aux individus âgés de 18 à 55 ans qui se seront rendus coupables de délits de brutalité contre des personnes sans défense. Cette loi a été votée à la suite de nombreux actes de violence commis les années précédentes sur des femmes et des enfants, et qui terrorisèrent la population. Un grand nombre de dames avaient adressé au gouvernement une

pétition lui demandant de prendre des mesures sérieuses qui mettraient fin à de tels délits.

* * *

Un animal encore inconnu. — M. Eugène Brusseau un explorateur français dans le nord de l'Afrique donne des détails sur un énorme gorille dont l'espèce est à peine connue et dont un spécimen a été tué récemment par un franc-tireur attaché à la commission d'exploration de l'Afrique du nord. L'animal a 7 pieds six pouces de hauteur et 4 pieds de largeur aux épaules. Il pesait 720 livres. Il fallut les efforts réunis de huit soldats pour transporter le corps du monstre, de l'endroit où il fut tué, jusqu'à la résidence des français à Quessou. Les indigènes disent qu'ils en rencontrent assez souvent dans la vallée du haut Sangha, que l'animal est excessivement féroce, n'hésitant pas à attaquer des caravanes entières passant à travers cette région. Il diffère beaucoup du gorille que nous connaissons: ses oreilles sont petites; il a les épaules et les reins couvert de long poils noirs, très touffus. Il paraît appartenir à une espèce encore inconnue et il ne sera pas facile d'en approcher.

* * *

Herculanum. — M. le professeur Charles Waldstein, de l'Université de Cambridge, a depuis longtemps fait des efforts pour obtenir du gouvernement Italien la permission d'excaver Herculanum, comme on a fait pour Pompeï. Il prétend avoir réussi à gagner des personnes très influentes à son projet et il espère réussir bientôt.

Marthe Leglanceur.

Le Nez de Cléopâtre

I

Pour la troisième fois déjà, M. Martin dictait à son élève, Georges Wilkie, la phrase suivante de Pascal :

— “Le nez de Cléopâtre, s’il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé.”

Le petit Georges épelaït laborieusement mot par mot :

— “Le nez de Cléopâtre...”

— “S’il eût été plus court,” reprenait le précepteur.

— “Toute la face de la terre,” moulait l’élève en allongeant une certaine moue qui lui était familière aux plus beaux endroits de la dictée, “aurait changé.”

— Un point, fit sentencieusement le maître.

Georges Wilkie arrêta net son porte-plume avant le point.

— “Aurait changé,” répéta-t-il, puis fixant son professeur :

— Pourquoi aurait-elle changé? demanda-t-il.

— Parce qu’il aurait été plus court, répondit le maître imperturbable.

— Mais pourquoi s’il aurait été plus court?

— Monsieur Georges, gronda le précepteur, je n’aime pas les questions indiscrètes.

— Mais, Monsieur, répliqua Georges, avec une certaine insistance qui pouvait dénoter du caractère, qu’est-ce que cela aurait fait au monde que le nez de Cléopâtre...

— Allons, cela suffit, mon ami, vous ne pouvez pas comprendre; quand vous serez plus grand...

Et le maître répéta à nouveau :

— “Le nez de Cléopâtre, s’il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé.” Un point à la ligne.

Dix heures sonnèrent à cet instant au cartel pendu dans la salle. Automatiquement, M. Martin se leva, renferma ses lunettes dans leur étui en métal blanc, remit ses livres dans sa serviette :

— C'est l'heure, fit-il, vous recopierez la dictée et vous en apprendrez par coeur dix lignes.

Au moment où il allait sortir, la porte s'ouvrit.

— Maman, s'écria l'enfant en courant au-devant d'une jeune femme, au négligé soigné, élégant, et qui s'arrêta sur le seuil.

— Eh bien, Monsieur Martin, êtes-vous content aujourd'hui de votre élève ? dit la mère en embrassant Georges.

— Sans doute, Madame, M. votre fils a bien su ses leçons, et le devoir était suffisamment orthographié, mais...

— Il y a un mais ?

— Mais il a encore l'habitude de raisonner hors de propos. C'est un vilain défaut ; bien plus, il pose des questions qui n'ont pas de sens, et il montre une ténacité qui sera une qualité plus tard, quand nous l'aurons réduite par notre patience et notre autorité. Madame, j'ai bien l'honneur...

M. Martin sortit, laissant la mère et le fils un peu ahuris par ces phrases sentencieuses.

— Il faudra faire attention, Georges, dit la mère. Allons, range tes affaires, et va dire bonjour à ton bon papa qui se promène là-bas au fond du jardin ; mais pas de bruit en passant devant la chambre de ta grand'mère.

L'enfant partit comme un oiseau auquel on ouvre sa cage. Au fond de l'allée d'un petit jardin bourgeois, un grand vieillard à barbe blanche se promenait lentement, un sécateur à la main ; il s'arrêtait aux poiriers, émondait une branche, coupait une brindille sèche, relevait le calice des fleurs penchées, et derrière lui un beau soleil de printemps courait sur toutes les plates-bandes, rasant les bordures de buis où le mois d'avril avait mis les aigrettes vert tendre des premières pousses et allongeait déjà les ombres des arbres couverts de jeunes feuilles, et cette ombre était claire, transparente, semblant une gaze légère comme une toile d'araignée argentée que la nature étendait sur toute cette naissante végétation.

M. Jean Wilkie, anglais d'origine, — son père était un bour-

geois de la Cité, — avait passé le détroit dès son enfance, pour suivre, il y avait déjà près de soixante ans, les cours d'un lycée de Paris. Il avait ensuite fait les affaires de son père, était devenu quasi français, avait su amasser une assez grosse fortune, et, au cours d'un voyage dans la vallée du Rhône, ayant dû s'arrêter à Privas, il avait été reçu par les bonnes familles de l'endroit et y avait finalement contracté mariage. Il était protestant. Sa femme, protestante elle aussi, d'une famille noble de l'Ardèche, mais ruinée, avait consenti à devenir mistress (1) Wilkie parce que M. Wilkie lui apportait de la fortune; mais elle souffrait de n'être plus, comme elle disait, "de sa race et de son niveau." Elle, la lointaine descendante du bouillant Lesdiguières, alliée avant la Révolution aux principales familles de comtes et de marquis de la région, elle enrageait discrètement et parfois ouvertement de ne plus s'appeler Mélanie de Roquevillon, dame de la Serves, Haute-Cour; tout cela s'était absorbé, par-devant notaire, dans le nom un peu bref de Mrs. Wilkie. Heureusement, le nom était anglais, et dans cette sonorité exotique, elle se donnait la mensongère satisfaction de cacher quelque vieille noblesse d'outre-Manche.

— Mon ami, disait-elle parfois à son mari quand il y avait du monde, n'était-ce pas votre oncle, ce Samuel Wilkie, qui fut *life-guard* à la cour du défunt roi George?...

— Mon oncle, reprenait M. Wilkie, mais...

— Si fait, si fait, John, — car elle affectait toujours d'angliciser son prénom, — vous me l'avez dit cent fois, il mourut en 1836, avant l'arrivée au trône de la reine Victoria. Votre mémoire vous fait défaut.

— Il se peut, reprenait l'époux, que déroutait la précision de la date, et qui ne voulait pas du reste s'enchevêtrer dans ce réseau de généalogie que lui tendait sa femme.

Mrs. Mélanie avait fini par croire que ce Samuel Wilkie avait existé; elle l'avait même fait peindre en pied dans son grand costume d'apparat: une toile d'occasion, remaniée par la com-

1. Par abréviation, à l'écriture, Mrs. On prononce missis.

plaisance d'un peintre de rencontre. Il était placé au salon en compagnie de plusieurs autres ancêtres poudrés et poudreux, de son côté à elle. Et dans ce salon, elle venait parfois seule "causer," disait-elle, avec ses vieux souvenirs, et prendre ainsi conseil des aïeux disparus; car le culte des ancêtres, répétait-elle volontiers, voilà ce qui fait vivre les races." Mrs. Wilkie avait environ soixante ans, son mari soixante-dix. Un seul fils leur était né: Mélanie avait tenu à ce qu'il s'appelât Samuel comme l'oncle garde du corps, et dans l'intimité, elle disait Samuel II. Ce fils, nature bien indolente, qui ne se ressentait en rien, et pour cause, du sang militaire de l'oncle *life-guard*, s'était marié avec une Lyonnaise, fille d'un haut commerçant, riche, belle à son heure, catholique, mais très mondaine.

Samuel II était mort prématurément, laissant sa jeune femme avec un garçon. Mrs. Wilkie avait beaucoup insisté pour qu'on l'appelât Samuel III. Marguerite Wilkie, la jeune belle-fille, s'y opposa obstinément. On fit l'accord sur le nom de Georges; et c'est ce petit Georges, âgé d'environ neuf ans, qui se permettait des questions indiscrettes sur le nez de Cléopâtre à son précepteur, M. Martin.

Toute la famille Wilkie, le grand-père, la grand'mère, la mère et le jeune enfant, vivait retirée sur les bords de la Saône dans un petit hameau du département de l'Ain, près du pont et du village de Saint-Barnard, en face d'Anse, à quelques kilomètres de Trévoux. M. Wilkie avait fait récemment des pertes de fortune que l'on cachait du reste soigneusement. Avec ses débris de capitaux, il avait acheté cette propriété, et prétendait y couler ses jours tranquillement comme la Saône qui bordait son domaine.

Il y avait là, sur une légère ondulation de terrain descendant vers la rivière, une maison assez grande et assez vieille pour que Mrs. Wilkie pût, au moins sur ses adresses, l'appeler un château. Devant la maison, un petit bosquet, — le bois; — à droite un étang, — la pièce d'eau; — quelques plantés d'arbres, — le quinconce, — et de l'étang à la Saône une grande prairie bordée de peupliers à travers lesquels on apercevait le scintillement des eaux de la rivière. Mrs. Wilkie n'avait eu de repos qu'elle n'eût obtenu de son mari un tracé d'allées à travers la

prairie jusqu'à la Saône, avec, çà et là, des bouquets d'arbres, et elle disait indolemment à ses amies : " Si ce n'était pas si loin, je vous proposerais bien un tour dans le parc jusque sur les bords de la rivière, mais la course est un peu longue."

John Wilkie avait d'abord plaisanté de toutes ces vaines prétentions. Lui, le fils du bon bourgeois de Londres, il se souciait médiocrement de cette généalogie en cadres et en toiles dont on couvrait les murs de son cottage. " Pour peu qu'on poussât ma femme, disait-il en riant, elle se croirait descendue de l'étoile polaire, comme le fou d'Erasme." A la longue cependant, gagné ou dominé par cette envahissante manie, il avait fini par se prêter à toutes ces exigences vaniteuses ; de plus grands soucis au reste et de plus intimes sollicitaient ses réflexions.

II

Protestant convaincu, M. Wilkie avait le culte de sa religion. Nul n'était plus respectueux de l'observation du dimanche, et sa femme, qui renchérisait encore sur ce point, ne souffrait pas que ce jour-là on fit le moindre frais de propreté ou de cuisine. On mangeait froid, on restait confiné dans la maison, on sortait la Bible, que l'on posait sur une table entre deux chandelles, et le père de famille faisait son prêche : sa femme était seule à y assister.

" Ne venez pas me voir le dimanche, écrivait Marguerite Wilkie à ses amies, nous ne pouvons même pas casser un oeuf, cela offenserait la divinité de mes beaux-parents."

M. et Mrs. Wilkie agissaient en tout avec l'intensité de leur bonne foi ; leur belle-fille traitait de manie ridicule et superstitieuse cette rigidité sectaire : aussi bien, ne s'en inquiétait-elle pas outre mesure. Sans doute, elle devait différer totalement, étant donné son titre de catholique, mais son catholicisme était si peu gênant qu'il en devenait même un objet de scandale pour Mrs. Wilkie mère, un sujet de tristesse pour M. Wilkie père. Marguerite avait cependant la foi, mais une foi très latente ; veuve de bonne heure, elle éprouvait le besoin de sortir de " ce milieu de quakers," comme elle appelait la demeure de ses

beaux-parents : sa mondanité, sa jeunesse, l'attraction de toute sa personne, la servaient à souhait. Elle se répandait donc beaucoup au dehors, avait une automobile qu'elle savait conduire, bien que son beau-père l'obligeât toujours à prendre un domestique avec elle : et c'étaient des courses à Trévoux, à Mâcon, à Bourg ; il ne se passait pas de semaine que Lyon ne reçût sa visite. Elle revenait avec un tas de nouvelles plus ou moins tapageuses, et jetait tout cela dans ce foyer collet monté, comme une poignée de pierres dans une mare. "Ma belle-mère en coassera pour deux jours," disait-elle avec plus d'impertinence que de bon goût.

En fait de devoirs religieux, peu ou point. Elle prenait cependant la messe tous les dimanches, soit à Saint-Barnard, soit à Anse, faisait faire fidèlement à son fils sa prière du matin et du soir, et bornait toute sa religion à ce programme un peu simple. Mrs. Wilkie en maugréait toute seule ; son mari avait bien tenté quelques timides observations ; sa belle-fille lui avait répondu :

— Est-ce que cela gêne votre prêche ?

Et le vieillard s'était tu.

De cela il pouvait donc s'inquiéter à bon droit, mais ce n'était pas ce qui le préoccupait surtout.

Il y avait dans le personnel de la maison, depuis quelques mois à peine, une femme de service ou de confiance, que Marguerite avait ramenée un soir d'une de ses courses à Lyon.

— Georges grandit, avait-elle dit à ses beaux-parents, M. Martin n'est pas homme à lui donner les belles manières et à le surveiller de près : j'ai fait choix de cette personne.

Mlle Amélie Legrand, la personne choisie, était une ancienne religieuse, une sécularisée d'hier. Elle avait appartenu à une congrégation dispersée, la congrégation Notre-Dame. Ses pièces étaient en règle, elle était bien extérieurement relevée de toutes ses obligations, et semblait, du reste, faite à point pour sa nouvelle besogne : assez de jeunesse encore pour plaire à un enfant, assez de maturité pour imposer le respect.

— Et alors, avait dit Mrs. Wilkie d'un ton assez maussade, sera-ce une domestique ou une institutrice ?

— Moitié l'un, moitié l'autre, avait répondu Marguerite.

— Elle mangera à la cuisine?

— Non.

— Avec nous?

— Pas davantage.

— Elle mangera bien pourtant.

— Assurément, reprit Marguerite. Mais ne vous en inquiétez pas, Mlle Legrand ne vous sera pas à charge: elle a pris pension à l'hôtel du Lion d'Or, elle y prendra aussi son gîte jusqu'à nouvel ordre. Pendant la journée, elle surveillera Georges.

En vérité, la combinaison de Marguerite n'était pas des plus simples; dans le fond, elle voulait dégager sa responsabilité et se donner plus large laisse pour courir les routes, remettant ainsi son fils à des mains mercenaires.

Et de cela, M. Wilkie se préoccupait justement.

Un quiproquo étrange avait jeté Mlle Legrand dans ce foyer bizarre. Marguerite avait demandé des renseignements sur une certaine demoiselle Laurent dont on lui avait beaucoup parlé; au bureau de placement, on lui avait, changeant par mégarde l'enveloppe de la réponse, répondu pour une Mlle Legrand. Ce jeu du hasard avait amené la conclusion de l'affaire. Marguerite en plaisait volontiers.

— A quoi tient le sort des empires, disait-elle parfois philosophiquement, une distraction du copiste et l'on m'adresse Mlle Legrand! Tant pis pour qui aura eu la Laurent.

— Il n'y a pas de hasard, répondait gravement M. Wilkie, tout est voulu par Dieu.

— Eh bien tant mieux, reprenait Marguerite, c'est donc Dieu qui a la distraction à son passif et moi Mlle Legrand à mon actif.

— La plaisanterie est d'un goût douteux, répliquait aigrement la belle-mère.

— Chacun fait ici-bas la figure qu'il peut, ma mère!

Et l'incident était clos.

Quelle qu'ait été la cause de l'arrivée de Mlle Legrand, il était incontestable que cela avait apporté un certain changement dans la vie retirée des Wilkie.

Très réservée, parlant peu, écoutant toujours avec déférence, Mlle Legrand ne passait pas inaperçue, quoiqu'elle semblât le

désirer. Invariablement vêtue de noir, une mantille espagnole sur la tête, d'une irréprochable propreté, le visage plutôt un peu triste et toujours très pâle, elle paraissait, partout où elle entraît, glisser comme une vision inattendue.

Marguerite regardait quelquefois ses pieds pour voir s'ils touchaient terre, et Georges — les innocents ont des intuitions charmantes — l'avait tout de suite appelée soeur Ange. Ces deux mots semblèrent si heureusement accolés, qu'ils se pénétrèrent bientôt l'un l'autre : au bout de quelques mois, Mlle Amélie Legrand ne s'appelaït plus pour tous que "Soeurange."

Or, depuis l'entrée de Soeurange à la maison et au service de sa belle-fille, M. Wilkie réfléchissait beaucoup et s'absorbait parfois des heures entières au bord de la pièce d'eau, sous le quinconce des grands platanes.

III

Le petit Georges arrivait juste au milieu d'une de ces rêveries. Ce fut un rayon sur le visage de l'aïeul.

La conversation s'engagea bientôt, comme elle peut le faire entre deux âmes si disproportionnées ; mais les grands-parents ont la souplesse des souvenirs, et M. Wilkie s'ingéniait de mille manières, par quelques histoires du passé, à intéresser le volage enfant.

L'étang se plissait légèrement sous les souffles printaniers et les mouches bourdonnaient, zigzaguant sur les premières végétations qui montaient à la surface de l'eau. Georges courait de-ci de-là, jetant dans l'onde tranquille — ce malin plaisir de l'enfance — des poignées de sable ou de petits cailloux. L'aïeul l'interrogeait sur ses devoirs, ses leçons, ses joujoux, et presque toutes ses questions se terminaient invariablement par :

- Et Soeurange, que fait-elle?
- Elle coud, disait l'enfant.
- Et où est-elle?
- Dans là lingerie.
- Que t'a-t-elle fait faire ce matin?

— Ma prière.

— Et après?

— Elle a fait la sienne.

— Comment?

— A deux genoux près de mon petit lit.

M. Wilkie gardait le silence, puis au bout d'un moment :

— Elle la faisait longue?

— Je suis sorti avant la fin, disait Georges. M. Martin arrivait.

— Tu l'aimes bien Soeurange?

— Tiens! faisait Georges, qui est-ce qui ne l'aime pas?

Et l'enfant s'échappait pour courir après un papillon ou une mouche, à travers les rayons du soleil.

La cloche du déjeuner avait réuni toute la famille à la salle à manger. Les repas étaient d'ordinaire assez silencieux. M. Wilkie parlait peu; sa femme, très regardante pour les moindres écarts dans le service, gourmandait sans cesse ses domestiques: et celui-ci ne présentait pas les plats de la bonne manière, et celle-là avait des façons de servante d'auberge! Il fallait que tout se fit en ancien régime pour Mrs. Wilkie: elle eût passé plus volontiers sur un ragoût brûlé que sur un faux pli dans l'étiquette empesée qu'elle exigeait de ses valets.

— Mais, ma bonne amie, plaignait parfois M. Wilkie, ces gens-là sont de la Bresse, que leur demandez-vous?

— Qu'ils me servent, répondait sèchement Mrs. Wilkie.

— Voudriez-vous dîner au petit couvert et sur table carrée comme nos feus rois? insinuait malicieusement Marguerite.

— Et quand cela serait? reprenait la dame.

— Votre horloge est en retard d'un siècle, ma mère.

— Et la vôtre fait le tour du cadran en une minute, ma bru; il n'est pas surprenant que nous ne sonnions pas la même heure.

Et c'est ainsi que s'agrémentaient les repas de famille.

Ce jour-là, le silence était plus intense que jamais, quand Georges, qui n'avait d'ordinaire la permission de parler qu'au dessert, s'écria tout d'un coup :

— Mon grand-père, pour quoi donc le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court, il aurait changé la face du monde?

M. Wilkie leva sur son petit-fils un regard justement étonné.

Georges dut s'expliquer; il raconta sa dictée et l'incident du matin. Sa mère comprit alors les remontrances sentencieuses du précepteur; quant à M. Wilkie, elle ne put s'empêcher de remarquer que l'on farcissait très inutilement l'esprit des enfants de balivernes et de fariboles.

— Mais, reprit M. Wilkie, il n'y a rien de si déraisonnable dans cette phrase. Pascal veut dire que les plus petites causes amènent souvent les plus grands événements. Si Cléopâtre avait eu un nez moins bien fait, sans doute elle eût moins plu à Antoine. Octave ne serait pas devenu son rival, qui sait si la bataille d'Actium se serait livrée?... Auguste aurait-il conquis le monde? Vous le voyez, la face de la terre eût pu être changée.

— La face de Cléopâtre, à la bonne heure, riposta sceptiquement Marguerite, mais celle du monde...

— Pourquoi pas, répondit M. Wilkie, un rien peut produire de grosses conséquences. La Providence, ajouta-t-il gravement avec des airs de clergyman en fonction, la Providence, selon le mot du prophète, s'étend sur toutes choses et...

— Oh! laissons votre Providence, de grâce: j'ai peine à croire qu'elle s'occupe d'un millimètre de plus ou de moins à donner au nez de Cléopâtre. Dieu est trop grand pour s'attarder à ces vétilles.

— C'est précisément parce qu'il est grand que rien ne lui échappe.

— Le nez de Cléopâtre... ah! la bonne farce, répétait Marguerite, c'est comme quand vous vouliez attribuer à la Providence la distraction de mon bureau de placement au sujet de Soeurange.

— Et pourquoi pas? dit M. Wilkie un peu scandalisé.

— Le nez de Cléopâtre: je la retiendrai celle-là.

— Et vous ferez bien, ma fille.

— Et que t'avait dit M. Martin, Georges? demanda la mère.

— Il m'a dit: "Quand vous serez plus grand." Alors j'ai interrogé Soeurange.

— Et qua-t-elle répondu?

— Comme mon bon-papa.

Marguerite haussa les épaules et le repas s'acheva silencieux. Au sortir de la salle à manger chacun s'en fut de son côté.

Mrs. Wilkie ne tarda pas pourtant à rejoindre son mari sous le quinconce.

IV

Ils demeurèrent quelque temps sans rien dire, l'un à côté de l'autre.

M. Wilkie poussa un soupir.

— Qu'avez-vous, John? demanda Mrs. Wilkie: depuis plusieurs jours en vérité vous me semblez plus pensif et plus préoccupé qu'à l'ordinaire.

John regarda sa femme:

— J'ai soixante-dix ans bien sonnés, et cet âge donne à réfléchir.

— Et quoi, fit Mrs. Wilkie un peu aigrement, je suppose que vous n'avez pas attendu cet âge pour penser à vous-même et songer à la vie qui passe.

M. Wilkie se contenta pour toute réponse de montrer ses cheveux blancs dont les longues touffes argentées tombaient presque sur ses épaules.

— N'êtes-vous pas maintenant aussi heureux qu'on peut l'être ici-bas? Sans doute, poursuivit la femme que n'abandonnaient jamais ses regrets de noblesse et ses rêves de grandeur, sans doute nous pourrions désirer un autre décor que cette inerte prairie et cette éternelle rivière dont les bords se hérissent chaque soirée de pêcheurs à la ligne et qui reflète depuis des siècles le même paysage banal et bourgeois.

— Oh! interrompit M. Wilkie, le décor importe-t-il tant au bonheur?

Et il retomba dans son mutisme.

Marguerite, qui tenait Georges par la main, parut à ce moment au bout de l'allée.

— Je vais sortir, dit-elle assez sèchement, l'auto s'impatiente à m'attendre dans la cour et corne à tous les échos; voudriez-vous bien veiller sur Georges.

— Et votre Soeurange? fit Mrs. Wilkie. C'est le cas ou jamais de la sortir de son trou.

— Soeurange ne tardera pas à rentrer, elle vous en déchargera, ne puis-je vous demander quelques minutes de complaisance?

— Il me semble vraiment que c'est nous qui devrions l'exiger de vous cette complaisance, et les rôles renversés me paraîtraient de la plus élémentaire convenance.

— Je m'attendais à votre réponse, répliqua Marguerite, et je vois bien que j'avais raison de prendre Soeurange, il m'en faudrait plusieurs en vérité pour me rendre aimablement service.

Et brusquement, tournant le dos à ses beaux-parents :

— Viens, Georges, fit-elle.

Et elle s'éloigna du côté de la maison. Les yeux de M. Wilkie la suivirent longtemps.

— Assurément, murmura sa femme, la vie ne sera bientôt plus tenable avec un semblable caractère. Tout nous divise de cette femme, ajouta-t-elle plus sourdement : ses manières triviales, sa naissance derrière un comptoir, son impertinente familiarité, son irréligion. Vous avez entendu ce qu'elle disait à table, et le mépris qu'elle affectait pour la présence de Dieu ; heureusement que Georges est incapable de tout comprendre.

— Quelle différence avec Soeurange, répondit M. Wilkie.

— Vraiment oui, reprit Mrs. Wilkie, parce qu'elle a un peu plus d'hypocrisie.

— Le croyez-vous?

— Cela doit être ainsi et comme je vous le dis.

— Et pourquoi, ma femme?

— Parce qu'elles ne sont que des papistes. Voyez quelle piété est la leur : Marguerite, à peine une prière... elle court le dimanche à sa messe superstitieuse et le reste du jour elle est sur les routes et dans les champs.

— Mais Soeurange? interrogea M. Wilkie.

— Marguerite a-t-elle quelque respect même des ministres de sa religion? L'avez-vous entendue seulement une fois parler bien de son pasteur? Pourvu qu'elle rie et donne son coup d'éventail à toutes choses elle est contente.

— Mais Soeurange?

— Et puis il faut qu'elle aille, qu'elle coure, qu'elle flirte

dans toutes les villes voisines : vraiment oui, nous en apprendrons peut-être de belles, et d'ici peu, sur son compte. A peine son enfant la retient-il à son foyer, est-ce de la moralité, tout cela ?

Il y eut un silence, et bien bas, comme se parlant à lui-même, M. Wilkie répéta :

— Mais Soeurange ?

Mrs. Wilkie fit mine de ne rien entendre.

— Tenez, dit-elle, je me tais, car je ne puis être froide sur pareil sujet. Le soleil est bon ; asseyez-vous là, John, ajouta-t-elle en essayant un ton de douceur qui s'aigrissait en passant par ses lèvres serrées, je vais chercher mon ouvrage, et pensons à autre chose.

La femme ardente s'éloigna, ses pas saccadés se scandaient sur le sable des allées, et le bruit sec et nerveux qu'ils faisaient semblait encore une protestation de sa vertu justement indignée.

Penser à autre chose... en vérité cela était plus facile à dire qu'à faire. Jean Wilkie regardait sa femme s'éloigner, et il hochait la tête.

Bien des réflexions se pressaient en lui depuis quelques mois ; elles prenaient corps et ne le quittaient pour ainsi dire pas. Les préoccupations habituelles de sa femme avaient fini par lui peser : ce perpétuel mensonge, cette fiction de grandeur lui semblait odieuse ; son esprit droit, net, positif comme celui d'un honnête commerçant, souffrait de cette conspiration organisée chez lui, sous ses yeux, pour dénaturer sa race.

Il souffrait aussi de la préférence qu'accordait Mrs. Wilkie dans toutes ses conversations à sa propre famille.

Il souffrait même de ces blasons qui couraient sur tous ses meubles et de ces arbres généalogiques aux couronnes comtales qui tapissaient les murs.

Mrs. Wilkie en avait mis partout.

— Mais le temps des croisades est bien passé, disait-il à mi-voix.

— Aussi n'ai-je pas l'intention de partir pour la Terre sainte, répondait sa femme.

— Et de même celui des grands cordons et des tabourets à Versailles, continuait le mari.

— Vous aimez mieux peut-être celui de *la Carmagnole*, répliquait la femme.

La discussion ne pouvait durer avec de semblables réparties. M. Wilkie était obligé de se taire, et c'était une victoire de plus pour son impérieuse compagne.

Tant que la vie active avait absorbé les forces de M. Wilkie, il n'avait prêté qu'une médiocre attention à cette soif inapaisée de haut lignage. Maintenant qu'il était à cette heure calme du soir, où l'on juge mieux des choses passées, parce qu'on voit déjà se lever la première aube de la vie future, il s'irritait de cette prédominance.

— Restons dans la vérité, répétait-il souvent.

— Hé! qu'est-ce que la vérité? lui répondait sa femme. Laissez-moi faire, je connais les hommes, il faut les piper...

— Je ne vois pas quelle obligation vous en avez?

— Et puis que fais-je après tout qui ne soit pas vrai? reprenait Mrs. Wilkie dont l'habileté consistait à changer prestement son aiguillage. M'allez-vous reprocher d'être la fille de mon père?

— Hé! non!

— Est-ce ma faute à moi si je puis compter en remontant dans ma race, les de Brettencourt?

— Je le sais.

— Les Créqui?

— Oui.

— Les Lesdiguières et les Montfleury?

Et le mari agacé baissait la tête, ou du bout de sa canne fouettait nerveusement les bordures de buis et les touffes de lavande.

— Restons dans la vérité? reprenait Mrs. Wilkie qui n'aimait pas à coucher bourgeoisement sur sa position, mais qui savait à merveille profiter d'une demi-concession pour obtenir une plus large victoire. Restons dans la vérité? Eh bien, la vérité vous obligerait, John, à faire un peu plus de remontrances à votre belle-fille; la vérité, mais elle vous forcerait, si vous en aviez le courage, à plier davantage cette femme à notre vie, et au lieu de vous alarmer d'un blason que je mets légitimement

sur une fourchette ou une cuiller d'argent, vous devriez songer à l'avenir de votre petit-fils que sa mère gâte trop et corrompra à bref délai : la vérité, la voilà.

Et Mrs. Wilkie appuyait d'autant plus qu'elle voyait son mari excédé, s'agiter, se retourner et, finalement, vaincu, tomber dans un mutisme absolu et désolant.

Et c'étaient sans cesse des scènes de toutes sortes. John Wilkie, pour les éviter, finissait par tout concéder : il passait par toutes les portes qu'on lui ouvrait... mais quand il se retrouvait seul, sans influence et bien lui-même, il remontait dans sa vie, il refaisait ses jours écoulés ; il aurait voulu une union plus assortie, il s'en voulait d'avoir un instant, lui aussi, cédé à la fascination d'un grand nom en accolant au sien, bourgeois mais si honnête, celui plus retentissant de sa femme. Il se répétait des heures entières le conseil du poète : *Nube pari*, épouse ton égal ; puis, quand tous ses rêves ou ses regrets l'avaient occupé, il revenait à la réalité, secouant la tête comme quelqu'un qui voit l'inutilité d'un effort et il retombait dans sa mélancolie résignée.

Une autre pensée l'obsédait davantage ; celle-là, il ne voulait pas se l'avouer à lui-même, encore moins l'aurait-il osé formuler à sa femme.

Tant qu'il n'avait eu autour de lui que sa belle-fille Marguerite, il s'était senti à l'aise dans son dogme religieux, pourtant si étroit et si désolant : la légèreté, le persiflage de cette femme mondaine, le rejetaient comme d'instinct dans son rigorisme. Là était le vrai : il n'en doutait pas, et alors toutes les insinuations ou les violences de sa femme lui semblaient justes ; évidemment, Marguerite la papiste était de la race condamnée des Amorrhéens, dont le nombre des péchés est compté, ou de celle des Philistins, ennemis déclarés du peuple de Dieu.

Mais depuis l'arrivée de Soeurange, involontairement, le vieillard avait senti son esprit fléchir et descendre peu à peu de sa raideur méprisante pour tout ce qui était catholique. Cette frêle et pâle jeune fille, si atone en apparence, si vulgaire, comme elle priait ! Georges le disait tout naïvement. Tous les jours, M. Wilkie s'en était informé, elle se levait avant le soleil, allait à la messe, communiait et revenait douce, résignée, silencieuse, à son ingrat labeur.

— Sournoiserie, disait Mrs. Wilkie.

— Comment? faisait son mari.

— Elle cache son jeu.

— Lequel?

— Elle veut assurer sa position : que ne fait-on pas quand on a faim?

— Précisément, répondait M. Wilkie, quand on a faim, on arrive aux pires extrémités, or les voit-on dans Soeurange, ces extrémités coupables?

— Hé! reprenait sa femme, qui sait ce que nous réserve l'avenir?

— Hé! mon Dieu, restons dans le présent, soupirait le mari.

— Je vous retrouve bien là avec votre bonhomie et votre indolence; moi je vois plus loin et je crains; d'autant mieux que votre protégée sort d'une de ces geôles religieuses où tout est étouffé: le corps, par une chasteté impossible; l'esprit, par une obéissance révoltante, et l'ensemble de la vie, par une pauvreté qui n'est qu'une porte secrète par où entrent peu à peu toutes les misères. Il y aura une réaction. Vous vous rappelez le buste charmant de *l'Amour menaçant* de Falconet?... Non? Allons donc, vous me faisiez remarquer vous-même les deux vers gravés sur le socle:

Qui que tu sois, voici ton maître:

Il l'est, le fut, ou le doit être...

Croyez-moi, attendez et surveillez, mon ami; nous aurons des surprises. Mais ce que je vous en dis n'est que pour vous prévenir, dans le fond cela m'est parfaitement égal.

M. Wilkie écoutait tout cela; il n'était pas entièrement convaincu; et alors, sans s'en rendre compte, lui qui se croyait uniquement dans la vérité, il se demandait parfois si Soeurange n'y était pas, elle aussi; et poussant plus loin la conséquence il arrivait à se poser la question: Y a-t-il donc deux vérités, et s'il n'y en avait qu'une, où serait-elle?

A peine ce point d'interrogation se posait à son esprit qu'il le repoussait, se gourmandant presque d'oser esquisser même légèrement sur la trame de son âme un doute aussi injurieux

à sa foi et à tout son passé. Mais le point revenait obsédant parfois et d'autant plus que le pauvre vieillard n'en pouvait parler à personne. A sa femme? Cela eût été dangereux, quels éclats, quelle tempête! A Marguerite? Il n'y voulait pas penser. Restait Soeurange: il n'osait pas.

Ainsi cette fin d'existence était triste, tourmentée. Quand le dimanche, au son des cloches catholiques, il voyait les routes se couvrir de paysans, il regardait curieusement ces longues files qui s'acheminaient vers l'église, et au sortir de l'office c'était presque avec envie qu'il remarquait le calme sur certains visages de vieilles, la joie bruyante des enfants, les groupes d'hommes et de jeunes gens se louant à haute voix pour la semaine, ou s'asseyant sans souci apparent aux tables en bois qui titubaient chargées de bouteilles et de verres à la porte des auberges. Tous ces gens-là semblaient heureux.

Chez lui, au contraire, tout était contraste et heurts douloureux: son union, sa belle-fille, sa maison qu'il avait rêvée simple, et dont on avait fait un musée d'antiquaire, et depuis quelques mois sa religion elle-même qu'il n'avait jamais jusque-là discutée et qui, sur le soir de sa vie, ne lui donnait pas la sérénité qu'il avait espérée.

V

Soeurange s'était-elle aperçue de l'état d'esprit du vieillard? Rien ne le faisait soupçonner. Elle cachait du reste toutes ses impressions comme sa vie elle-même derrière un masque implacablement résigné; mais combien sa résignation était différente de celle de M. Wilkie. Lui, baissait la tête, portant le joug de sa femme et de son doute religieux; elle, baissait aussi la tête, mais son joug l'ennoblissait: c'était la croix, et avec elle un calme, une lumière sur sa vie souffrante: ce qui étonnait M. Wilkie.

Soeurange avait vingt-huit ans, à peu près l'âge de Marguerite, qui en comptait trente; mais elle ne marquait pas son âge; en réalité elle n'en marquait aucun. Quelque chose de jeune flottait autour d'elle qui ressemblait à une jeunesse immatérielle, une jeunesse d'âme, car tout était âme en cette enfant. A l'analyse, son visage aurait dû être sans bonté: point de traits ré-

guliers, nul teint, une pâleur habituelle; mais dans cet ensemble discordant, il y avait une telle transparence, une si pénétrante douceur qu'on s'arrêtait involontairement à la regarder.

Le petit Georges la fixait parfois de longs instants sans rien dire; à d'autres moments, il se serrait contre elle et la questionnait sur tout, à tort et à travers, d'autant plus causeur et éveillé qu'il se sentait plus seul à ses côtés.

Aussi lorsque après sa brusque séparation d'avec ses beaux-parents, sous le quince, Marguerite l'eut remis entre les mains de Soeurange et quand l'automobile eut disparu du côté de Trévoux, enlevant sa mère dans un flot de poussière, Georges saisissant Soeurange par le pan de sa robe l'emmena presque de force vers un coin du jardin. Là, dès qu'il se vit seul avec elle, il sauta de joie; tantôt il courait lui chercher une fleur, qu'il lui jetait dans les mains, tantôt il se lançait à son cou, puis, subitement, prenant une expression grave et presque inquiète :

— Dis, Soeurange, fit-il avec mystère, pourquoi est-ce que tu ne m'as jamais conduit chez toi?

— Et pourquoi vous mènerais-je au Lion d'Or, répondit Soeurange, ne suis-je pas avec vous toute la journée?

— Dis encore, Soeurange, pourquoi es-tu si blanche? Faudrait le dire à bon-papa ou à ma maman si tu as besoin de quelque chose.

— Mais non, mon chéri: j'ai tout ce qu'il me faut.

— Bon-papa dit souvent comme ça que tu es trop triste: c'est-y qu'on t'aurait fait de la peine?

— Non, non, répondit Soeurange en souriant, mais j'ai eu autrefois un grand chagrin et mes pauvres yeux ont tellement pleuré que cela a lavé toutes mes joues, c'est pourquoi elles sont si blanches.

— C'est-y alors que tu aurais perdu ta maman? demanda Georges.

Soeurange poussa un soupir et ses yeux se mouillèrent. Sa pensée se reportait invinciblement vers sa chère communauté où elle était entrée à dix-huit ans, il y avait dix ans. Elle y était entrée pour n'en jamais sortir; elle se souvenait encore de ce jour-là, une soirée de décembre: son père l'avait accompagnée à la porte du couvent, sa mère n'avait pas eu la force de la sui-

vie jusqu'au bout. Une petite soeur de l'âge de Georges la tiraït par sa robe en criant; elle était tombée dans les bras de son père toute pleurante. "Courage, lui avait-elle dit, va, je serai heureuse, puisque je resterai toujours près de Dieu." Et la porte s'était refermée.

Quelle joie intime elle avait goûtée pendant dix ans? Puis au bout de ce temps, son père, sa mère, sa petite soeur, tous étant morts, un jour la supérieure l'avait fait appeler: il fallait sortir, le sous-préfet de la ville venait de recevoir une lettre du ministre; on donnait huit jours à ces pauvres filles pour se retourner, chercher une situation, refaire à neuf toute leur vie.

— Mais qu'allons-nous devenir? répétait en pleurant la pauvre enfant; partir, et où aller?

On lui demanda:

— Avez-vous des parents?

— Non.

— Quelques amis?

— Je n'en connais pas.

La supérieure lui avait alors remis deux cents francs.

— Tenez, lui avait-elle dit, voilà pour commencer à vivre; vous irez au bureau de placement de Lyon, vous donnerez votre nom et ces lettres: elles vous feront entrer, je l'espère, dans quelque bonne famille, et vous m'écrirez souvent.

La pauvre petite retournait les deux billets de banque et les lettres de recommandation: toute sa vie était là, et quelle vie?

— Ah! ma mère, s'était-elle écriée, j'en mourrai.

— Non, mon enfant, vous aurez du courage, vous travaillerez; et puis, qui le sait, vous ferez peut-être beaucoup de bien autour de vous. Allons, du courage, chère fille, quand l'orage sera passé, vous reviendrez. Mais me retrouverez-vous?

Et la supérieure, tombant elle-même à genoux près de la table, sanglotait. Elle n'avait pas survécu longtemps au pillage de son couvent et au départ de ses filles, la pauvre supérieure! Elle était morte dans un petit garni, presque seule; Soeurange avait suivi son convoi, et tous ces tableaux lugubres avaient repassé rapidement devant ses yeux, quand le petit Georges lui avait dit en la caressant: "C'est-y alors que tu aurais perdu ta maman, dis, Soeurange?..."

Elle avait serré son petit élève sur sa poitrine, puis, tout d'un coup, se rappelant ses promesses de courage et craignant de s'amollir à ses propres souvenirs :

— Allons, fit-elle, il faut aller travailler, mon petit Georges ; si M. Martin est content, je vous conduirai au Lion d'Or, chez moi, ajouta-t-elle en souriant.

Georges avait battu des mains et était parti tout courant à son travail.

Elle était pourtant bien simple, presque sordide, cette petite chambrette du Lion d'Or, où venait chaque soir se retirer Soeurange. Le Lion d'Or était moins qu'une auberge ; on y logeait pourtant à pied et à cheval. Au-dessus de la porte grinçait à tous les vents une enseigne de tôle éraillée, où se devinait à peine un gros chat jaune, la tête endormie sur ses pattes... le Lion dort ! On aimait ces sortes de plaisanteries dans les campagnes : c'est de l'esprit de chemineaux.

La chambre de Soeurange donnait sur une cour où s'égouttaient tous les toits et au milieu de laquelle s'élevait un tas de fumier dont le suintement nauséabond coulait à travers les gros pavés disjoints d'un caniveau ; les écuries s'ouvraient aussi sur ce cloaque. Le taudis de la religieuse n'avait qu'une fenêtre, un lit à colonnes, — on ne sait vraiment comment il se trouvait là, — deux chaises qui vacillaient sur le carrelage incertain, et enfin un petit poêle, rond, rouillé, qui se cachait presque honteux dans un coin. Qu'elle était loin de son couvent d'Issoire bordé d'un côté par la route si blanche, de l'autre par la rivière aux aunes tombants et aux flots qui s'en allaient jaseurs sous l'arche d'un vieux pont !

Sa chambre, là-bas, ouvrait sur le grand jardin qui montait à travers des allées de poiriers soigneusement étiquetées et de pruniers ployant de fruits à la saison ; au fond se groupaient des bosquets touffus avec des statues toujours garnies de pots fleuris et la tonnelle classique allongeant en berceau ses vignes souples : c'était elle qui soignait les raisins, les enveloppait de sacs, et, le temps venu, allait les cueillir pour le dessert des petites pensionnaires.

Et aujourd'hui quelle misère subite et profonde !

Soeurange avait pourtant donné tout de suite un air de pro-

preté à cette misère et, quand le soir elle rentrait de chez les Wilkie, elle traversait rapidement la salle d'auberge, prenait à peine une bolée de soupe et quelques pommes de terre, — c'était tout son repas, — pour courir s'enfermer plus vite chez elle.

Là elle se retrouvait avec tous ses souvenirs. Elle avait près du lit, au mur lamentablement gris et rayé à tous endroits par des traces d'allumettes, piqué quelques images de son couvent : une Notre-Dame-du-Sacré-Coeur, ancien modèle, avec l'Enfant Jésus debout devant elle, un bambino de Prague, une gravure de saint Antoine, son crucifix des voeux et un long rosaire de Lourdes. Puis, au-dessus de sa table, une photographie de sa dernière classe au couvent : elle y était au milieu de ses élèves avec son costume ; ce costume elle l'avait emporté, il était au fond de sa malle, une espèce de coffre ; et sa grande joie, le soir, quand tout était endormi au cabaret et qu'on n'entendait plus les verres se choquer dans l'en bas, et les propos gros comme le vin se heurter avec les verres, sa grande joie était de déplier cette robe noire, ce voile, cette guimpe. Elle revêtait alors cette livrée, souriant et pleurant, et elle était heureuse de se voir ainsi vêtue à un bout de miroir fendu qui pendait à la muraille. Après sa prière, qu'elle faisait mieux ainsi, elle s'asseyait à sa table et elle écrivait une sorte de journal où toutes ses impressions étaient notées fidèlement.

Elle avait un instinct sûr qui du premier coup lui faisait trouver l'expression précise.

“ Dans quel milieu je suis tombée ! écrivait-elle quelques jours après son arrivée, tout y est froid, contraint et violent ! ”
“ J'ai bien pitié du pauvre M. Wilkie, notait-elle quelques semaines plus tard, il me semble bon, ouvert ; quand il sourit, on voit qu'il veut faire du bien, mais comme il a l'air de souffrir. ”
Et un peu plus loin : “ Je ne comprends rien à sa femme, c'est un ouragan dans ses domestiques, elle touche à tout ; elle me regarde si froidement par moment que je m'en sens glacée. ”

Il y avait par instants des cris d'âmes douloureux ; cette vie s'était si étrangement modifiée : “ Hier soir, écrivait Soeurange, j'ai dû traverser, pour monter chez moi, le cabaret regorgeant de buveurs. Je ne sais pas ce qu'a dit à mon passage un homme attablé ; on a ri. Je n'ai pas compris, mais quand je suis arrivée dans ma chambre, je ne sais pourquoi j'avais peur et j'ai

pleuré. Mon Dieu, mon Dieu, comme je tremble à vos pieds, ayez pitié de moi!" Le lendemain Soeurange avait écrit: "Ce matin il faisait bien nuit quand je suis entrée à l'église Saint-Barnard, il n'y avait personne à la masse que moi; j'ai renouvelé ardemment mes trois voeux de religion... Oh! ma splendide chasteté!" "Mon petit Georges est bien gentil, disait une autre page du journal, comme je veux mettre Dieu dans cette âme, oui, si profondément que cette ombre protestante qui l'entoure ne parviendra pas à glacer ce Jésus dans son coeur... M. Wilkie est bon pour moi, mais on dirait qu'il a peur de me parler. Quant à sa belle-fille je la vois à peine... Que c'est étrange que cette mère coure ainsi loin de son enfant!"

Pendant les grands mois d'hiver, Soeurange avait bien souffert du froid dans son taudis; un mot rapide et douloureux l'indiquait. "Ce matin, tout était glacé dans ma chambre, je n'ai pas pu allumer de feu, les tuyaux ne joignent pas, j'ai demandé une couverture de plus; une grosse fille d'auberge m'a apporté celle qu'on met sur les chevaux quand il y a des voituriers qui couchent. Mon Dieu, je renouvelle mon vœu de pauvreté... J'ai touché mon mois. J'ai pu envoyer dix francs à ma soeur Louise qui a remplacé ma pauvre supérieure. Elle est à Isoire, toute seule, et elle dit qu'elle souffre aussi du froid et de la faim. Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice!"

VI

Soeurange, dans son évidente et pieuse naïveté, avait raison de dire sur un feuillet de son journal au sujet de Marguerite: "Que c'est étrange que cette mère coure ainsi loin de son enfant!"

Pour courir, la jeune Mrs. Wilkie courait beaucoup. L'automobile était presque toujours sous pression, et, depuis quelque temps surtout, quand elle pouvait éviter son chauffeur, Marguerite partait volontiers toute seule. Elle ne se donnait guère du reste le loisir de chômer à la maison; après chaque déjeuner silencieux ou aigre-doux, elle enfilait son manteau ciré, d'un coup de main ajustait sa casquette, d'une autre ses lunettes et elle partait. Georges était tellement habitué à ces sorties étrangement régulières, qu'au lever de table, à peine avait-il happé

le morceau de sucre invariablement trempé dans la tasse à café de son bon-papa, il se mettait à courir dans le corridor et tout autour de la cour en faisant : "Teuf! teuf! teuf!" ou en corrant des deux mains comme une trompe : "Ouh! ouh! ouh! teuf! teuf!" Cela amusait Marguerite.

— Il ira bien, ce petit, disait-elle, il ira bien.

— Je m'étonne que vous ne le preniez pas déjà comme chauffeur, grommelait la belle-mère.

— Cela viendra en son temps, répliquait Marguerite.

Elle était déjà sur son siège, l'automobile ronflait.

— Allons, roulez, disait impérieusement le jeune femme.

En un clin d'oeil, la voiture avait disparu.

Evidemment il y avait une cause à ces déplacements réguliers et à ces fuites — car les départs semblaient toujours hâtifs — vers la grande ville.

Une femme jeune et oisive comme Marguerite, riche et encore belle... mon Dieu! qu'il faudrait de malheur ou de vertu pour remplir ces existences. A défaut de l'un ou de l'autre, elles se remplissent de riens et de bagatelles, ce serait le plus souhaitable; mais la plupart du temps il y a large place aux passions mondaines: c'était le cas pour Marguerite Wilkie. En somme son mari lui avait laissé peu de regrets; son intérieur ne lui donnait aucune satisfaction: elle avait hâte d'y échapper. La conclusion s'imposait d'elle-même, elle chercherait ailleurs ce qu'elle ne pouvait ou ne voulait pas trouver chez elle.

L'honnêteté, même vulgaire, ne se garde pas sans combat.

Marguerite n'était pas prédisposée par son caractère, encore moins par sa piété, à la lutte contre elle-même. Une seule chose la pouvait peut-être sauver d'un plus grand naufrage: sa grande légèreté qui courait sur sa vie, comme ces feux follets effleurant tout sans pénétrer rien. Et puis aussi un certain fonds de pudeur native qui la retenait sans qu'elle s'en doutât, mais qui était étrangement la cause qu'elle s'exposait beaucoup. Elle était de ces natures qui veulent plutôt toucher à tout que goûter profondément les choses, et comme elles sentent qu'elles ne veulent pas le dernier naufrage, elles s'aventurent plus imprudemment aux brisants dangereux. C'est la coquetterie du mal." "Il faut qu'elle flirte," disait violemment sa belle-mère. Le mot

était juste, et, jusqu'à présent du moins, cela n'allait pas plus loin qu'une série de romans bâtis en quelques jours, défaits et refaits selon les sautes du vent. Mais cette vie légère emportait cette pauvre jeune femme, l'arrachant à ses plus saints devoirs, et lui donnait, c'est le premier châtiment de tout désordre, une sorte d'humeur aigre et malicieuse qui se prenait à tout, persiflait son beau-père, piquait Mme Wilkie, brusquait Georges... et n'épargnait pas toujours le silence et la réserve de Soeurange.

Celle-ci cependant était plus ménagée: Marguerite n'avait d'abord considéré cette religieuse laïcisée que comme une de ces mille moniales dont la force se trouve attachée à la cornette et au béguin. "Au couvent ce sont des colombes, disait-elle avec sa petite moue gouailleuse, faites-les-en sortir, vous n'aurez plus que des oies blanches." Le mot lui avait paru si joli qu'elle le colportait volontiers, mais elle n'avait pas tardé à remarquer qu'elle n'était pas tombée sur ce genre de moniales. Elle sentait une force, une vertu cachée, un bon sens relevé jusque dans la gaucherie bien excusable de la pauvre expulsée. Comme M. Wilkie, elle était inconsciemment dominée par cette frêle jeune fille; mais plus que M. Wilkie elle n'en voulait convenir à aucun prix, et alors, singulier jeu de l'amour-propre, elle affectait de la traiter comme une mercenaire, lie domestique diplômée, un peu au-dessus des autres, mais de la même espèce, sans toutefois la brusquer et la molestrer trop.

Il y avait d'ailleurs une raison à ces ménagements et qui n'était certes pas très noble. Marguerite avait eu besoin de Soeurange en une délicate circonstance, et l'affaire ayant réussi, elle y avait de temps en temps recours.

Toutes ces relations qu'elle entretenait soit à Lyon, soit à Mâcon, ses connaissances, ses rapides accointances qui la faisaient traverser — honnêtement disait-elle — tous les légers plaisirs de ses passions volages, amenaient nécessairement de multiples correspondances. Pourquoi l'amour écrit-il?... Bref, il y avait des lettres à envoyer. Marguerite s'en chargeait; mais il y en avait à recevoir, et alors, dans son machiavélisme, la jeune femme, pour ne pas éventer ses pratiques, s'en faisait adresser quelques-unes poste restante soit à Anse, soit même à Trévoux. Cependant, comme elle se défiait des postes des petites villes, et des racontars de la receveuse à la femme du per-

cepteur, pour aller de là se grossir entre les bouches toujours ouvertes de la servante du curé ou de la chaisière des églises, elle avait dit un jour très indifférente à Soeurange, en boutonnant son manteau ciré et en ajustant sa casquette :

— Ah ! Soeurange j'aurais un service à vous demander.

Soeurange avait levé les yeux et l'avait regardée étonnée.

— Oui ; vous savez comme est ma belle-mère, il faut qu'elle s'inquiète de tout : ses poules ne font pas un oeuf qu'elle ne l'ait compté par avance, et à l'heure qu'il est je serais étonnée qu'elle ne marquât pas déjà les cerises qui commencent à nouer pour savoir si on ne lui en chipera pas.

Soeurange ne comprenait rien en vérité à cette préface.

— Voilà, continuait Marguerite, mon courrier est pioché chaque matin . . . Attachez-moi donc ma violette, là, par derrière, ma bonne Soeurange, merci . . . Cela m'agace ; je ne suis maîtresse de rien ici, je voudrais l'être au moins de moi-même ! Cela vous ennuerait-il que de temps en temps, oh ! mon Dieu ! pas souvent, peut-être pas du tout, enfin c'est par précaution . . . je fasse adresser quelques-unes de mes lettres poste restante à votre nom ? Vous comprenez, vous iriez en vous promenant avec Georges, sans en avoir l'air, du côté d'Anse, vous retireriez la lettre ; vous savez ce que c'est que la poste restante ?

Soeurange sourit admirablement :

— Si cela peut vous rendre service, dit-elle ingénument, j'espère que je saurai faire.

— C'est juste, ma pauvre Soeurange, dit tout à coup Marguerite en éclatant de rire ; c'est plus fort que moi : je crois toujours que dans les couvents on ne sait rien des usages de la vie : vous avez des caissières, des économes, des cuisinières, tout cela est réglementé par petits casiers : dame ! chacun a le sien, on ne s'inquiète pas de celui de son voisin ; c'est drôle tout de même ces machines-là.

Et sans appuyer davantage, comme si en vérité elle avait déjà oublié ce qu'elle venait d'obtenir, Marguerite était partie pour une de ses courses favorites.

Félix Heaura.

(des Etudes).

(A suivre).

A Travers les Faits et les Œuvres

Le traité russo-japonais. — M. Witte. — Les zemstvos et la Douma. — M. Balfour et les élections anglaises. — L'échiquier européen. — Les révélations du "Matin". — L'Angleterre aurait été prête à faire la guerre à l'Allemagne. — MM. Delcassé et Rouvier. — Une dénégation. — La presse allemande. — L'entente cordiale. — MM. Paul Déroulède et Drumont. — La crise du patriotisme. — M. François Coppée et l'armée. — Une allocution du Pape à des pèlerins français. — M. Eugène Vuillot. — Esquisse et appréciation de sa carrière. — Un feuilleton du "Correspondant". — "L'irréductible force."

Le traité russo-japonais, définitivement signé et ratifié par les deux empereurs du Japon et de la Russie, est devenu un fait diplomatiquement accompli. Le tsar a créé M. Witte comte, en reconnaissance des services rendus par lui dans cette négociation mémorable. Depuis son retour en Russie il a eu plusieurs entrevues avec son souverain, et l'on affirme que son influence va s'exercer maintenant d'une manière marquée dans la politique intérieure de l'empire.

Une réunion de délégués des Zemstvos vient d'être tenue à Moscou. Cette assemblée a voté une résolution qui tout en estimant que la Douma d'empire ne constitue pas une "représentation nationale" au sens propre du mot, conseille aux citoyens russes de participer le plus efficacement possible aux opérations qui la constitueront, en vue de servir la cause de "la liberté individuelle" et de "l'égalité."

* * *

Il semble plus que probable que les élections générales n'au-

ront pas lieu cet automne en Angleterre. On a cru un moment que M. Balfour profiterait de la publication du traité anglo-japonais pour dissoudre le Parlement et se présenter devant le peuple appuyé sur ce succès de politique extérieure. Mais les libéraux étant aussi favorables que les conservateurs à l'alliance japonaise, le premier ministre s'est convaincu qu'il n'y avait rien à gagner avec cette question devant l'électorat. Il en est de même de l'accord anglo-français, approuvé par tous les partis. Le gouvernement ne devant donc être jugé que sur sa politique intérieure, on croit généralement que M. Balfour ne fera pas les élections avant l'été, sinon avant l'automne de 1906. Reste à savoir comment se passera la session prochaine.

* * *

Durant les dernières semaines, l'opinion en France, en Angleterre et en Allemagne, a été violemment surexcitée par des "révélations" sensationnelles publiées dans le *Matin* de Paris. L'auteur de ces articles, M. Stéphane Lauzanne, donnait les informations suivantes sur les dessous de l'imbroglio marocain et du conflit franco-allemand. Au moment psychologique, l'Angleterre aurait assuré M. Delcassé, ministre des affaires étrangères de la République, qu'elle était prête dans le cas où l'Allemagne attaquerait la France, à mobiliser sa flotte pour s'emparer du canal de Kiel, et à débarquer 100,000 hommes dans le Sleswig-Holstein, ce qui aurait à la fois détruit la marine allemande, et, par cette diversion puissante, donné à la France une chance de battre son ennemie sur le Rhin. D'après M. Lauzanne, M. Delcassé aurait reçu cette assurance du roi Edouard VII personnellement. Fort de cette promesse de coopération militaire, le ministre des affaires étrangères voulait parler haut et ferme au gouvernement de Berlin et repousser énergiquement toutes ses prétentions, au risque même de la guerre.

Un autre journal, le *Figaro*, a ajouté que l'empereur d'Allemagne, ayant eu vent de ces négociations, entra en communication avec le gouvernement italien, son allié, pour l'informer

de ce qui se préparait et lui faire savoir que le traité d'alliance défensive entre l'Angleterre et la France serait considéré par l'Allemagne comme un *casus belli*. C'était une manière indirecte de transmettre un ultimatum à la France. En effet, le ministre des affaires étrangères italien communiqua cette information à l'ambassadeur français, M. Barère, qui s'empressa naturellement d'en faire part au premier ministre Rouvier. C'est ainsi que se produisit le conflit entre celui-ci et M. Delcassé. Lorsque ce dernier annonça au conseil des ministres que l'Angleterre était prête à promettre son concours à la France, M. Rouvier lui répondit: "votre politique nous conduit droit à la guerre; or je refuse de prendre cette terrible responsabilité." Tous les ministres se rangèrent du côté de M. Rouvier, et M. Delcassé donna sa démission.

Ces articles de journaux ont provoqué une vive émotion. La presse allemande, française, et anglaise, les a commentés avec un intérêt passionné, d'autant plus qu'on attribuait à M. Delcassé lui-même la responsabilité des déclarations de M. Lauzanne. Pendant plusieurs jours l'ancien ministre des affaires étrangères est resté muet. Cependant, en face de l'agitation croissante de l'opinion, il a cru devoir rompre le silence, et il a adressé au *Figaro* la lettre suivante:

Monsieur le directeur,

Depuis que j'ai quitté le ministère, je me suis fait une loi de ne répondre à aucune attaque, à aucune injure.

Le patriotisme d'un journal étranger était violemment surexcité, hier, par la prétendue révélation de secrets diplomatiques qui, paraît-il, me concernent. Bien que je considère cet article absolument ridicule, la place que vous y donnez dans votre estimable journal m'oblige à sortir de ma réserve, me force à vous déclarer, pour votre propre tranquillité, que rien de ce qui a été publié ne me concerne ni n'émane de moi, directement ou indirectement.

Je vous prie, M. le directeur, d'accepter l'assurance de ma considération très distinguée.

Delcassé.

En Allemagne, les journaux se sont élevés à un haut diapason. C'est surtout contre l'Angleterre qu'ils se sont montrés exaspérés. La pensée qu'elle aurait pu profiter d'un conflit entre la France et l'Allemagne pour détruire la marine et le commerce de cette dernière leur est intolérable.

Cependant le gouvernement français a fait publier un démenti catégorique à toutes ces informations. Et de son côté le gouvernement anglais a protesté verbalement de leur fausseté. Depuis ces dénégations, l'opinion s'est un peu calmée, et le ton des journaux a sensiblement baissé. Quelle est dans tout cela l'exacte vérité? On ne la saura sans doute que lorsque l'heure de l'histoire aura sonné pour ces incidents.

Quoiqu'il en soit, le vent est aux groupements diplomatiques. On prétend que l'Angleterre désire se rapprocher de la Russie, et qu'une entente russo-franco-anglaise n'est pas une impossibilité. De cette façon la puissance allemande et la triplice seraient tenues absolument en échec. On le comprend en Allemagne, et voici qu'une évolution s'y opère dans le sentiment public. On semble désirer, même en haut lieu, un rapprochement avec la France. Mais, dans le moment actuel, l'incident du Maroc aidant, toutes les sympathies françaises semblent acquises à l'Angleterre. Le célèbre chef nationaliste, Paul Droulède, exilé volontaire maintenant, se déclare hautement favorable à l'entente cordiale. Dans un article adressé à la *National Review*, il écrit :

“ Ce que nous n'avons pas osé attendre de la Russie dont les conflits avec l'Allemagne n'avaient rien d'aigu, nous pouvons et nous pouvons l'attendre de l'Angleterre dont toute la politique générale est une lutte constante et nécessaire contre les Allemands.

“ Oui, sans doute, notre nouvelle amie se servira de nous pour maintenir sa prépondérance maritime, mais nous aussi, nous nous servirons d'elle pour rétablir notre propondérance continentale. Oui, la main qu'elle nous tend est toute pleine d'espoirs personnels, mais la main que nous y mettrons n'est pas vide, elle non plus, d'aspirations égoïstes. Ce n'est pas sur des nuages en l'air que repose notre entente, c'est sur des besoins différents, il est vrai, mais essentiels à chacun de nous et gênés

par l'ennemi commun. Quoi de plus juste? Quoi de plus légitime? Et nous ajouterons sans crainte d'être démentis par l'histoire, quoi de plus solide?"

De son côté, Edouard Drumont, qui n'a jamais été suspect de tendresse pour Albion, déclare dans la *Libre Parole*:

"Aujourd'hui, tout est un peu changé; un rapprochement avec l'Angleterre nous est imposé, en quelque sorte, par la force des choses. Dans notre position c'est encore ce que nous pouvons trouver de mieux."

Malgré la retraite de M. Delcassé, l'entente cordiale semble donc devoir s'accroître, et il est dans l'ordre des choses possibles qu'elle finisse par se transformer en alliance.

* * *

La crise du patriotisme en France semble avoir déterminé une réaction salutaire. Sans doute l'hervéisme continue à s'afficher, mais il soulève des protestations de plus en plus nombreuses. Dans la plupart des discours publics qui ont été prononcés récemment on trouve un passage de réprobation contre l'audace des sans-patrie. En même temps les outrages à l'armée sont plus vivement ressentis. Pauvre armée française! Elle a bien souffert dans ces derniers temps, et ceux qui lui ont fait le plus de mal sont ses chefs administratifs, les sectaires que leur haine anti-religieuse a poussé à faire de la mouchardise une institution. Ce système de délation et d'ostracisme, qui a été réprouvé par le Parlement, mais qui malheureusement n'a pas été aboli sans retour, a inspiré à M. François Coppée, le poète patriote, ces beaux vers, qui font le tour de la presse anti-jacobine:

— Général qu'un sabre allemand
Balafré dans votre jeunesse,
Vous êtes sans commandement?

— Oui, mes filles vont à la messe.

— Aux arrêts, capitaine? Vous,
L'officier parfait? Est-ce un rêve?

— Ma cravache a paré les coups
Des émeutiers, dans une grève.

— Pourquoi deux galons, rien que deux,
Lieutenant? Vos notes sont bonnes.

— On a vu que j'étais honteux,
A l'assaut d'un couvent de nonnes.

— Oh! braves gens, vous m'affligez.
Pour vous la patrie est cruelle.
Qu'espérez-vous, quand vous songez
A la France?

— Mourir pour elle.

* * *

Le 29 septembre dernier, le Souverain-Pontife a reçu les pèlerins de la France du travail. Il leur a adressé un émouvant discours, où s'est affirmé son persévérant amour pour la France. " Je vous remercie, leur a-t-il dit, de la consolation que vous m'apportez, car, en vérité je vous le dis, j'aime la France, je veux le bien de tous les Français.

" Ma première prière chaque matin, c'est de demander à Dieu que les fils de la France restent toujours attachés à leur foi catholique. Et cette prière est pleine d'espérance. Oui, quelque tristes que soient les temps présents, j'ai confiance dans la bonté et la miséricorde de Dieu.

" Je vous demande d'unir à mes prières les vôtres, je vous le demande à vous surtout, mes fils, qui êtes honorés du sacerdoce.

" Priez et faites prier pour que la foi catholique qui a fait la France grande durant seize siècles, continue à la rendre toujours prospère et à rendre ses enfants toujours heureux.

“ Je vous prie de vous faire les interprètes de mes sentiments, de porter mes paroles à vos frères de France. Dites-leur que je ne veux qu’une chose : la grandeur de la France et le bonheur de ses enfants sur cette terre et dans l’autre monde.”

* * *

Monsieur Eugène Veillot, directeur de l'*Univers*, est mort à Paris le 18 septembre dernier. Les agences télégraphiques n’avaient pas daigné nous faire connaître cette insignifiante nouvelle. Le doyen du journalisme catholique, l’un des plus dévoués serviteurs de l’Eglise dans notre âge, le frère de Louis Veillot, le directeur du journal qui s’est le plus illustré dans les luttes religieuses de notre époque, n’est-ce pas une quantité négligeable pour les juifs et les francs-maçons qui nous dispensent le fluide électrique à travers l’océan? Nous n’avons donc appris cette mort que par les journaux de France, une quinzaine de jours après sa date.

C’est une grande figure qui vient de disparaître. M. Eugène Veillot avait quatre-vingt-sept ans moins quelques jours. Il comptait environ soixante-dix ans de journalisme, ayant collaboré, dès 1835, à la *Charte de 1830*. La *Charte de 1830*, titre d’un journal! comme cela est vieux, et antique, et lointain! A cette seule évocation, on comprend que c’est toute une tradition qui sombre avec le célèbre défunt. Après avoir rédigé quelque temps le *Mémorial de la Dordogne*, où son frère l’avait précédé, il fut attaché au ministère de l’intérieur. Quelque temps après, il alla diriger à Angers le *Journal de Maine-et-Loire*.

Tous ceux qui ont lu l’admirable correspondance de Louis Veillot, savent que, comme son frère aîné, Eugène Veillot, après une première communion quelconque, avait grandi dans l’incrédulité pratique. Louis fut le premier à se convertir, et il nous a raconté cette crise de sa vie dans les pages émouvantes de *Rome et Lorette*. En possession de la foi reconquise, il n’eut pas de plus ardent désir que de voir son jeune frère partager avec lui les lumières et les fortes joies de la croyance. Il lui

prodigua les conseils d'une affection ardente; il pria et fit prier pour l'âme de ce frère si cher à son coeur. Et à la fin, il obtint cette grâce ardemment sollicitée. Plusieurs lettres, contenues dans le premier et le septième volumes de la *Correspondance* de Louis Veillot, nous mettent au courant de cette lutte intime et de son heureux dénouement. C'est en Algérie, en 1841, que Louis apprit la joyeuse nouvelle de la conversion d'Eugène, par quelques lignes de celui-ci. Il lui en témoigna son bonheur en termes émus: "Je reçois ta lettre, lui écrivit-il. Ah! mon enfant, que le bon Dieu te comble de ses grâces et qu'il te rende le bien que tu me fais. Que te dirais-je si loin de toi, dans le trouble d'une joie sans égale! Si je pouvais t'embrasser maintenant, tu sentirais ce que c'est qu'un coeur de frère; mais il n'y a pas de parole pour ces sentiments-là. Depuis que Dieu m'a fait la grâce de le connaître, je ne crois pas avoir été si heureux. De quel fardeau mon âme est maintenant allégée. Que je forme d'espérances et que je suis en repos sur l'avenir! Nous voilà tous les quatre chrétiens, ne faisant plus véritablement qu'un devant Dieu, qu'un coeur pour l'aimer, qu'une voix pour le bénir. Va, sois sans inquiétude, puisque tu pries tu as la foi; tu la sentiras grandir, se développer... C'est maintenant, frère, que nous allons nous aimer, que nous allons être l'un pour l'autre d'un grand secours. Ne songe plus au passé, car je suis heureux comme la mère qui vient d'enfanter, et tout ce que j'ai pu éprouver de crainte n'est plus qu'une sainte joie... Pour être en communion malgré la distance, je te propose de dire tous les matins et tous les soirs après nos prières, moi pour toi, toi pour moi, un *Ave Maria*. Adieu, mon frère, te voilà chrétien: c'est ce qu'il y a de plus beau sur la terre. Il ne reste plus après cela qu'à devenir saint au ciel."

On a trouvé dans les papiers d'Eugène Veillot une lettre dans laquelle Amédée Gabour, l'historien bien connu, ami des deux frères, donnait à Louis les détails suivants:

"Votre frère est un bon et excellent jeune homme auquel je me suis sincèrement attaché à mesure que j'ai appris à le connaître davantage. Il a eu de rudes combats à livrer contre lui-même, mais si vous n'étiez pas là pour le fortifier, Dieu y était, et Dieu a voulu que vous fussiez absent afin de prouver qu'il

n'a pas besoin de nous pour arriver à ses fins. J'ai voulu m'approcher avec Eugène (je l'appelle ainsi sans façon avec vous) de la table sainte, et j'ai vu combien la lutte intérieure qu'il soutenait était terrible. Un moment, lorsque le prêtre s'est baissé vers lui, j'ai cru que votre frère allait tomber; il tremblait presque convulsivement et j'ai dû avancer le linge sous sa tête pour que la très sainte Hostie ne tombât pas: ce malheur n'est pas arrivé. Figurez-vous que quinze minutes après, votre frère était calme et tranquille comme un agneau: c'était le repos en Dieu. Depuis lors, il a marché et Dieu l'a soutenu..."

Cela se passait en 1841. Et à partir de cette date, Eugène Veillot fut non seulement un croyant, mais un chrétien fervent dont la vie devint un sujet d'édification pour tous ceux qui le connaissaient.

En 1844, il entra à la rédaction de l'*Univers* dont son frère était déjà devenu l'âme depuis trois ou quatre ans. Et, sauf une interruption de sept ans, son histoire s'est confondue depuis avec celle de ce grand organe de publicité catholique.

Pendant toute la vie de Louis Veillot, la renommée d'Eugène a souffert naturellement de la gloire de cet aîné, à qui Dieu avait départi un si magnifique génie littéraire. Mais si le mérite du cadet était moins éclatant, celui-ci se recommandait cependant par des qualités d'un ordre vraiment supérieur. C'était un journaliste remarquable, digne du premier rang si son frère n'eût pas été là. Chose admirable, la supériorité de l'un n'offusquait l'autre en aucune manière. L'union la plus parfaite, l'amitié fraternelle la plus touchante ne cessèrent jamais de régner entre eux. Ils ne faisaient qu'un cœur et qu'une âme, soldats du même drapeau, dévoués aux mêmes causes, ayant les mêmes sympathies, les mêmes principes, les mêmes aspirations et les mêmes espérances.

Louis Veillot a écrit, au sujet de son frère, une page ravissante, dans les *Libres-Penseurs*. On l'a souvent reproduite, mais nous ne pouvons résister au plaisir d'en citer encore quelques lignes:

"J'avais cinq ans, lorsque Dieu, songeant aux besoins futurs de ma vie et de mon âme, me donna un frère. La plus ancienne joie dont je me souviens fut de voir ce beau petit frère endormi

dans son berceau. Dès qu'il put marcher, je devins son protecteur; dès qu'il put parler, il me consola. Que de jours sombres changés en jours d'allégresse, parce que cet enfant m'a aimé! Que d'heures pénibles, promises au mal, ont été abrégées par sa présence et terminées innocemment dans les fêtes du coeur!

“ Nous allions ensemble à l'école, nous revenions ensemble au logis; le matin je portais le panier, parce que nos provisions le rendaient plus lourd; c'était lui qui le portait le soir. Toujours nous faisons cause commune. Je ne le laissais point insulter...

“ Il fallut quitter l'école, et l'y laisser. J'allai travailler à gagner ma vie. Nous cessâmes, quelle douleur! de nous voir tous les jours. Mais le dimanche nous réunissait...

“ Nous avons grandi, nous avons vieilli nous tenant par la main et par le coeur. Présentement nous sommes en âge d'hommes, et, grâce à Dieu, notre enfance n'a point cessé. Nous sommes encore ces deux frères qui portaient leurs provisions dans le même panier: l'un ne peut souffrir que l'autre ne pleure; l'un ne peut se réjouir que l'autre ne soit heureux; l'un ne peut tenter une aventure que l'autre n'en coure les chances aussitôt. C'est pourquoi, après des séparations, des épreuves, des vues diverses, nous nous sommes embarqués sur le même navire, afin de défendre le même pavillon. Nos caractères, quoique différents, se touchent et s'enlacent dans une constante harmonie; aucune dissonance, ni de goûts, ni de volontés, ni de désirs. Il est mon conseiller, et il me croit son guide; il connaît mes défauts, et il ne les voit jamais; il m'aide à réparer mes erreurs, et je ne sais s'il pense que j'ai pu me tromper.

“ J'ai donc un ami qui, devant les hommes, me défend, qui, devant Dieu, prie pour moi; un ami dont mon bonheur est le plus cher désir, et qui est prêt à tous les sacrifices pour me rendre heureux; qui sera toujours satisfait de ma prospérité, qui me restera fidèle en toutes mes disgrâces, que tous mes torts trouveront indulgent et toutes mes peines compatissant; et cet ami que j'ai en mon frère, mon frère l'a en moi.

“ Nous sentons notre richesse, nous demandons à Dieu de vivre ensemble, de travailler ensemble, de souffrir ensemble;

car nous ne pouvons être nulle part si bien et si heureux qu'ensemble. Plaise à sa miséricorde, qui nous a donné même sang, même coeur, même labeur, de nous donner même repos à l'ombre du même clocher!"

Cette admirable page que l'on ne peut lire sans se sentir le coeur remué, fait autant l'éloge de celui qui l'a inspirée que de celui qui l'a écrite.

En 1860, l'*Univers* fut supprimé. Et pour l'un comme pour l'autre des deux frères, il fallut faire autre chose. C'est alors qu'Eugène Veillot devint le directeur de la *Revue du Monde catholique*. Il y déploya des qualités précieuses, et cette période de sa carrière ajouta beaucoup à sa réputation d'écrivain. En 1867, à la résurrection de l'*Univers*, il retourna prendre sa place à côté de son frère. Enfin, en 1883, à la mort de celui-ci, il devint le directeur de ce journal et conserva ce poste jusqu'à son décès.

Eugène Veillot avait publié plusieurs ouvrages: *Histoire des guerres de la Vendée; le Tonquin et la Cochinchine; L'Eglise, la France et le Schisme en Orient; La Croix et l'épée; Critiques et portraits; Récits variés; Questions d'histoire contemporaine; Le Piémont dans les états de l'Eglise; le comte de Falloux et ses Mémoires, etc.* Mais son oeuvre capitale était la *Vie de Louis Veillot*, dont il avait déjà publié trois volumes, et qui n'était pas encore terminée. Il travaillait au quatrième et dernier volume lorsque la mort est venu le terrasser.

Quatre jours avant sa mort, il s'occupait de cette oeuvre de prédilection, et en traçait quelques lignes, malgré la défense du médecin. "Je ne pourrais, dit-il en souriant, laisser échapper ma transition pour passer de la fin du Concile à la rentrée de Louis Veillot en France." C'était là que le quatrième volume était rendu. Espérons que MM. Pierre et François Veillot termineront bientôt cette oeuvre importante. Elle constitue vraiment une histoire du mouvement catholique en France pendant un demi-siècle. M. Eugène Veillot y a manifesté brillamment tous ses dons de penseur et d'écrivain: la précision, la clarté, la correction, la vigueur et l'énergie du style. Ces volumes sont d'un puissant intérêt, et, en admirant le souffle de vie qui les anime, on se figure difficilement qu'ils étaient dûs à un écrivain presque nonagénaire.

M. Eugène Veillot avait épousé en 1858, mademoiselle Louise d'Aquin. De ce mariage étaient nés cinq enfants, dont l'un, Bernard, est mort il y a plusieurs années. Madame Veillot survit à son mari avec quatre enfants, deux filles, dont l'une religieuse, et deux fils, MM. Pierre et François Veillot, qui vont continuer à l'*Univers* la tradition familiale.

La presse de toutes les nuances s'est inclinée avec respect devant la tombe de ce vétéran du journalisme. Elle a rendu hommage à cette longue carrière, si pleine d'unité, de noblesse et de grandeur morale. Pendant plus de soixante ans, M. Eugène Veillot a consacré son talent, son énergie, ses labeurs à défendre l'Eglise, la religion, les principes essentiels au salut des sociétés chrétiennes. A cette tâche, il n'a conquis ni la popularité, ni la faveur du monde, ni les honneurs, ni la fortune. Mais il est accompagné au delà de la tombe par l'admiration et la reconnaissance de l'univers catholique. Et à son dernier moment, il a pu se dire, comme son illustre frère, que le Christ, dont il n'avait pas rougi sur terre, ne rougirait pas de lui dans l'éternité.

* * *

Le *Correspondant* vient de terminer la publication d'un roman qui a fait beaucoup de bruit au Canada. L'auteur, M. George Lechartier, est venu dans notre pays il y a quelques années. Il a séjourné surtout à Montréal, a fréquenté quelques salons, hanté quelques clubs, assisté à quelques parties de plaisir, et, à travers tout cela, il a pris au vol quelques notes hâtives qu'il a laissées dormir assez longtemps dans son portefeuille. Quel mauvais génie l'a poussé à troubler leur sommeil?

Avec ses notes et ses réminiscences plus que superficielles, et en retapant vaille que vaille l'éternelle histoire du monsieur qui se meurt d'amour pour une femme à laquelle il n'a pas le droit de dire: "je vous aime," M. Lechartier a bâclé une nouvelle mal venue qui ne fait honneur ni à l'auteur ni à la revue qui l'a accueillie.

Nous ne désirons pas en parler longuement, mais il nous en

semble impossible de n'en rien dire. Résumons en trois mots nos impressions: ce roman est faux au point de vue de l'observation et de la couleur locale, injuste au point de vue de l'appréciation d'une société étrangère, et immoral au point de vue de l'intrigue.

Nous voudrions avoir l'espace nécessaire pour démontrer combien M. Lechartier a mal vu, ou mal retenu ce qu'il a vu ici. D'après lui, les marquis, les lords, les baronnets, pullulent à Montréal. Or, en fait, c'est tout juste s'il y a trois ou quatre hommes titrés dans cette grande ville; de marquis, de lords, il n'y en a que dans l'imagination de M. Lechartier.

Son sénateur est une caricature outrée, où, malgré leurs défauts, nos parlementaires canadiens ne sauraient se reconnaître. Aucun d'entre eux n'a jamais songé, par exemple, à invoquer l'intervention de la France dans la question des écoles du Manitoba. Ceci est une invention pure. Nous laissons de côté l'accident de la coïncidence de nom, dont, nous en convenons, l'auteur a été simplement victime.

Le langage canadien, tel que prétend le transcrire M. Lechartier, est une fantaisie peu honnête. Nous ne parlons certainement pas la langue française avec la pureté et l'atticisme de nos cousins de France, c'est admis; nous commettons des anglicismes c'est incontestable. Mais nous ne parlons pas l'odieux baragouin d'anglais traduit à la diable avec des mots français, et saupoudré sans relâche de termes saxons, que M. Lechartier nous met audacieusement dans la bouche. Nous faisons moins les anglais que lui. Nous disons "la rue St-Jacques," et non *Saint-James street*; le "voyage de nocces," et non le *honeymoon trip*; nous disons "glisser," et non *tobogganer*; nous disons "sous-gérant," et non *under-manager*; nous disons "vitrines," et non *windows*; nous disons "les magasins," et non les *stores*; nous disons les "chaises berçantes," et non les *rocking chairs, etc., etc.*

Bref, à part quelques descriptions assez heureuses, l'observation et la couleur locale dans *l'Irréductible force* sont déplorable.

Quant aux appréciations de la société et du peuple canadien que l'on trouve dans ce roman, elles sont le plus souvent injus-

tes. M. Lechartier s'est défendu d'avoir voulu se servir de son personnage Parennes comme "d'un porte-voix honteux." Cependant pour quiconque a lu *l'Irréductible force*, les critiques placées sur les lèvres du vieux "cercleux" dépaysé paraissent intentionnelles. L'impression qui se dégage du livre c'est que ce viveur décaqué voit pourtant assez clair, et dit un peu brutalement de grosses vérités. A part le banquier Hubert et l'héroïne, madame Cérences, tous les personnages canadiens que M. Lechartier met en scène sont odieux, ou ridicules.

Nous arrivons au côté moral de l'oeuvre. Dostange s'éprend de madame Cérences, et celle-ci s'enamoure du jeune conférencier français. Une intrigue se noue entre eux. Leur passion mutuelle naît, grandit, se développe sous nos yeux. Ils s'aiment, ils se recherchent, ils s'épanchent en des conversations sentimentales, ils glissent rapidement sur la pente dangereuse de l'amour adultère. Tout cela nous est dépeint, nous est décrit, nous est analysé avec une longue complaisance. Sans doute, au dernier moment, à l'heure décisive, madame Cérences recule devant l'accomplissement du crime qu'elle a commis dans son cœur. La foi la préserve de la chute suprême. Mais qu'avions-nous besoin de traverser avec les deux amants la phase de passion brûlante qui constitue les trois quarts du récit? Combien d'âmes neuves, de coeurs purs seront troublés par ces analyses dangereuses et en conserveront une impression malsaine! Non, n'en déplaise à M. Lechartier, ce n'est pas un bon livre qu'il a écrit. Et ceci nous amène à formuler un regret que, depuis longtemps, nous éprouvons.

Le *Correspondant* est une grande revue catholique, très bien faite, très intéressante, très instructive. Elle pénètre dans les meilleurs milieux, en France et à l'étranger. Elle a sa place marquée au foyer de bien des familles chrétiennes. Comment se fait-il qu'elle ne surveille pas davantage les romans et nouvelles auxquels elle ouvre ses pages? Nous avons plus d'une fois constaté qu'elle publiait des oeuvres d'imagination dont la donnée et les détails laissaient beaucoup à désirer au point de vue moral. Pas de romans franchement licencieux, sans doute; mais des études passionnelles, des scènes scabreuses de la vie mondaine, dont la lecture ne pouvait être bonne pour toute

une classe de lecteurs et surtout de lectrices. Cela nous semble détonner étrangement dans une revue catholique.

Nous saisissons l'occasion de l'*Irréductible force* pour exprimer à haute voix ce regret, qui doit être celui de bien des abonnés du *Correspondant*.

Thomas Chapais.

Québec, 20 octobre 1905.



Peinture de GREUZE, Musée de Montpellier, France.

Notes Bibliographiques

SAINTE COLOMBAN (vers 540-615), par M. l'abbé Eug. Martin, docteur ès lettres, professeur à l'École Saint-Sigisbert de Nancy. 1 vol. in-12 de la collection "Les Saints." Prix : 50 cts. Librairie Victor Lecoffre, rue Bonaparte, 90, Paris.

* * *

LA MORALE CHRÉTIENNE ET LA MORALITÉ EN FRANCE, par Clodius Piat, agrégé de philosophie, docteur ès lettres, professeur à l'Institut catholique de Paris. Une brochure in-12. Prix : 15 cts. Librairie Victor Lecoffre, 90, rue Bonaparte, Paris.

Divisions de cet ouvrage :

I. Rupture graduelle de la Société avec la foi chrétienne. II. Danger que présente ce phénomène social au point de la moralité.—III. Il ne vient pas de ce que la morale chrétienne a cessé de suffire.—Supériorité du christianisme; anarchie croissante des systèmes de morale contemporains.—IV. Vraies causes du conflit.—V. Remèdes à la situation.—Nécessité d'une haute culture intellectuelle.—Instituts catholiques; convicts allemands,

* * *

LA BIENHEUREUSE JEANNE-MARIE DE MAILLÉ, par le R. P. Léopold de Chérancé. In-12 de XVI-286 pages (Poussielgue). Orné d'une belle héliogravure. Prix : 2 francs.—Franco : 65 cts.

Les lettres chrétiennes viennent de s'enrichir d'un nouvel ouvrage que goûteront tous les esprits délicats. C'est la peinture d'une "Femme d'Œuvres" du XIV^e siècle, de l'illustre famille des Maillé. On en trouvera à la fois l'appréciation et l'éloge dans la belle lettre qu'un juge compétent, Monseigneur Rumeau, évêque d'Angers, a adressé à l'auteur.

* * *

LA PAIX, par M. le Chanoine Lenfant, directeur des Missionnaires diocésains de Paris (8^e volume de l'ouvrage si apprécié : "Le Cœur et ses richesses"). Un volume in-16 carré : 65 cts.

Librairie Vve Ch. Poussielgue, rue Cassette, 15, Paris.

Le "mal du siècle," c'est l'ennui qui pousse à tous les désordres.—Le remède, c'est la paix!—La Paix intérieure, la Paix dans les familles et dans les sociétés; la Paix dans les nations; en attendant la Paix éternelle!...

Quel sujet plus actuel, plus palpitant, plus nécessaire, plus moderne que celui-là! Avec une grande élévation de pensée, avec une logique irréfutable, avec une chaude et vibrante éloquence, M. le Chanoine Lenfant l'a développé dans un de ces livres qui ont consacré sa réputation d'écrivain et d'orateur.

Lisez ce beau livre: "La Paix"; répandez-le, faites-le connaître, et vous ferez du bien à tous en même temps qu'à vous-même!...

* * *

LES FONDEMENTS DE LA CONNAISSANCE ET DE LA CROYANCE, examen critique du Néo-Kantisme, par P. Vallet, prêtre, professeur au grand séminaire de Clermont. 1 vol. in-12. Prix: 85 cts chez P. Lethielleux.

* * *

LA BIBLE MÉDITÉE D'APRÈS LES SAINTS PÈRES.—Livres didactiques de l'Ancien Testament, par Etienne Chargebœuf, des Missions étrangères de Paris. In-8o de 472 pages, avec encadrement rouges. Prix: \$1.25.

M. Chargebœuf avait subordonné la suite de son ouvrage à l'accueil que recevrait le 1er volume, et voici que paraît déjà le tome II, consacré aux "Psaumes" et aux "Livres sapientiaux."—Pour rendre plus facile et plus fructueuse la récitation de l'office, l'auteur, après avoir étudié en détail les principaux psaumes, les relie aux différentes heures qui leur sont assignées dans le "Bréviaire."—Quant aux livres de la "Sagesse," des "Proverbes," de l'"Ecclésiaste," il en a disposé la matière de façon à former un traité d'ascétique où sont exposés successivement les devoirs de l'homme envers Dieu, envers le prochain, envers soi-même.—Dans le "Cantique," il recherche, à la suite de beaucoup de commentateurs, les traces de l'histoire de l'Eglise depuis la création jusqu'au jugement dernier, et c'est pour lui l'occasion d'aperçus intéressants sur le règne de Dieu dans les sociétés humaines.—L'auteur ne fait point œuvre d'exégète, il ne demande pas à la Bible, de qui elle est, de quand elle est, et ce qu'elle est, il la reçoit de la main de l'Eglise, et lui demande une règle de vie pour fuir le péché et pratiquer la vertu.

* * *

LES TROIS GRANDES PRIÈRES DE L'EGLISE OU LE PATER, L'AVE, LE CREDO, commentés par saint Thomas d'Aquin de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, suivi de Prières pour la Messe et la Communion, adaptation du latin, par le Père J. D. Folghera, des Frères-Prêcheurs. In-12 de 256 pp.

Le titre seul de ce petit ouvrage le recommande: quel sujet et quel commentateur! A chaque demande du "Pater", à chaque louange de l'"Ave," à chaque article du "Credo," saint Thomas laisse parler sa piété lumineuse et sensible: les explications concises et profondes s'unissent aux leçons pratiques et sanctifiantes. Les âmes chrétiennes y peuvent trouver de nombreux et substantiels sujets de méditations, les pasteurs eux-mêmes, indépendamment de ce premier avantage qu'ils sauront si bien apprécier, y puiseront le thème d'instructions variées, simples et bienfaisantes.—Les prières de la Messe, les prières et les hymnes eucharis-

tiques empruntées à saint Thomas, chantre inspiré du Sacrement d'amour, rendent cet ouvrage tout à fait pratique.—Un laïc instruit, après lecture attentive, a prononcé le mot de "petit livre d'or"; qu'il circule donc comme l'or, qu'il répande au loin de vraie richesse qui est la connaissance et l'amour de Dieu.

☛ Ce livre, d'une impression soignée, sur beau papier, illustré de nombreuses gravures dans le texte et hors texte, se recommande tout spécialement aux personnes désireuses d'offrir un souvenir de première Communion à la fois élégant et utile.

* * *

L'EVANGÉLIAIRE DES DIMANCHES, commenté et illustré de 130 gravures, par l'abbé C. Broussolle, premier aumônier du Lycée Michelet, à Paris, in-8 écu. \$1.00. (P. Lethielleux, Editeur, 22 rue Cassette, Paris-6e).

Cet important ouvrage, conçu et rédigé sur un plan tout à fait nouveau, est appelé à rendre un service signalé au grand public ecclésiastique ou laïque. Ce n'est pas un ouvrage de science pure, non plus un livre de dévotion, et pas davantage encore un essai d'iconographie religieuse. On y trouvera, toutefois, un peu de tout cela, mais dosé assez prudemment pour que le lecteur, sans trop de peine, en retire une connaissance plus approfondie de l'Évangile, bien qu'il ne l'ait étudié, selon les indications de la liturgie, qu'en des "morceaux choisis."

* * *

L'AMÉRIQUE AU TRAVAIL, par J. Foster Fraser. Traduit sur la onzième édition anglaise par M. Saville. Un volume in-8o écu, orné de 38 photographures hors texte. \$1.00.—P. Lethielleux, Editeur, 22, rue Cassette, Paris (VIe).

Cet ouvrage très curieux est le résultat d'une enquête que M. Foster Fraser a été chargé de faire aux États-Unis pour le compte d'un des principaux journaux anglais. Il a voulu expliquer clairement à ses compatriotes pour quelles raisons les Américains étaient devenus les rivaux industriels et commerciaux des Anglais, et comment ils étaient parvenus, en moins d'un quart de siècle, à disputer la suprématie commerciale du monde aux nations européennes.

* * *

L'ANNÉE DES MALADES.—I. La vie du malade.—1. La maladie devant la raison et devant la foi. 2. La sanctification de la maladie. 3. Le travail du malade. 4. Les Sacrements du malade. 5. La préparation à la mort. 6. L'oraison du malade. 7. Méditations suivant les époques liturgiques de l'année. II. Lectures hebdomadaires, tirées des Pères de l'Église et des principaux auteurs chrétiens,—par la Comtesse de Flavigny. Deux volumes in-16 raisin, avec une héliogravure en tête de chaque volume, 4.00 (P. Lethielleux, Editeur, 10, rue Cassette, Paris, (6me)).

Il y a très peu de livres écrits pour les malades. Cependant les prêtres qui viennent les consoler, les personnes dont ils reçoivent les soins, voudraient leur faire entendre le langage d'un saint et leur laisser quelques pages où ils reconnaissent leur état d'âme, où ils puisent la lumière, l'apaisement, la joie.

Afin de répondre à ce besoin, l'abbé Perreyve écrivit la *Journée des Malades*. Il y mit sa chaude éloquence, son ardent amour de Dieu; et, depuis de longues années, ce tout petit volume sanctifie, soutient, console.

Pourtant l'ouvrage que Mme la Comtesse de Flavigny présente aujourd'hui aux malades chrétiens ne fait pas double emploi.

D'abord l'esprit est différent. A lire l'abbé Perreyve, on voit qu'il désirait guérir pour reprendre ses travaux. Il exhorte à faire avec courage le sacrifice de la vie, parce que pour lui-même ce sacrifice demandait un effort. Autre est le plan de l'*Année des Malades*. Sa pensée dominante est que le malade peut et doit considérer son état comme le meilleur, parce qu'il procède du divin Amour. Par suite, le sentiment que le livre inspire n'est pas seulement la résignation, c'est avant tout la joie, la sainte joie des martyrs chrétiens.

* * *

L'HISTOIRE, LE TEXTE ET LA DESTINÉE DU CONCORDAT DE 1801, par l'abbé Em. Sévestre. In-8o carré (XXIV-702 pages). 6 00. [P. Lethielloux, éditeur, 22 rue Cassette, Paris-VIe].

Depuis que la Chambre des députés a voté le projet de loi sur la séparation des Eglises et de l'Etat, et que la commission sénatoriale nommée pour l'examiner, l'a approuvé, il importe de savoir exactement ce qu'il faut en penser et ce qu'il faut attendre du régime qu'il nous prépare. C'est ce que nous apprend le livre de M. l'abbé Em. Sévestre.

* * *

Il nous arrive de la librairie Aubanel, d'Avignon, un petit livre, par l'Auteur des Paillettes d'Or, qui est un véritable bijou. Les couvents devraient le donner en prix, à toutes les jeunes filles qui les quittent, après avoir terminé leurs études. Je veux parler de *La Jeune Fille et l'Avenir*. Ce petit livre est la 4e partie de la série, que l'auteur a consacré aux jeunes filles, sur le titre général de *La vie après le pensionnat* c'en est la plus importante partie, car il y dirige la jeune fille vers le choix de sa vocation, et lui fait voir les grâces et le bonheur même qui l'attends dans la situation où Dieu l'appelle.

Pour les gens du monde, de toutes conditions, la même librairie offre : *L'Apôtre Saint Paul*, proposé à l'imitation des Fidèles, par le R. P. Pica, Barnaliste. Nous ne saurions, aussi, assez recommander ce petit livre, dans lequel les savants, les hommes de profession, comme ceux de métiers trouveront le modèle dont ils ont besoin.

* * *

L'EGLISE AUX TOURNANTS DE L'HISTOIRE par Godefroid Kurth. Nouvelle édition, revue et corrigée. Un volume in-18 jésus. Prix : 65 cts.

Ce livre, dans lequel M. Kurth nous montre l'attitude de l'Eglise en face des juifs, des barbares, de la féodalité, de la Renaissance et de la Révolution, mérite le succès que lui ont fait ses lecteurs.

La Direction.